

XAVIER CRETTIEZ
BILEL AININE

“Soldats de Dieu”

Paroles de djihadistes
incarcérés



“SOLDATS DE DIEU”

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Dans la même série, avec la Fondation Jean-Jaurès :

Karim vote à gauche et son voisin vote FN,
dirigé par Jérôme Fourquet

L'an prochain à Jérusalem ?
Les Juifs de France face à l'antisémitisme,
dirigé par Jérôme Fourquet et Sylvain Manternach

© Éditions de l'Aube
et Fondation Jean-Jaurès, 2017
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2554-9

Xavier Crettiez
Bilel Ainine

“Soldats de Dieu”

Paroles de djihadistes incarcérés

éditions de l'aube
fondation jean-jaurès

Des mêmes auteurs :

DE XAVIER CRETTEZ ET BILEL AININE

Radicalisation. Processus ou basculement ?, (avec Frédéric Gros et Thomas Lindemann), Fondation Jean-Jaurès, décembre 2016

DE XAVIER CRETTEZ

Les formes de la violence, La Découverte, 2006

Violence et nationalisme, Odile Jacob, 2004

Introduction

À l'origine de cet essai, recueil d'entretiens, s'expriment une interrogation et un étonnement. Que pensent ces hommes qui ont décidé de basculer dans une lutte armée contre leurs ennemis désignés et de soutenir à cette fin des méthodes dites terroristes, c'est-à-dire distinguant dans leur combat des cibles non combattantes qu'ils vont privilégier ? Quelles sont leurs orientations intellectuelles, leurs visions du monde, leurs « référentiels cognitifs » – pour user d'un vocable sociologique – impliquant leurs référents doctrinaux, idéologiques mais aussi l'appréhension de leur environnement d'un point de vue moral ou éthique ? Bref, que pensent-ils – et d'ailleurs : pensent-ils seulement ?

L'étonnement provient du contraste entre la multitude des articles de presse consacrés à la mouvance djihadiste et l'impossibilité d'accéder à la parole de ces acteurs combattants ou terroristes. Le djihadisme est disséqué depuis plusieurs années, que ce soit sa structuration, son histoire, ses réseaux, son ancrage dans l'espace virtuel comme dans certains espaces physiques, son récent succès auprès d'une jeunesse apparemment issue des quartiers populaires, son attrait aux marges de ses zones habituelles, auprès de populations provinciales non exclusivement masculines et parfois sans liens apparents avec l'islam¹. Pourtant, la

parole est rarement donnée directement à ces hommes (et femmes), préalable nécessaire pour comprendre leurs schémas de pensée et la façon dont ils justifient leurs actes, leur rapport à notre pays, à la démocratie dans laquelle ils évoluent, leurs griefs – s'ils en ont – à l'égard de régimes occidentaux qu'ils connaissent bien mieux que le mythique califat ou État islamique qui semble les inspirer. Hormis les témoignages directs d'acteurs djihadistes², rares sont les ouvrages qui acceptent de donner la parole à ces invisibles. Même s'il s'intéresse à quelques combattants de retour du front et propose une parole non médiée, le livre du journaliste David Thomson³ est souvent plus axé sur des récits de vie en Syrie que sur un dévoilement de leurs schémas de pensée. Pour avoir longtemps travaillé sur d'autres formes de violence politique, ce phénomène peut faire penser au traitement de l'expression publique des militants clandestins dont personne ne se souciait des propos tant était privilégié le spectacle anxiogène des armes et cagoules complaisamment affichées. L'attrait semble ici presque identique : si l'imagerie djihadiste captive journalistes et chercheurs⁴, si les parcours des acteurs combattants et leurs lieux de socialisation interrogent⁵, si le contraste entre leurs habitudes de vie et leur implication guerrière fascine⁶, si leurs psychés questionnent les spécialistes de la santé mentale⁷, rares sont ceux qui s'intéressent à leurs dires et leurs discours, jugés dans le meilleur des cas sans fondement, dans le pire moralement inaudibles.

C'est peut-être là le second obstacle à une prise en compte du discours militant djihadiste. En plus d'être invisible, il est surtout difficilement audible à l'heure où la France est massivement frappée par la violence terroriste et où l'idée selon laquelle l'explication sociologique constitue

“SOLDATS DE DIEU”

un renoncement à la condamnation morale fait florès. On ne veut souvent pas entendre ce que disent ceux dont on déteste avec raison des actes qui n'ont nulle raison d'être. Les entendre serait prendre le risque de les comprendre, ou même de leur accorder une attention qu'ils ne méritent pas. L'opposant est audible ; l'adversaire l'est dans certaines limites ; l'ennemi total ne l'est jamais ! En frappant avec sauvagerie au cœur du pays, ils s'excluent de la communauté politique et ne méritent aucune attention. Plus encore, la violence de leur attaque est telle, à la fois dans la forme et dans son intensité, que nul discours ne semble pouvoir l'expliquer. Comme souvent en matière de terrorisme, on met en avant la folie des hommes, leur fragilité psychique, leur défaillance mentale, voire leur dépendance aux psychotropes⁸ qui seraient seules à même d'expliquer l'horreur de leurs actions. Bref, les fous ont pris corps dans les êtres de raison... Or, pourquoi entendre les fous ?

Pourtant, il nous a semblé important d'avoir une idée du discours de ces acteurs violents. Que pensent-ils ? Quels sont leurs référents ? À quelles grammaires idéologiques se rattachent-ils ? Quelles sont leurs opinions sur la France, la démocratie, la géopolitique actuelle, le monde arabe et même la religion ? Quel rapport entretiennent-ils au texte coranique et à la sunna⁹ dont ils se prévalent ? Sans jamais nier l'atrocité de leur démarche guerrière ni renoncer à porter un regard nécessairement moral sur leur engagement violent, l'observateur doit pouvoir comprendre et analyser un processus de radicalisation qui passe aussi – quoique pas uniquement – par l'adoption d'un cadre idéologique singulier. Les idées seules ne tuent pas tant qu'elles ne rencontrent pas les conditions de leur mise en application. Mais sans idées, les tueurs de masse sont rares. Le terrorisme se distingue de la violence criminelle ordinaire par sa

dimension idéologique tout autant que par le choix assumé de cibles civiles. Dans les deux cas, il faut pouvoir justifier le passage à l'acte violent et donc penser un tant soit peu les discours de légitimation de ses actes. Il faut donc savoir dire la violence tout autant que la pratiquer. C'est là l'ambition de cet essai : comprendre le terrorisme en prenant au sérieux ce que nous en disent ses protagonistes. Il ne s'agit évidemment pas d'accepter les propos formulés, mais d'en saisir la rhétorique, le mode d'articulation entre pensée et réel, les obsessions cognitives des acteurs belliqueux, leurs visions de l'ennemi comme de la religion qu'ils affirment embrasser, armes à la main. C'est seulement en les écoutant, sans les accepter, que ces propos pourront nous éclairer sur le danger terroriste et la logique de la radicalisation. Celle-ci passe, on le voit, par la séduction reconnue et revendiquée qu'exerce une certaine interprétation du texte religieux tout autant que par la confrontation avec des chocs moraux (torture, mauvais traitements, spectacle de violence...) réellement vécus.

Bien sûr, cette prise en compte des discours n'est pas suffisante pour saisir les logiques de l'engagement radical. Les idées et les ressentis sont le carburant de l'action, mais manque la machinerie qui passe par des rencontres fondamentales, des lieux de socialisation à la violence, des expériences de vie à l'étranger sur des zones de conflit, la confrontation avec certaines injustices ou violences qui font naître la colère ou la rancœur, le soutien de réseaux réels ou virtuels qui donnent vie aux engagements¹⁰. C'est aussi l'itinéraire biographique singulier de chaque acteur qu'il convient de retracer avec soin pour saisir les étapes clés d'une radicalisation rarement soudaine, toujours progressive et chahutée. Les sociologues le savent bien : on ne bascule pas dans la violence du jour au lendemain.

“SOLDATS DE DIEU”

On en apprend les codes, la pratique, on la domestique et on l’accepte, on s’y habitue et on la justifie, lentement et graduellement¹¹. C’est enfin la variable psychique qui peut décider ou favoriser l’engagement. Non seulement l’acteur peut être encouragé à agir par d’obscurs moteurs de la psyché qu’il est toujours très difficile d’objectiver, mais en outre la violence est toujours porteuse de rétributions psychologiques ou émotionnelles¹². Celles-ci transparaissent parfois dans les discours des acteurs : désir de reconnaissance¹³, de grandeur, d’aventure ; emprise des logiques complotistes sur des esprits à la rationalité singulière¹⁴ ; quête de virilisme et de survalorisation identitaire dans l’usage des armes¹⁵, etc.

Discours, comportements, logiques politiques, influences psychologiques, etc., les variables de la radicalisation sont plurielles et renvoient aux quatre grandes thèses qui s’affrontent dans l’espace public sur la juste interprétation à donner aux phénomènes djihadistes. Les querelles entre leurs tenants sont connues. Leur vigueur tient d’ailleurs peut-être moins à des confrontations intellectuelles qu’à des logiques de pouvoir et de reconnaissance au sein du « tout petit monde » des islamologues. Décrivons-les succinctement.

– La première thèse est principalement portée par Gilles Kepel. Elle revient à établir un lien de causalité presque direct entre la lecture salafiste des textes coraniques et la mise en place de stratégies violentes aux finalités politiques déstabilisatrices pour l’ordre occidental. Selon l’islamologue de l’École normale supérieure, la violence est le fruit d’une lecture singulière des textes sacrés proposée, par divers canaux virtuels ou organisationnels au sein de mosquées radicalisées, à des jeunes désœuvrés et aisément manipulables. La lecture kepélienne est donc verticale,

allant du Coran à Daech. Elle insiste sur les effets délétères des interprétations politiquement néfastes du texte religieux. La lutte contre la violence armée djihadiste passerait donc nécessairement par un contrôle accru de l'accès à cette littérature apocalyptique¹⁶.

– La deuxième thèse, radicalement inverse, est celle mise en avant par le professeur à l'Institut universitaire européen Olivier Roy¹⁷. Il oppose à la lecture verticale de Gilles Kepel une appréhension plus horizontale de la radicalisation djihadiste, qu'il compare à d'autres formes d'engagement dans la violence armée, que ce soit celle des mouvements d'ultra-gauche dans les années 1970 ou celle des formations ethnonationalistes combattantes (basque, irlandaise, etc.). Selon Olivier Roy, l'islam en tant que religion n'aurait que peu à voir avec les phénomènes de radicalisation, qu'elle habillerait de façon artificielle plus qu'elle n'en commanderait la logique¹⁸. Pour lui, la violence djihadiste ressort avant tout d'une geste contestataire générationnelle exprimant une fascination mortifère. Il n'y voit aucunement la transposition en lettres de sang de sourates que la majorité des jeunes djihadistes méconnaîtraient, mais bien plutôt un attrait nihiliste pour une réécriture millénariste de l'islam.

– La troisième thèse – moins visible dans l'espace médiatique – est portée par François Burgat. Pour l'islamologue de l'Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, l'islamisme armé contemporain est une réaction directe aux effets de la colonisation et ne saurait être compris sans une prise en compte de sa dimension idéologique. Le djihadisme ne serait donc ni une traduction en actes du Coran, ni un simple réflexe mortifère de révolte générationnelle. Il s'agirait d'un combat politico-militaire fondé sur une lecture tiers-mondiste et anti-impérialiste. Cette dernière est née de l'appréhension critique du désordre géopolitique qui a

“SOLDATS DE DIEU”

suivi la décolonisation, puis les multiples interventions occidentales au Proche-Orient et au Moyen-Orient. C’est ici la dimension idéologique qui est mise en avant¹⁹.

– La dernière thèse est d’obédience psychologique ou même psychanalytique. Elle est incarnée en France par le psychiatre Fethi Benslama. Il défend l’idée selon laquelle « la montée du tourment de “n’être pas assez musulman” [conduit] des personnes à se constituer une foi en feu, à porter la revendication et les stigmates d’une justice identitaire, à chercher une élévation à travers un mouvement paradoxal d’humilité arrogante qui veut inspirer le respect et la crainte²⁰ ». Pour le dire autrement, le djihadisme armé produirait une « séduction narcissique » qui repose sur quatre éléments : un « idéal islamique blessé » qu’il conviendrait de venger en s’en prenant aux responsables de cette blessure (l’Occident, les chiites, les Juifs) ; l’accès à la toute-puissance s’agissant de jeunes sans perspectives et à l’estime de soi fragilisée ; une possibilité de purification et de repentir dans la violence djihadiste qui effaceraient les années de délinquance et de « péchés » ; la découverte d’un monde de pureté, par opposition à l’univers de corruption et de compromis immonde représenté par l’Occident laïque.

Que nous révèlent ces entretiens concernant ces thèses académiques ? Ils montrent qu’elles sont toutes vraies ; ou plutôt qu’elles comptent toutes une part de vérité et que leur opposition peut sembler stérile, d’autant qu’elle pollue le débat universitaire, créant des querelles inutiles. Ce qui frappe, dans ces paroles de djihadistes, c’est bien, comme le relève Gilles Kepel, le rapport littéral au texte religieux ou à certaines de ses traductions, que les adeptes salafistes violents embrassent sans recul aucun. Le texte compte, et sa lecture orientée, présentée comme la seule juste, commande bien aux actions des groupes armés.

Olivier Roy, quant à lui, a assurément raison de voir dans la radicalisation une fascination pour une geste rebelle et contestataire qui trouve un écho dans celle qui anima les mouvements de lutte armée passés. Même si les causes – et les répertoires d'action produits – peuvent se révéler diamétralement opposés, les entretiens menés parallèlement à ceux présentés ici avec des militants des causes basque et corse qui à un moment ont choisi la violence armée signent des parallélismes dans les processus d'engagement ou dans les moteurs de l'action.

François Burgat voit juste avec sa lecture idéologique de la contestation djihadiste. Cette dernière est assurément pour les acteurs les plus politisés – et beaucoup le sont – la traduction d'un combat anti-impérialiste. L'un d'eux nous a même déclaré en riant : « Moi, je réagis à l'impérialisme. Ma référence, ce n'est pas Karl Marx parce que je suis musulman. C'est Omar Al-Mokhtar et Abdelkader Al-Djilani. Mais j'aurais pu être marxiste dans un autre monde. » Enfin, la dimension complotiste des thèses avancées, ou le besoin affiché de reconnaissance intellectuelle ou de valorisation de soi à l'issue de trajectoires de vie difficiles et chaotiques, besoin que nous avons constaté chez de nombreux djihadistes interrogés, valide la perception de Fethi Benslama, insistant sur la dimension rédemptrice et valorisante de l'engagement dans la violence armée. Mais il est difficile de déterminer, dans les cas auxquels nous avons été confrontés, quelle serait la thèse la plus parlante et quels déterminants majeurs pourraient être à l'origine du passage à l'acte. Cela est en tous les cas impossible à identifier si l'on se prive d'une approche multicausale et, surtout, processuelle²¹.

Qui sont les acteurs – ils sont treize au total – dont nous présentons ici les propos ? Il s'agit tout d'abord d'hommes, tous jeunes (entre 23 et 30 ans, excepté l'un d'eux qui a

“SOLDATS DE DIEU”

plus de 45 ans). Au moment où nous les avons rencontrés¹, ils se trouvaient tous en situation d’incarcération dans une dizaine de prisons françaises, maisons d’arrêt ou centres de détention, enfermés dans des structures spécifiques (unités dédiées ou ailes isolées) ou plus généralement avec des droits communs. Tous ou presque sont des citoyens français. Certains ont une double nationalité. Tous ont été condamnés pour infraction terroriste même si, pour une majorité d’entre eux, la condamnation porte sur des liens supposés avec une entreprise terroriste sans qu’ait

1. Recueillir la parole de nos interlocuteurs incarcérés nécessitait de les rencontrer. Ce que nous avons fait dans le cadre d’une étude sous l’égide du Centre national de la recherche scientifique. Pendant près de neuf mois, nous avons multiplié les appels et prises de rendez-vous dans plus d’une quinzaine de centres de détention français, essayant de convaincre les directeurs, de passer outre les barrages des secrétaires, de persuader ces dernières de la nécessité de nous rappeler au plus vite et bien sûr de gagner la confiance des prisonniers. Étonnamment, ce ne fut pas là la principale difficulté et les djihadistes nous ont souvent parus plus accessibles que les administrations tatillonnes et rétives qui les encadraient (sur une cinquantaine de courriers envoyés, près de vingt-trois nous ont répondu positivement mais seuls treize ont été accessibles, suite à une autorisation administrative). Méfiants, voire soupçonneux, les militants du djihad semblaient avant tout surpris de nous croiser, s’étonnant parfois que leurs récits de vie intéressent des « universitaires », devenant prolixes une fois la confiance établie. Le plus souvent au parler des avocats et des familles, plus rarement dans des salles de cours au sein de la prison, les rencontres s’opéraient à deux ou à trois, pour une conversation souvent longue – deux heures en moyenne – et systématiquement enregistrée. Un seul prisonnier refusera notre enregistreur, nous contraignant à une difficile prise de notes. Le résultat représente près d’un millier de pages textes retranscrites, inévitablement retravaillées pour éviter une « lecture orale » souvent fastidieuse.

été retenue une participation directe à des actions terroristes. Dans la grande majorité des cas, leurs liens supposés concernent Al-Qaïda, que ce soit Aqmi, les combattants talibans ou le Front Al-Nosra (Jabhat Al-Nosra) en Syrie. Un seul d'entre eux est poursuivi pour ses liens directs avec l'État islamique. Ce point peut avoir son importance tant la sociologie militante de l'islamisme djihadiste semble avoir changé ces dernières années. Tous ou presque ont fréquenté les pays du Proche-Orient ou du Moyen-Orient (Égypte, Yémen, Arabie saoudite, Mauritanie, Syrie), voire l'Afghanistan et le Pakistan. Leur projet était le plus souvent d'apprendre l'arabe – et d'accéder au Coran dans la langue du Prophète – ou de venir en aide à « leurs frères sunnites massacrés par Bachar ». S'ils sont issus dans leur majorité de communautés maghrébines, certains sont des convertis et l'un d'entre eux est d'origine européenne. Au-delà de cette rapide présentation, il est difficile de retenir des traits caractéristiques communs à cette population en réalité assez disparate. Si certains (deux principalement) montrent une fragilité psychologique, d'autres à l'inverse semblent tout à fait réfléchis et deux d'entre eux sont particulièrement intelligents et cultivés. Le passage par la délinquance est fréquent sans être systématique. Cinq d'entre eux n'ont jamais eu de passé délinquant. Et si les autres ont pu connaître de la petite délinquance, cela n'augure d'aucune spécificité compte tenu des zones d'habitation dont ils sont originaires, le plus souvent des quartiers populaires en « cité ». La vie familiale et la socialisation enfantine ont pu être perturbées. C'est le cas pour huit jeunes djihadistes, mais pas pour les cinq autres. De même, le parcours scolaire s'est révélé chaotique pour cinq d'entre eux, mais le plus souvent normal, voire assez bon, aboutissant parfois à l'obtention d'un diplôme du supérieur. L'intégralité

“SOLDATS DE DIEU”

des acteurs rencontrés demeurent profondément attachés à leur religion, qu'ils pratiquent avec assiduité en prison. Certains continuent de défendre une lecture très radicale de la religion, même si deux d'entre eux déclarent avoir rompu définitivement avec une approche trop rigoriste de l'islam. Tous affirment renier la stratégie violente des groupes djihadistes armés mais ce propos est évidemment dicté par la situation d'entretien lors de laquelle ils se livrent à des inconnus dont ils subodorent des liens avec l'administration pénitentiaire et la justice.

La plupart des entretiens ont duré plus de deux heures. Tous ont été intégralement enregistrés et retranscrits (à l'exception d'un entretien, retranscrit à partir de prises de notes)²². Ils ont souvent été réalisés par deux membres de l'équipe de recherche dont l'un au moins était un spécialiste de l'islam politique²³. Dans les extraits présentés ici, les fautes de syntaxe, les erreurs de français fréquentes à l'oral, rendant la compréhension du propos difficile, ont été corrigées, les hésitations et onomatopées souvent récurrentes ont été gommées. Pour le reste, les entretiens sont présentés en l'état, souvent articulés par des phrases de liaison inévitablement subjectives. En raison de leur nature – et de leur temporalité historique –, il est difficile de parler, comme le faisait Pierre Bourdieu dans *La Misère du monde*, d'un « exercice spirituel [...] qui incline à faire siens les problèmes des enquêtés²⁴ ». Il n'en demeure pas moins qu'en donnant la parole à des individus qui incarnent une des formes paroxystiques du mal absolu, notre ambition est la même : tenter de comprendre et d'expliquer.

1. L'islam

Quel rapport à l'islam les jeunes djihadistes rencontrés en prison entretiennent-ils ? Références absolues, le Coran et la sunna (paroles du Prophète) sont perçus comme des textes à la fois religieux et politiques. Textes conventionnels permettant au croyant de ne pas s'égarer dans sa vie quotidienne, ce sont aussi des textes constitutionnels qui précisent les contours de l'activité politique de la cité. La séduction qu'exerce le Coran en tant que première source de droit musulman est sans cesse rappelée par ces jeunes. Nombre d'entre eux y trouvent les réponses à leurs questions. Texte rassurant et structurant pour des vies trop souvent fragilisées, le Coran est considéré comme un absolu qu'il convient de lire dans son intégralité, sans écarter aucun passage. Ce sont les lectures à leurs yeux dissonantes de l'islam qui conduisent ces jeunes radicaux, persuadés d'en être les seuls interprètes légitimes, à formuler une critique féroce à l'encontre des tenants officiels de leur religion. Ces derniers sont accusés de pervertir le message de Dieu, d'en fragiliser la portée et même d'en méconnaître les dimensions guerrières et politiques émancipatrices.

Paul, converti d'origine catholique, explique son approche de l'islam, progressive et assez aventureuse : « Je me suis mis à lire dans mon coin, il y avait un Coran parmi les livres.

J'ai lu comme je lisais d'autres bouquins. Je n'ai rien compris mais j'étais intéressé quand même, donc j'ai continué à lire et ça s'est fait naturellement. J'étais sur Internet, je me renseignais, mais ce n'était pas du tout pour prier, c'était juste pour savoir comment on fait. » Il avoue que ce soudain attrait pour l'islam est lié à ses fréquentations dans sa cité : « Je pense que c'était les gens que je côtoyais, je côtoyais beaucoup de musulmans, je les voyais, je les voyais faire la prière, parfois. Je les voyais parfois parler de religion et je me suis dit : je vais me renseigner sur ce que c'est, me renseigner sur ce que c'est sans pour autant y adhérer ! »

La lecture du Coran apporte à Abdel une sorte de certitude, un cadre de réponses universelles à la fois rassurant et clair : « Les textes de philo que je lisais avant parlaient de la façon dont l'homme voyait le monde. Il pouvait y avoir autant de visions du monde que de nombre d'hommes. Moi je voulais une vision qui apporte des réponses, qui apporte une solution. Le fait de dire : la société est comme ci, l'homme est comme cela, tout le monde peut le faire du haut de sa montagne ou du haut d'un bâtiment. Mais quelles réponses on apporte ? Trouver un équilibre parfait pour les gens, comment vivre, comment détester, comment aimer, etc., c'est cela qui m'intéressait le plus et quand j'ai lu le Coran, ça m'a paru vraiment très clair ! »

S'affiche une vision très rassurante de la religion comme grand texte explicatif, proposant une lecture globale du réel, et dès lors indiscutable : « L'islam, ce n'est pas vraiment qu'une religion. C'est une justice, une économie, une politique et qui est vraiment claire et précise. Il n'y a pas vraiment d'ambiguïtés à cela. Qu'on le veuille ou pas, c'est un État établi, par le passé, il y a eu un exemple et qui a été fait par le Prophète. L'islam demande à rétablir cela ! »

“SOLDATS DE DIEU”

Abdel découvre la religion à la sortie du lycée, alors qu’il est confronté à la question de l’insertion professionnelle. Lorsqu’on lui demande ce qui a motivé son envie d’embrasser la religion, il insiste sur la découverte magnifique du texte et sur la fascination exercée par cette lecture : « Quand on va vers la religion, ce n’est pas forcément parce qu’il y a eu un choc. Parfois, tu as tout simplement envie de lire parce qu’il te faut des réponses. Tout le monde se pose la question à un moment donné : qu’est-ce que je fais là ? Et puis, on n’a pas souvent la réponse qu’on attendait. Moi, j’ai eu cette question à 20 ans. Il y avait un choix à faire et moi, c’était professionnel : est-ce que je fais du cinéma (Abdel avait été repéré lors d’un concours de scénario) ou pas ? Si j’avais lu le Coran et si ça ne m’avait pas plu, j’aurais choisi l’autre voie. Mais en lisant, pour moi, c’était clair, dès les premières pages, c’était totalement clair. »

Paul lit de la philosophie comme Abdel, mais trouve dans le Coran un texte plus accessible et plus direct : « Ce qui m’a parlé immédiatement dans le texte, c’est la simplicité du message, de me dire que je n’ai pas besoin de lire des philosophes pour comprendre l’islam, je n’ai pas besoin de... Je n’y vois que du bon ! C’est du boulot en moins [*il rit*], donc je vais m’intéresser à des choses plus basiques [...]. Je commence à lire Abdelwahab²⁵ et ceux qui l’entourent parmi ses élèves et je ne lis que ça, que ça, que ça. »

De la même façon, Fahim, djihadiste converti, explique avoir été fasciné par l’islam parce qu’il lui semblait plus rationnel et éclairant que des religions comme le catholicisme. Là aussi, c’est le texte qui séduit et semble plus à même d’apporter des réponses : « J’ai parlé un peu avec les aumôniers et ils m’ont parlé de leur religion. Quand je posais des questions à l’aumônier catholique, il bégayait, alors que l’aumônier musulman savait répondre à chaque

question, c'est pour ça que je me suis intéressé à cette religion. Et voilà, ça m'intéressait. L'aumônier musulman était plus rationnel... par exemple sur le paradis et l'enfer, quand on meurt, on finit où ? Le catholique répondait que tout le monde allait au paradis et ce genre de chose, alors que l'imam disait qu'on allait d'abord passer par un jugement. Ça a l'air plus rationnel, je pense, je me suis dit : l'islam, c'est plus rationnel... C'est une religion rationnelle qui a réponse à tout, il n'y a pas de bégaïement ou je ne sais pas quoi... genre le Saint-Esprit est descendu... »

Abdel oppose sa vision de la religion à celle de l'islam dit officiel, pour lequel il ne cache pas son mépris²⁶, accusant les imams de ne pas connaître la religion, d'être ignares, voire intéressés : « J'ai rencontré des imams à l'extérieur. Leur maîtrise de l'arabe était éparse. Certains maîtrisaient bien et d'autres ne maîtrisaient pas bien, mais il n'y avait pas beaucoup de science. Je vous donne un exemple : il y en a un qui est venu me voir quand j'étais devant la mosquée et il m'a dit : "Pourquoi tu parles aux gens de la question du *tawhid* [unicité de Dieu] ?" Pourtant, il aurait dû se rendre compte qu'on ne peut pas apprendre les ablutions aux gens avant de leur avoir inculqué le *tawhid* car, sans cela, faire son ablution devient un simple jeu avec de l'eau ! Et là, il est resté bouche bée et il est reparti. C'est vraiment dramatique, ça ! Un imam qui ne connaît pas sa religion [...] avec leurs Mercedes garées devant la mosquée, tout ça pour plaire aux gens, mais le fond n'est pas là et nous, tout ce qu'on veut, c'est le fond ! »

De façon identique, Ibra raconte son passage progressif d'une mosquée traditionnelle à une mosquée plus radicale dont les adeptes corrigent ses errements et le mettent en garde contre des fréquentations religieuses jugées peu orthodoxes : « Ensuite, je suis revenu à Paris. Je suis

“SOLDATS DE DIEU”

retourné à la mosquée de Barbès et là, des jeunes sont venus me voir pour me dire : “Pourquoi tu restes avec cet imam-là ? C’est un innovateur. Il ne suit pas la sunna du Prophète.” Je leur ai demandé : “C’est quoi, la sunna ?” Et là, ils ont commencé à me dire : “Viens à Montreuil, il y a une mosquée salafi. C’est eux qui connaissent la vérité, ils connaissent bien l’islam. Tu pourras bien apprendre l’islam là-bas.” Et ils m’ont dit : “Viens chaque vendredi.” Et je leur ai demandé, à ces frères : “J’ai une copine, qu’est-ce que je fais ?” Ils m’ont répondu : “Ce n’est pas bien, tu ne peux pas avoir une copine ! Il faut que tu te maries avec elle [...]” Plus je me rapprochais des autres, plus je m’éloignais de cet imam, parce que leur discours c’est de dire que lui est un innovateur et que son islam n’est pas le bon ; il n’est pas authentique. »

Ibra, devenu djihadiste, porte un regard sévère sur les salafistes quiétistes (ou piétistes)²⁷. Il les accuse de dissimuler la dimension émancipatrice du Coran : « Les piétistes ont dévoilé leurs masques. Avant, ils arrivaient à endormir les gens avec leurs savants et à les canaliser un peu. Ils disaient : “Non ! il ne faut pas faire le djihad, il faut retenir ça du texte et pas ça !” Ensuite, ils ont vu que certains savants sont des corrompus et sous le joug des gouvernants saoudiens. Et moi je me suis dit : il faut absolument que je parte au Mali. Et en plus de ça avec un frère qui était très jeune, il avait 18 ans, c’était un frère sénégalais, il était noir. Et c’était la première fois que je voyais un frère noir qui voulait faire le djihad. »

C’est aussi le cas d’Achir, qui dévoile les contradictions des salafistes quiétistes avec qui il finit par rompre, les accusant de tronquer la parole vraie du Prophète par une libre interprétation du texte : « J’ai traîné avec celui qui m’avait averti, qui était un salaf, on va dire un salaf

quiétiste. On va dire qu'à ce moment-là, j'ai remarqué certaines contradictions chez eux... J'allais aux cours avec eux, etc., à la *djoumouaa* [prière du vendredi] ou durant le *dars* [cours religieux] le matin très tôt, et je remarquais certaines contradictions. Quand je prenais leurs textes et allais vérifier, je trouvais des contradictions. J'en ai eu marre parce que j'ai compris qu'ils me baladaient. Leur méthode est toujours la même. Moi, par exemple, je vais prendre un verset de trois lignes, je prends celle du milieu et je laisse le reste... le plus connu de tous... Là où on trafique le plus, c'est quand le Prophète dit : "Les savants sont les héritiers des prophètes, suivez-les, écoutez-les tant qu'ils ne frappent pas à la porte du sultan." En fait, ils s'arrêtent à : "Suivez-les et écoutez-les." Et la suite du hadith : "tant qu'ils ne frappent pas à la porte du sultan", c'est-à-dire : s'ils font ça, écarter-vous d'eux et ne les écoutez plus et ne les côtoyez plus... Alors, pourquoi coupent-ils ? Eh bien, parce que leurs savants obéissent aux Saoud. Il y a ce problème de cohérence. »

Pour Achir, il existe une rupture nette entre ceux qui, au sein de l'islam, se soumettent aux puissants et ceux – comme lui – qui ne se soumettent qu'à Dieu et sont prêts à un engagement radical pour défendre la parole divine : « Elle est là, la divergence ! Entre les quiétistes et ceux qui disent qu'il faut un minimum de courage, aller un petit peu au-devant et que les choses ne vont pas se faire toutes seules. La différence entre ces gens-là et... on va dire toute la sphère de... ça va de Daech jusqu'à... des personnes qui ne vont pas jusque-là. Mais on va dire que toute la différence, c'est *Al Tabakoum Ala Taghout* [faire tomber le tyran]. L'obéissance, le jugement, l'ordre des tyrans... Sur ça, il y a Al-Juhani qui dit que, du moment que le gouvernant cesse d'appliquer l'intégralité de la charia et ne change

“SOLDATS DE DIEU”

ne serait-ce qu'une loi pour tous, à ce moment-là, il devient mécréant et donc mérite d'être évincé. On n'a plus à lui obéir et on n'entre pas dans ce cas de figure où l'on vous dit : obéissez, même s'il vous tyrannise. Ça s'applique sur le gouvernant qui reste tout de même dans la charia, et c'est là où se trouve toute la divergence. »

Jeune converti, Michel revendique son appartenance à un islam radical : « J'aime bien le sens des mots, “radical”, ça vient de *radix* qui veut dire “racine”, et “racine”, ça veut dire les fondements comme fondamentalisme. Parmi les définitions, il y a aussi “être intransigeant”, c'est-à-dire que je suis intransigeant sur ma religion, sur ce que je crois. » Allant dans le même sens qu'Achir, il dénonce une construction artificielle de l'islam en France, loin de sa vocation politique qui dérange : « Dans l'idéologie, l'islam n'est pas apolitique. Le Coran est rempli de versets normatifs : il y a des obligations, des interdictions et la sunna, c'est pareil, et les savants ont fait des livres de jurisprudence. Cela prouve qu'il y a des lois. L'islam n'est pas apolitique, il a vocation à gérer l'État et, malheureusement, ce n'est pas la vision de l'islam en France. On essaie de falsifier l'islam pour faire un islam laïque. » Michel revendique son apprentissage de l'islam sur Internet au moyen de documents au format PDF téléchargés sur des sites salafistes : « J'étais toujours au foyer, j'avais à peine 19 ans ou peut-être 20 ans avant de partir en Égypte. Et comme je suis quelqu'un de très curieux, je cherche aussi la vérité. Je regardais le site Ansar Al-Haqq et j'ai regardé à peu près tous les PDF qui étaient en ligne... On va dire une trentaine ou une quarantaine, je ne sais pas... Ça me passionnait. Certains aiment la musique et le foot, moi c'était la religion, je voulais bien faire dès que je me suis converti à l'islam. Et j'ai vu que, sur tout ce sujet-là, ils avaient raison, même sur le djihad. »

Élie définit pareillement le vrai musulman comme celui qui se soumet seulement à Dieu et n'hésite pas à user de la violence dès lors qu'il s'agit de faire triompher la parole divine : « Un musulman est un musulman, et un musulman, c'est celui qui se soumet à son Seigneur... parce que le mot islam veut dire "être soumis"... Le musulman peut porter une arme pour défendre sa communauté [...]. D'après vous, on pourrait laisser son frère ou un être humain dans la détresse ? Alors que l'islam nous enseigne qu'il y a une récompense pour tout bien fait à un être vivant. »

2. La science

La quasi-totalité des acteurs djihadistes que nous avons rencontrés défendent une approche presque scientifique des textes sacrés. Le Coran et les différents hadiths sont pour eux une vérité absolue dont ils refusent de mettre en question le bon sens tout en appelant à en discuter l'interprétation. De façon assez étonnante, la majorité des acteurs interrogés insistent sur l'idée qu'il ne faut pas suivre aveuglément un texte qu'on ne comprendrait pas. Ils en appellent à la raison individuelle pour aborder la religion et promeuvent le dialogue contradictoire et le débat pour approcher la vérité. Loin d'être irrationnels dans leur approche, ils témoignent d'un surprenant culte de la raison pour encourager une rhétorique de contestation. Mais, s'ils le présentent comme une obligation pour mettre en question les ordres de l'islam officiel, ils butent systématiquement sur la référence ultime au texte qui, elle, ne saurait se discuter et doit s'appliquer à la lettre ! C'est cet entre-deux, entre rationalisme critique et soumission aveugle, qui interroge.

Pour Abdel, « le modèle en islam, c'est le Prophète. Et, par leur savoir, des savants vont nous apprendre la science. Il y a toujours une frontière entre deux personnes, et c'est la science [...]. Le musulman ne suit pas aveuglément, il va demander à une personne : "Pose ta science et je vais la

confronter.” Si ma raison me dit que c’est bon, je le suis. Mais est-ce qu’il y a soumission dans cela ? Si la soumission est adoptée à la suite d’un raisonnement, alors c’est bon, mais si c’est de manière instinctive... Parce que même Dieu ne dit pas ça ! L’islam ne dit pas : “Soumettez-vous et stop !” il dit : “Observez ! Et raisonnez !” »

Paradoxalement, et c’est peut-être là un des éléments les plus frappants dans notre série d’entretiens, les djihadistes incarcérés défendent une approche critique qui fait de l’usage de la raison une nécessité. Ils mettent en avant le besoin d’argumenter, de discuter, la nécessité de ne pas céder devant un dogme unique : « Ce n’est pas le fait de suivre bêtement. Souvent, on dit que les gens suivent parce qu’ils n’ont eu que ça devant eux et qu’on les a influencés. Il y avait une phrase de Che Guevara que je n’ai pas oubliée. Elle disait qu’il aimait les batailles d’idées. Moi, j’aime bien ça. Qui a raison et qui a tort. Je pense que plus tu as d’arguments, plus ton argumentaire est solide, plus il se place au-dessus de l’autre ! »

Ce culte affiché de la confrontation des opinions, qui installe la pensée islamiste radicale dans une ligne scientifique et rationnelle, bute sur une stricte observance du texte religieux – de la science – perçu comme un socle de vérités indiscutables autour duquel se construit la discussion critique : « Moi, l’islam, je le vois comme ça. Comment les textes ont été établis et on doit les suivre. C’est-à-dire qu’on ne réfléchit pas, c’est la parole de Dieu et elle est claire ! [...] La question n’est pas de savoir si c’est la bonne référence, c’est *la* référence. » Et, pour montrer la suprématie de la parole du texte : « La sunna est comme ça ! Il faut la suivre. Certains disent que du fait qu’on vive en France, pour aller travailler, il faut s’adapter. Mais, à ce moment-là, on ne se réfère plus aux textes, on va devoir

“SOLDATS DE DIEU”

adapter sa religion au cadre de vie. Ma vision de l’islam est comme ça : est-ce que l’islam se compare à la démocratie, c’est impossible ! Si Dieu dit quelque chose et la démocratie dit l’inverse, que fait-on ? Qui on va suivre ? Si on suit les gens et on démolit la parole de Dieu, alors on est dans la mécréance [...]. Moi, quand je juge la mécréance ou pas des gens ou des gouvernements, je me réfère uniquement aux textes. »

Dans la mesure où le texte religieux érigé en science indiscutable sert de socle de pensée et d’action, seule son interprétation est soumise à discussion. Il est dès lors central de comprendre la vraie pensée de Dieu. L’influence des imams au même titre que celle des savants religieux est importante car elle organise la perception de la parole divine et définit le licite et l’illicite. Dans le cas d’Achir, c’est l’influence d’un imam qui s’avère déterminante : « J’étais avec un homme qui connaît bien la religion, c’est un Algérien, le cheikh L., il est connu à Lyon [...]. Il a été imam dans toute la région lyonnaise, j’étais avec lui, je prenais des cours de religion tous les dimanches, quasiment, parfois même en semaine. J’ai fait beaucoup de cours de religion avec lui et, à chaque fois, il ne me parle que des livres. C’est vraiment par lui que j’ai appris le plus, avant d’entrer en prison, bien sûr. » Il ajoute : « Prends par exemple Al-Uthaymin. Il avait plusieurs élèves et ses élèves sont divisés en deux. Il y a ceux qui vont dire qu’il faut établir la loi de Dieu, et d’autres qui vont rester silencieux là-dessus de peur de gêner le pouvoir. Qu’est-ce qui fait la différence entre les deux ? C’est la peur. De dire la vérité ou de ne pas la dire. Ce qu’on veut en tant que musulman, c’est cela, c’est la confrontation. L’islam, au départ, ce n’est que ça. Dieu dit dans le texte que ceux qui veulent affirmer une chose doivent formuler une preuve claire. La *houdja*²⁸, cela veut dire une preuve évidente. Si tu

fais ça, tu n'es plus terroriste, il n'y a plus de terrorisme ! La clé, c'est la science. » Si le débat est encouragé, il reste évidemment, pour l'islamiste, soumis à la parole sacrée du texte, référent ultime de tous les désaccords, qui doit être lu en l'état : « En politique, on fait débattre les gens pour savoir ce qui est vrai et ce qui est faux, qui a raison et qui a tort [...]. En islam, c'est pareil ! Dans un verset, Dieu demande de revenir à lui quand les gens ne sont pas d'accord entre eux. Donc il faut revenir au texte pour savoir qui a raison et qui a tort. »

Abdel s'appuie sur sa propre expérience pour le confirmer : « La démarche [d'engagement] est là, elle est dans les textes ! Je sais que c'est dur d'admettre ça, mais c'est bien les textes. Il n'y a pas eu d'événement précis qui a fait que j'ai voulu ça [le djihad]. J'ai bien sûr vu des vidéos, mais ce n'est pas les vidéos qui vont me mener vers ça ou ça, plein de gens ont vu des vidéos ! C'est la science ! »

Pour Paul, le texte sacré fonctionne comme un fondement « au même titre que votre Constitution » : « Il y a un texte, un seul, et il faut le suivre. Et je ne parle pas seulement du texte sacré, je parle aussi des textes que les hommes [ses colocataires islamistes caucasiens au Caire] nous donnaient et c'est ça que j'aimais, la littérature qu'on lisait, j'aimais beaucoup, beaucoup toute cette science ! Beaucoup, mais c'est toujours la même ! Les auteurs sont différents mais ça ne change jamais [...]. Ils justifient la violence, oui, enfin, les interprétations [...] parce qu'on dit qu'on est salafi au départ mais, après, salafi djihadiste. »

Ibra fait de la lecture du texte la ligne de son engagement violent : « Je n'ai aucune envie de tuer ni aucune haine pour la France, mais je serai contraint de le faire en sortant [de prison] puisque c'est Dieu qui le veut ! » Jeune djihadiste parti très tôt de France pour une surprenante quête d'action

“SOLDATS DE DIEU”

et de sens de plus d'un an en Égypte, au Yémen et au Mali, Ibra insiste lui aussi sur sa soumission aux savants, seuls à même d'orienter le regard du croyant : « Nos références à nous, c'était des savants anciens. Et comment reconnaître un savant ? Un vrai savant dit toujours : “Allah a dit ça et Allah a dit ça”, il ne dit jamais : “Je pense que”. Jamais il ne parle avec sa tête, il ne réfléchit pas quand on lui pose une question. Ce n'est pas : il donne son avis ou il dit : “Je pense que c'est ça.” Quand on lui pose une question dont il n'a pas la réponse, le savant dit : “Seul Allah le sait.” Et même moi, si on me pose une question, je ne dois pas dire : “Je pense que c'est ça”, mais je dois dire : “Tel et tel savant a dit ça.” C'est ainsi que ça fonctionne et c'est aussi la méthode que j'ai apprise au Yémen. Les seuls habilités à donner leur avis, ce sont les gens de la science. Ils prennent du Coran et de la sunna. Si, par exemple, l'un d'entre eux dit : “Je pense que ça, c'est licite”, il doit apporter des preuves, sinon on ne le croit pas. »

« S'il a des preuves du Coran et de la sunna, je le prends ! Si un enfant de 10 ans ou de 8 ans m'apporte une preuve [que l'intervention française en Syrie est légitime], je le prends. Par exemple, le savant saoudien Ibn Baz²⁹ avait fait une fatwa pour permettre l'installation de bases américaines en Arabie saoudite. Il s'est trompé, et tout ça pour soi-disant dire qu'il fallait se défendre contre l'invasion irakienne au Koweït ! Et ils ont montré des photos de l'Algérie pour dire que les Irakiens étaient à la frontière. Et même Oussama Ben Laden avait dit à Ibn Baz qu'il se faisait manipuler par le gouvernement saoudien. Après, ce n'est pas parce qu'il s'est trompé sur une question qu'il se trompe sur tout ! Non ! S'il a raison, je le prends, s'il a tort, non ! En gros, ce n'est même pas le savant, c'est la réponse qu'il apporte. »

Bassil, djihadiste français originaire d'Afrique subsaharienne, insiste pour faire la preuve de ses connaissances en matière d'islam et moque ceux qui « parlent sans savoir », faisant de la connaissance de la « science » la marque de reconnaissance des croyants véritables : « J'en connais, des idéologues, et je pense avoir une certaine maîtrise de ce que dit chacun. Je connais à peu près l'idéologie de chacun, que ce soit Ayman Al-Zawahiri ou Abou Bakr Al-Baghdadi ou Yahya Al-Libi. Ils n'ont pas forcément les mêmes... Après, je l'ai appris par la suite, quand vraiment je me suis intéressé à ce qui se dit sur le djihad en Syrie. Oui, je me suis intéressé : pourquoi ceci, pourquoi cela. Parce que, quand je suis parti, j'avais déjà un certain rapport avec l'islam, et quand je suis revenu, je cherchais à comprendre pourquoi les gens disaient ça, pourquoi, qu'est-ce que l'autre me raconte, pourquoi défendre untel ? C'est quoi, un apostat ? C'est là que je me suis intéressé. Ce n'est pas quelqu'un qui vient me dire : ouais, ça et ça et ça. Je ne cherche pas à savoir ce qu'ils me racontent parce que ce sont des potes. J'ai commencé à poser des questions, à débattre avec des gens. On remarque au fil du temps que la personne commence à dire : "Ah, tu connais un peu. D'accord... En fait, non, ce n'est pas ce que je veux dire... Non, il ne faut pas dire ça." Là, on commence à entrer dans le vif du sujet. Il n'y a rien de pire qu'un ignorant, quelqu'un qui ne connaît pas. »

Élie, djihadiste plus âgé qui ne dissimule pas son rejet de la France, fait l'apologie de l'islam, selon lui une religion d'ouverture et de culture, propre à intervenir à tous les niveaux de l'existence, source de raison et de science : « Moi, je suis plus axé sur la jurisprudence islamique, celle des savants. Ça part des ablutions jusqu'à l'achat et le commerce, le mariage et tout ça... C'est plus la jurisprudence de

“SOLDATS DE DIEU”

rites malikite³⁰. Il y a par exemple la présomption d'innocence, qui n'existe pas seulement dans les lois françaises, mais aussi dans l'islam. Je suis musulman, mais ça ne veut pas dire que je suis aveuglément, c'est un don de Dieu, Dieu guide qui il veut par sa sagesse et sa miséricorde. J'ai été guidé par Dieu et ensuite j'ai été renforcé par la science parce que l'islam nous incite à étudier. C'est pourquoi, dans le monde arabo-musulman, on a eu énormément de scientifiques qui faisaient de l'algèbre, des mathématiques, de la médecine, de la physique, etc. Une fois que l'Andalousie a été perdue, c'est là que l'Europe a commencé un peu à goûter à la technologie, c'est grâce au monde musulman, parce que l'islam pousse toujours à étudier. » L'islamiste djihadiste est en plein paradoxe : soumis à un texte qu'il vénère, il ne cesse pour autant d'en appeler à un réflexe contradictoire et à la discussion raisonnée. Mais ce paradoxe s'explique par sa position au sein du champ de l'islam. Contradictoire constant d'un islam officiel trop mou à ses yeux, il affirme, comme le soulignait Marcel Gauchet, une forme d'individualisme triomphant contre sa communauté qu'il estime en perte. Ce « rationalisme sous contrainte » signe la dimension contestatrice de l'islam pratiqué par les djihadistes, à l'écart ou à la marge de la religion.

3. Dieu

Les djihadistes emprisonnés que nous avons rencontrés évoquent assez rarement leur rapport intime à Dieu. La présence de Dieu comme la nécessaire soumission qu'il ordonne sont vécues de manière si naturelle et normale qu'ils n'éprouvent nul besoin d'en parler. Les témoignages qui suivent attestent un rapport très personnel et souvent mystique à la figure divine, présente pour guider, récompenser et remercier ceux qui acceptent de se mettre à son service. Pour nos acteurs, la présence de Dieu est partout. Ils en voient la preuve dans des rencontres amoureuses fortuites ou dans la confrontation enfantine au sacré. Nul hasard dans leur monde où tout relève d'un destin que les hommes ne maîtrisent pas. Chez certains qui se lancent dans une exégèse religieuse comparative destinée à prouver la supériorité d'Allah sur les autres figures de la transcendance, le mysticisme n'est jamais loin.

Ibra nous raconte une rencontre amoureuse qui a profondément changé sa vie. Il l'interprète comme un signe d'intervention divine : « La jeune fille est partie. J'ai demandé à mon ami : "Est-ce que tu peux avoir son numéro ?" Il a essayé de chercher le numéro mais ne l'a pas trouvé. Et c'est là que j'ai fait un vœu. J'ai demandé à Dieu : "Si tu existes vraiment, fais en sorte que l'on se rencontre." Un an après, je déménage à Paris dans Belleville, dans le 19^e. J'en ai parlé à tous mes

amis, de cette femme, et tout le monde m'a dit : "Tu es fou, tu ne la connais même pas." Je prenais souvent le métro à la station Alexandre-Dumas. Dans le métro, il y avait deux wagons et dans notre wagon, elle y était, et quand je l'ai vue, je suis resté comme ça ! Eh bien oui, je l'ai reconnue, c'est un coup de foudre. J'ai dit à mon ami : "Mais c'était elle dont je t'ai parlé." Et lui m'a dit : "Mon ami, vas-y, vas-y." Il m'a poussé et je suis allé la voir et je lui ai dit : "Excusez-moi, mais je vous trouve vraiment très charmante." Je lui ai dit que je l'avais vue à la fête et ensuite elle m'a donné son numéro. En fait, cet incident s'est passé alors que j'avais reçu la veille même un SMS qui disait : "Mon ami, aujourd'hui c'est la nuit du destin, il faut prier", et moi, j'ai commencé à prier. Et le lendemain, je la rencontrais. Dieu a exaucé mon vœu, c'était vraiment une révélation pour moi. »

Michel interprète la rencontre de sa future femme sur le même registre du signe divin : « J'ai eu des copines, comme tous les garçons, et quand je me suis converti à l'islam, j'ai voulu faire les choses bien. Je ne voulais pas forniquer comme ça, et j'ai demandé à Dieu de me faire rencontrer une femme, et j'ai rencontré ma femme trois jours après. Même pas une semaine après ma conversion, je l'ai draguée dans un bus et ensuite on s'est mariés assez rapidement, quatre mois après. C'est un signe. »

Pour Élie, servir Dieu, c'est témoigner sa reconnaissance pour sa place sur terre. Se soumettre à Dieu est une évidence et refuser de le faire, un témoignage d'ingratitude impardonnable : « [Le Coran apprend à] remercier le Seigneur et, bien sûr, à le trouver parce qu'il y a deux voies : le salut et la voie de la perdition. Et il donne le choix, vous avez un verre l'alcool et un verre d'eau... Vous pouvez faire le bien comme vous pouvez ne pas faire le bien. Prenez un exemple : un simple chien qui reçoit sa nourriture de son maître qui le

“SOLDATS DE DIEU”

lave et tout... Il restera toujours reconnaissant à son maître et ne le quittera jamais pour aller vers un autre maître. Et même si son maître meurt, il restera à côté de sa tombe parce que le chien est reconnaissant. Il y a des gens qui ont une bouche et qui ne parlent pas, des gens qui ont des oreilles et qui n'entendent pas, des gens qui ont des yeux, mais qui ne voient pas. Eh bien, il faut remercier le Seigneur, il m'a donné la santé, le pouvoir de parler, de réfléchir. Comment je vais donner ma reconnaissance à un autre maître que celui qui a créé l'univers ? Et comment je peux être reconnaissant de tous les bienfaits qu'il m'a accordés ? On remercie donc le Seigneur et on se soumet à sa volonté. »

Ghassan, à l'origine de culture catholique, avoue que son engagement religieux relève d'une quête de soi à un moment d'intense tourment personnel. Il n'est pas le seul à chercher dans la figure de Dieu une forme de thérapie répondant à un malaise existentiel : « Il y a quelque chose qui m'a toujours attiré, mais je ne savais pas quoi. Et c'est pourquoi je me suis cherché religieusement en allant dans une église. J'ai toujours été attiré par ça depuis que je suis tout petit, à 11 ans. Parfois, j'allais à l'église juste pour voir, comme ça. Parce que c'était un côté qui appartenait à ma mère et que j'aime beaucoup ma mère [...]. On peut dire que j'étais un déprimé en quête de spiritualité. C'était ça. N'importe quoi, je prenais tout, d'ailleurs c'est pour ça que j'avais décidé de partir au Pakistan... D'ailleurs, au début, je voulais l'Égypte mais là-bas des événements ont fait que je n'ai pas pu y aller. »

Larbi, enfin, incarne la figure du croyant total, engagé dans de multiples affrontements spirituels faisant intervenir les grandes religions monothéistes, qu'il a toutes fréquentées, comme les sectes : « Je me retrouve avec des versets du Coran que je retrouve dans l'Évangile et dans la Torah. Comme la

prostration. “Prosterne-toi devant le Seigneur en adoration”, je vais le retrouver dans l’Évangile : “Jésus a jeté la face contre terre et Dieu a continué à lui parler.” Je vais retrouver aussi sur Moïse dans l’Ancien Testament qu’“il se pliait fortement et jetait la face contre terre”. Ce sont des prières qui se ressemblent, et donc je me suis retrouvé lié à l’Évangile et lié à la Torah. Et j’allais même voir les témoins de Jéhovah pour leur dire : “Mais regardez ! Vous vous trompez, dans tel verset, il y a ça. Et Jésus dit telle et telle chose.” Ils disaient aux jeunes : “Quand vous faites des péchés, il faut croire en Jésus et Dieu vous pardonne.” Et je leur disais : “Mais écoutez, c’est grave ce que vous êtes en train de dire : c’est-à-dire qu’on a le droit d’aller faire des péchés et il suffit de croire en Jésus et on est pardonné ! C’est grave ce que vous faites, c’est dangereux. Je vais aller braquer et, ensuite, je vais croire en Jésus et ensuite je suis pardonné !” Et je leur dis : “Alors ce jeune-là a droit de venir vous braquer chez vous et vous lui pardonnerez !” Et donc, si vous voulez, j’ai vécu un moment dans la Torah, dans l’Évangile et dans le Coran. Voilà. C’est ce qui va me pousser à aller rencontrer les prêtres à l’église dans la petite salle à côté. J’ai fait des débats avec eux sur le Coran et l’Évangile et tout ça, et tout s’est bien passé. On finissait à la fin avec un seul problème. C’était le fait que Dieu disait dans le Coran que Jésus est un signe de Dieu, qu’il était un esprit saint. Qu’il n’y a pas de Trinité, mais qu’il a été sauvé par Dieu et a été élevé dans les cieux et que, plus tard, il est redescendu sur terre pour rencontrer sa mère Marie. Et eux [les prêtres] disent qu’il est mort sur la croix et qu’il a été ressuscité. Moi j’étais pas d’accord avec ça. J’ai dit aux prêtres que si l’on restait comme ça, on va rester sur cette dispute alors on dit qu’il est vivant ! Car, s’il a été ressuscité, il est donc vivant ! Et s’il n’était pas mort, il serait aussi toujours vivant ! »

4. Le rite

Ce qui semble caractériser les djihadistes rencontrés est leur grand respect du rituel religieux, qu'ils s'efforcent de rappeler dans les conversations comme dans leur apparence physique. La barbe fournie n'est pas portée de façon systématique – à l'inverse des djihadistes sur les terrains syriens et irakiens – mais très souvent un léger duvet signe une appartenance religieuse, comme une façon de nouer les cheveux ou une marque parfois visible sur le front, véritable cal dont les surveillants nous ont assurés qu'ils l'entretiennent hors des périodes de prières. Le rite est le plus souvent appris seul, loin de l'islam des mosquées ou des traditions familiales, confirmant l'intuition d'Olivier Roy selon laquelle le djihadisme ne se construit pas dans les rites officiels de l'islam politique. Internet et les fichiers PDF d'apprentissage de la prière sont des sources revendiquées. L'acteur se modèle et s'améliore par un respect toujours plus travaillé des rites de la prière. Il façonne ainsi son personnage de puriste, premier pas nécessaire à l'entrée dans une forme de radicalisation qui avant d'être violente est bien souvent comportementale. Le rite, survalorisé et appris dans l'isolement, est la première marche de la mue djihadiste.

Paul, comme beaucoup de jeunes djihadistes, déclare avoir été séduit par l'islam avec la découverte et le respect du rite religieux. Ce dernier lui a permis d'« être

progressivement musulman » : « J'ai trouvé un site qui m'apprenait comment prier et, à la fin, quand j'ai fini de me renseigner, j'avais tous les mouvements dans la tête et, un jour, j'ai décidé que j'allais faire la prière, que j'en étais capable. Je l'ai faite et ça m'a plu, ça m'a beaucoup plu. » Cette séduction par le rite est une constante, régulièrement rappelée par nos acteurs, à l'image de Bassil : « Je me souviens de la première fois que j'ai fait la prière. J'étais chez un ami au quartier, et c'était l'heure de la prière. Il y avait toute sa famille, il m'a dit : "Viens prier", et comme il y avait tout le monde, je me suis dit : pourquoi pas. Je savais déjà un peu comment on fait la prière, je suis allé prier avec eux, et après, voilà. Ça m'a plu, beaucoup. C'était un moment... c'était quelque chose que l'on ne connaissait pas chez moi. » Nacer relie son « besoin de religieux » à la pratique rituelle, apprise en ligne, comme nombre d'islamistes radicaux le plus souvent déconnectés d'un islam traditionnel : « J'avais un vrai besoin de religieux. Franchement, je ne sais même pas mettre des mots sur ça. Vraiment, ça a été du jour au lendemain... C'était le ramadan 2007 et donc, du coup, je voulais jeûner, et je me suis dit : je vais me mettre à la prière. J'ai continué ma vie comme d'habitude et, petit à petit, j'ai évolué. J'ai appris et j'ai aimé prier. Je me suis dit que, dans la religion musulmane, on doit prier pour bien pratiquer sa religion. Je voulais sentir quelque chose, quoi. J'ai appris sur Internet. »

Larbi nous explique longuement sa découverte progressive de la prière, avec l'aide de personnes pratiquantes plus âgées et expérimentées. Son témoignage rend bien compte de la façon dont l'intériorisation du rite permet l'adoption progressive d'un rôle valorisant et rédempteur, celui du croyant : « Je vais apprendre l'islam via des cassettes audio vendues sur le marché. Et finalement, en ce temps-là,

“SOLDATS DE DIEU”

je me rappelle, c'était l'été, je n'avais pas encore l'intention de pratiquer ; car dans cette cassette, il n'y avait rien d'autre que l'appel à la prière et comment faire la prière, ce qu'on dit dans chaque position, etc. Il n'y avait que ça dans la cassette. Il n'y avait pas des choses du genre : cette chose-là est interdite et cette chose-là, illicite, etc. Quand je commence à faire cette prière, le début, ça va être quinze jours chez moi. Et puis, en me promenant dans le marché, j'entends dire qu'il y aurait un lieu où on se rencontre pour faire la prière en groupe. Si vous voulez, je suis né quelque part, mais je n'ai jamais connu l'islam. Je vais le connaître pas à pas. On va me dire qu'il y a des lieux où les musulmans se rencontrent pour prier, et je vais me mettre à la recherche de ce lieu. Et donc, on va m'orienter sur cette petite salle de Sonacotra. Mais je suis toujours quelqu'un qui ne connaît pas la religion. J'entre et il y a trois ou quatre grandes personnes, c'est-à-dire âgées, retraitées. Et donc je fais ma prière... un petit peu massacrée, pas bien comme il faut et puis je repars. Comme un coup de vent, il n'y a pas eu de discussion. Mais je me sens bien et j'ai envie d'y retourner. Une semaine après, j'y retourne, mais cette fois, un retraité me dit : “Mon fils, tu es d'où, toi ?” Et je lui dis : “Je suis algérien, je suis né en Algérie.” Il me dit : “Qui t'a appris la prière ?” Je lui dis : “Personne, j'ai appris tout seul.” Et là, il me dit : “Viens, reste avec nous.” J'étais complètement perdu, j'étais en train de me découvrir. J'avais 20 ans. Et donc il y en a un qui vient et fait l'appel de la prière. Je n'avais jamais entendu de ma vie... Je suis parti d'Algérie très jeune, j'avais tout oublié. J'avais complètement effacé tout ça ! Et il me demande de rester, ils me disent : “Approche-toi et mets-toi dans le rang.” Ils m'ont dit : “Écoute, tu nous suis et tu fais comme l'imam.” Et, petit à petit, ils vont m'adopter. Si vous voulez, dans

cette mosquée je vais me développer religieusement. Je vais apprendre tout seul avec ce retraité à lire l'arabe, à lire le Coran... Ça ne va pas se faire du jour au lendemain, ça va prendre au moins six mois, un an... Ces retraités étaient passés par les écoles coraniques en Algérie, ils apprenaient le Coran par cœur sans même lire. Et moi, je faisais des fautes et des fautes, et eux me rectifiaient et moi je rectifiais [...]. Mes prêches, comme je ne sais pas les faire... mais je sais lire un petit peu..., ils vont apporter pour moi un livre de prêches du marché. Tous les vendredis, pendant toute l'année, il y avait des prêches différents sur des sujets différents. Et donc, je vais apprendre moi-même ma religion grâce à ces prêches. C'est un livre qui doit exister partout. Il y avait une page pour chaque vendredi, mais je me rappelle que, quand je commençais à le faire, je le lisais mal... J'étais encore en apprentissage parce que je n'avais pas de professeurs et pas de guide. Il n'y avait que ces personnes âgées qui connaissaient l'arabe, mais beaucoup d'entre elles ne savaient même pas le lire. Alors, petit à petit, ils vont me donner des conseils, par exemple ils vont me dire : "Voilà, mon fils, dans la semaine, tu pourrais le lire pour le vendredi prochain. Tu vas le lire plusieurs fois, comme ça, quand tu arrives le vendredi, tu pourras facilement le lire." Et du coup, je lisais sans forcément comprendre vraiment ce que je lisais parce que je ne connaissais pas l'arabe du Coran, l'arabe littéraire. Et donc là, ça va me pousser à aller rechercher ce que j'étais en train de lire. Je vais devenir meilleur, je le sentais. »

Larbi, très investi dans l'exigence ritualiste, défend le port d'une tenue vestimentaire au plus près des messies originaux, dont il se veut le descendant imagé : « Je ne sais pas comment le dire... parce que, lorsqu'on parle de religieux avec ce catholique habillé religieusement, on va savoir que

“SOLDATS DE DIEU”

Jésus était habillé de manière religieuse, et non pas comme les Romains, qui portaient des minijupes et avaient la barbe rasée. Jésus, par contre, avait cette barbe-là et les cheveux un peu longs sur les épaules, comme Moïse. C'est un peu aussi comme Mohammed. Ce qui fait que je voulais avoir la même tenue que Moïse, Jésus et Mohammed. Moi, je suis dans ces trois religions, et c'est ce qui me renforce. J'espère que c'est le bon chemin. »

Une fois le rite connu, l'acteur novice devenu croyant se présente comme gardien de l'ordre rituel, censeur protecteur d'un islam véritable et sans compromis rendu visible par le respect strict de la geste religieuse. Les propos de Ghassan en témoignent : « Malheureusement, on n'apprend pas la prière comme ça par le biais des parents, c'est une erreur que font beaucoup de musulmans... d'hériter comme ça, justement, de la religion de leurs parents. Même si on reproche à certains d'aller trop voir chez les autres et d'accuser leurs parents de mal suivre la religion. Mais est-ce que c'est faux ? Oui, les parents, malheureusement, ne suivent pas très bien la religion. Par exemple, en Tunisie, je vois des choses, mais vraiment, c'est incroyable. J'ai vu des gens qui embrassent des tombes. Il faut être débile pour ne pas se rendre compte que c'est interdit dans l'islam. En ce qui concerne le dogme religieux, c'est vrai que je suis assez fermé sur ça. On croit en Dieu et en son messager et en ceux qui ont été là avant, point. Même sur ça, les gens maintenant ont du mal. Récemment, je lisais qu'au Kirghizistan, il y a une petite ville, Oz ou je ne sais quoi. Selon les musulmans locaux, le fait d'aller visiter cette ville remplace même le pèlerinage. Donc vous voyez, des trucs comme ça, ça ne passe pas. Je suis vraiment très dur sur ça. L'islam, ce n'est pas le chewing-gum qu'on prend, qu'on mâche, on prend le sucre et on le crache. Non, non ! Il y a

tout de même un dogme religieux et je pense que c'est bien de le suivre, d'apprendre, il y a des pratiques obligatoires, que ce soit le jeûne ou la prière ou l'attestation de foi, etc. C'est normal. Il y a aussi les piliers de la foi. Que signifie l'islam ? Ça signifie croire en Dieu, croire en ses anges... Ça, c'est une base. Avec cette base, eh bien... Je me rends compte que certaines personnes ne connaissent même pas cette base. Et, vraiment, je suis choqué. Ça, ça me choque vraiment et là, je ne suis pas content. »

Élie, tout en reconnaissant l'importance du rite qui a longtemps structuré son quotidien, défend une approche moins rigoriste. Il argumente en appelant à la science acquise en prison, qui l'aurait rendu plus souple, mais pas moins croyant, précise-t-il : « La jurisprudence d'Abou Bakr Al-Djazairi a été une lecture utile. On connaît [l'islam] de manière générale. Par exemple, comment on fait les ablutions. Mais vous avez des précisions, par exemple, comment faire les prières à l'heure. Parce que 14 heures, c'est 14 heures. Après, vous avez des facilités, par exemple, pour celui qui est en voyage. Il y a beaucoup de facilités en islam, énormément. Quand j'étais ignorant, j'étais un peu difficile avec moi-même et aussi avec ma femme. Mais là, c'est fini, ça va. C'est l'ignorance. Plus on apprend, plus on est souple parce qu'on s'apaise, on trouve plus de facilités. Mais attention, il faut rester fidèle et fort en islam. »

5. Le salafisme

Si les djihadistes interviewés s'opposent frontalement au salafisme pieux³¹, ils ne rejettent pas pour autant la totalité de son discours savant. En réalité, ils affirment éprouver un certain respect pour les oulémas, dont les connaissances religieuses demeurent indiscutables. En revanche, ils leur reprochent leur lâcheté, leur immobilisme, et surtout leur soumission aux gouvernants qui règnent sans partage sur le monde musulman. Ces manquements dont se rendraient coupables les savants de la religion se manifesterait dans leur obstination à se focaliser sur des futilités et des détails de la vie quotidienne au détriment des vraies préoccupations de l'oumma. Le salafisme institutionnel saoudien, le wahhabisme, est le premier visé par nos djihadistes, dans la mesure où il accompagne et vient légitimer un nationalisme à peine voilé. Or, la vision du salafisme chez nos interviewés se veut à la foi mondialiste et multiculturelle. Selon cette logique, il ne peut en aucun cas refléter une culture religieuse locale imposée au reste du monde musulman à coups de pétrodollars. Le salafisme n'est nullement la propriété d'un État, d'un groupe ou d'un mouvement. Toute personne qui s'efforce de suivre, par son comportement et sa manière d'être, les pas du prophète Mohammed et des pieux ancêtres qui ont vécu durant les trois premiers siècles après sa mort peut s'en revendiquer.

Sur ce point, Abdel est formel. Théoriquement, le salafisme est à la portée de toute personne qui peut prétendre suivre les traces des premiers musulmans : « Il faut savoir ce que veut dire ce mot, “salafiste” ! En arabe, ça veut dire “ce qu’il y avait avant”. Ensuite, c’est devenu un terme médiatique. Avant, il y avait le Prophète et les compagnons. Donc, celui qui va se dire qu’il se réfère à ça... C’est finalement tous les musulmans qui se réfèrent à cela. Un salafiste est forcément dans le respect des anciens. » Pour Abdel, le statut socioreligieux conféré aux oulémas du salafisme n’a pas vocation à ériger leur parole en référentiel fiable. Il en veut pour preuve la multitude des contradictions qui discréditent le discours d’un certain nombre d’entre eux : « Al-Albani³², c’est le Tariq Ramadan des savants, il a un double langage ! Regardez ses textes ! Une fois, il va dire une chose et après, une autre. Pourquoi ? Eh bien, parce qu’il a peur de choquer les gens. Un savant est clair du début à la fin, et quand on lit les textes d’Al-Albani, il y a de l’ambiguïté. Al-Uthaymin³³ va être moins ambigu, certes, mais, face aux médias, il va être plus réservé. »

Michel accuse les salafistes de donner une vision souvent dévoyée de l’islam, parce que détachée de toute préoccupation politique : « On voit que [pour les salafistes] tous les sujets un peu politiques sont très flous, très vagues, beaucoup dans l’erreur. La *hidjra*, par exemple, est une immigration en terre d’islam. Moi, dans leur mosquée, ils m’ont tous décortiqué toutes les conditions, mais ils ne m’ont jamais expliqué réellement ce qu’est une terre d’islam. La terre d’islam est une terre où toutes les lois de l’islam sont appliquées, et donc la charia aussi. Et les gens qui les écoutent pensent que l’Algérie et le Maroc sont des terres d’islam et qu’on pourrait y faire la *hidjra*. En réalité, non, parce que ce sont des démocraties qui ne sont pas

“SOLDATS DE DIEU”

islamiques. » Pour Michel, ces errements sont volontaires. Ils répondent à une idéologie d'État, un islam d'État venu d'Arabie saoudite et soumis aux nécessités de la conservation et de la légitimation du pouvoir : « Et donc, lorsque j'ai découvert qu'il y avait beaucoup d'erreurs sur ce sujet au sein de la mosquée, là où j'allais, je me suis mis à expliquer aux gens... J'étais dans une secte, j'avais envie de dire la vérité aux gens. Forcément, chez la plupart des gens, il y a un peu l'effet "mouton", on suit un peu. Ils sont formatés, dans le salafisme apolitique, c'est le formatage parce que, pour les salafistes, il faut revenir à la science, aux savants. Mais les savants d'Arabie, ce sont les savants d'État ! Finalement, ce sont des fonctionnaires. Et donc, voilà, ils propagent un islam d'État, au Maroc, c'est le soufisme, en Arabie saoudite, c'est le salafisme quiétiste, et donc, c'est selon la préférence. La plupart des gens utilisent les termes *takfiri* et *kharidji*. Un *takfiri*, c'est un adepte de l'anathème qui considère que le gouverneur ou les gouvernements non islamiques sont mécréants. Et dans leur bouche, c'est une appellation sectaire et péjorative. »

Omar reprend l'accusation d'une collusion entre le salafisme et les instances de gouvernement en Arabie saoudite. Selon lui, le véritable islam pieux se trouve hors du royaume des Saoud, dont les savants seraient devenus incapables de proposer une théologie créatrice. Ils se contenteraient de justifier l'exercice du pouvoir et de délégitimer toute tentation rebelle : « Les plus grands savants, pour moi, sont en Mauritanie, pas du tout en Arabie saoudite. Allez sur Internet et tapez "Al-Fawzan" ou "Ibn Baz", et vous allez voir qu'il n'y a pas de théologie, que de l'idéologie ! C'est très révélateur des gens qui suivent ce courant ! Les salafistes en France parlent beaucoup de *tarwhid* [unicité], et c'est très bien, parce que tous les musulmans

disent : “*La ilahai’la Allab*” [il n’y a de dieu qu’Allah], mais quelle est la théologie derrière ? Par exemple, des gens peuvent prendre *Al Moudarwana Al Koubra* de l’imam Malek [un ouvrage de référence pour le Fiqh malikite] ou bien quelqu’un prend *Kitab Al Umm* de Chafi’i. Tu ne vas pas me dire que quelqu’un qui écoute Al-Fawzan à la télé va apprendre la théologie ! [...] Les imams saoudiens sont évidemment instrumentalisés mais, au-delà de ça, quelqu’un peut être instrumentalisé par le gouvernement tout en faisant de la théologie. Par exemple, *Osul al Fiqh* [sources du droit musulman], il y a un Saoudien qui fait ça, mais ça vient très tard... Abdelaziz Al-Tarifi fait ça, mais il est le seul. En ce qui me concerne, je me suis détaché très tôt de ces gens-là, ces savants d’Arabie saoudite. Ce sont des fatwas qui concernent leur pays. Par exemple, des Saoudiens vont demander à un savant saoudien s’il est possible de s’opposer à un gouverneur. Lui va leur dire : non, on ne peut pas parce que c’est un musulman, etc., et le mec qui s’appelle Jean-Baptiste, un converti qui s’appelle Billel qui va dire : “Cheikh ! Telle personne a dit ça. – Tu m’apportes une fatwa décontextualisée.” Mais moi, je ne suis pas un Saoudien. Je me suis rendu compte très très tôt de ces trucs-là. »

Omar dénonce la propagande saoudienne, contraire selon lui aux intérêts de l’islam : « Al-Albani, Ibn Baz ou Al-Uthaymin [des savants de l’islam] ont été promus par les pétrodollars. Il y a plein d’autres savants ailleurs, comme en Mauritanie, de plus grands savants qu’eux ! Au Maroc aussi. Prenez les CD du Coran. Vous allez trouver Saad Al-Ghamidi, Saleh Al-Boudhayr, Al-Soudayssi [récitants connus du Coran], etc. : tous des Saoudiens ! Vous voyez ce que je veux dire ! Il faut être conscient de cela, il y a une propagande de l’État saoudien [...]. Regardez dans les

“SOLDATS DE DIEU”

librairies ce que vous allez trouver : *Kitab Al Tawhid* [Le livre de l'Unicité], *Al Ausoul Al Thalath* [Les Trois Principes fondamentaux], etc. Qui est-ce ?! Je me souviens de quelqu'un que j'ai rencontré il y a très longtemps. Il a parlé à un savant là-bas, je crois que c'était Saleh Al-Cheikh, l'actuel ministre [saoudien] du ministère d'Al-Awqaf. »

Il affirme également, en nuancant quelque peu la radicalité de son propos, sa méfiance face aux tentations électoralistes d'une partie du mouvement salafiste, confirmant ainsi son appartenance au courant djihadiste : « Quant aux Frères musulmans, on les voit au pouvoir au Maroc ou à Gaza. Ils sont aussi au pouvoir en Tunisie et ils l'ont été au Soudan. On peut citer aussi le Koweït et le Bahreïn. Ils ont bu à la source polluée³⁴ et ont été complètement atomisés. Je ne rejette pas tout chez eux. Le Coran dit : “Ceux qui examinent toutes les paroles, puis suivent les meilleures.” Et donc je ne rejette pas tout, ni de la démocratie ni de la laïcité. Je suis quelqu'un de pragmatique, et s'il y a quelque chose de bon et qui correspond à mes principes et ne les contredit pas, cela ne me dérange pas. »

Michel revient sur sa confrontation avec un imam dans une mosquée salafiste. Il l'accuse non seulement de méconnaître le texte, mais surtout de renoncer à la résistance armée contre les ennemis de l'islam : « L'imam était un jeune comme moi qui devait avoir 25 ans. Mais lui était plus avancé que moi, c'était un salafiste rigoriste. Il se base sur le Coran et la sunna, et voilà. La différence entre le salafisme quiétiste et le salafisme djihadiste, c'est que le premier est apolitique, ils suivent un peu leurs savants aveuglément alors que parfois ils disent un peu des bêtises. Même pour le djihad, ils ne se bougent pas trop. Et même quand il y a eu le djihad contre les Russes, eux, c'était *walou* [ce qui signifie : “Attention, on ne réagit pas !”]. Parce qu'à ce

moment-là, en Arabie saoudite même et aux États-Unis, je ne sais pas si vous savez, mais on laissait les imams faire les appels au djihad, mais je n'ai pas l'impression qu'ils se sont bougés beaucoup. »

C'est également le propos d'Achir, qui porte un regard très critique sur l'islam de France. Quelle que soit son obédience, il le juge incapable de s'élever contre les injustices que subit la communauté musulmane : « Mais je suis sûr que tous les mecs ici [les musulmans pieux], moi je vois des trucs, ils n'en ont rien à cirer, c'est l'oseille qui les intéresse. La politique et tout ça ne les concernent pas ! Ils ne veulent pas de ça ! Quand j'ai vu ça, personnellement, j'étais persuadé que ça n'allait pas prendre puisque, quand on voit les agressions, les attentats indiscriminés, on frappe des gens sans discriminer et tout ça, les Français s'énervent et l'État aussi s'énervé, fait une répression et après la répression, il y a une réaction de la communauté musulmane, ensuite, la communauté musulmane va réagir à une autre répression et ainsi de suite, et il n'y a même pas la première réaction. Les musulmans se sont fait lapider et défoncer chez eux, et la police a frappé des petites filles et tout, etc. Personne n'a bougé ! Des femmes se sont fait traîner par terre et personne n'a bougé alors que ce sont leurs femmes. Il y a même eu des divorces parce que certains hommes n'avaient pas bougé. Je suis persuadé qu'ils ne sont pas capables [de se battre]. » Pour Achir, les salafistes sont si obnubilés par le respect du texte qu'ils en oublient l'essentiel, le devoir de résistance et d'action. Il rapporte ainsi sa conversation animée avec un salafiste à la sortie de la mosquée concernant la place des femmes dans l'espace public : « Eux, les salafistes, c'est toujours le détail. La femme est peut-être sortie toute seule, mais peut-être qu'elle n'avait pas le choix ! Je lui dis : "Imagine que, demain, je parte en prison." J'habitais juste

“SOLDATS DE DIEU”

en face du Tacos. “Ma femme est obligée d’aller à l’épicerie à côté [...]. Elle est obligée d’aller à l’épicerie et elle se fait agresser. Si tu es à côté, tu laisses faire ?” Il me dit : “Elle n’avait qu’à pas sortir !” Je lui dis : “Mais je suis en prison, elle fait comment pour manger, elle meurt de faim, ma femme ?” Je lui dis : “Elle a le droit de sortir, ma femme ! Je suis désolé, si elle a l’autorisation de son mari, si elle n’a pas le choix, etc., après, elle ne traîne pas dehors !” Je lui dis : “Mais tu racontes n’importe quoi !”. »

Pour finir, Nacer refuse le qualificatif même de « salafiste » ou, plutôt, semble en contester le monopole à ceux qui s’en réclament : « Ça veut dire quoi, salafiste ? Un salafiste, en arabe, c’est ceux qui nous ont précédés. Et moi, je suis les prédécesseurs dans la pratique religieuse, et si les suivre fait de moi un salafiste, eh bien oui, je suis un salafiste. »

6. L'engagement politique

Il est souvent difficile de détecter au fil des entretiens une ligne politique claire qui anime l'ensemble des djihadistes rencontrés. Omar est peut-être celui qui définit le mieux son engagement politique très proche de la ligne des Frères musulmans, même si la majorité des djihadistes refusent la participation politique qui a fait le succès de la confrérie, en Égypte ou en Tunisie. On retrouve dans les propos d'Omar la dimension de révolte sociale propre à la pensée de Hassan Al-Banna, le fondateur des Frères musulmans, mais aussi la volonté de ne pas démêler le politique du religieux. L'islam apparaît à la fois comme un texte à adorer, un modèle de vie privée, une constitution politique et une épée. Si la dimension guerrière de l'islam n'est pas mise en avant dans les extraits qui suivent, cela tient beaucoup aux circonstances d'entretien, qui conduisent le jeune incarcéré à masquer sa condition de djihadiste devant des étrangers. La référence, récurrente, à Sayyid Qutb, le transfuge des Frères musulmans qui reprochait au mouvement d'Al-Banna une absence de volontarisme militaire face au régime égyptien nationaliste, marque cependant l'ancrage activiste de nos acteurs djihadistes.

Chez Omar, la dimension révolutionnaire de l'engagement djihadiste apparaît assez clairement lorsqu'il commente l'actualité internationale : « Les arguments qui

sont avancés par ceux qui interviennent militairement au Moyen-Orient, on voit très bien qu'à travers leur argumentaire, ça ne concerne pas que l'Irak, en vérité. Le problème se situe vis-à-vis d'une certaine civilisation, une certaine religion. Je ne mets pas tous les Occidentaux dans le même sac, mais le leadership est clairement américain [...]. Pour ma part, je m'identifie comme révolutionnaire : avant d'être musulman politiquement engagé, avant tout, je suis anti-impérialiste. »

Le discours se veut clair et fonde l'islam comme une pensée anti-impérialiste, un modèle d'État protecteur et un modèle social émancipateur : « Je hais l'impérialisme et tous les sbires de l'impérialisme, notamment les régimes arabes. Pour moi, les gens fuient ces dictateurs, leur surveillance accrue, leur exploitation. Vous voyez ce que je veux dire. Pour moi, la religion, c'est la bienveillance avant tout. Un gouverneur doit avoir de la bienveillance et de la miséricorde. Moi, je crois à cette utopie d'un gouverneur juste. Le prophète Mohammed était perçu comme un sauveur. Il y avait une justice et une liberté. Un hadith authentique dit d'ailleurs : "Celui qui te surveille de ta serrure, crève-lui l'œil" ! Comment, alors, je pourrais cautionner qu'un État puisse s'immiscer dans la vie intime des gens ! Ce n'est pas mon idéal, mon idéal à moi, c'est un gouverneur juste. On parle de la charia qui reflète une miséricorde. Bien sûr qu'il y a des peines, etc., comme dans les lois positives. Mais il doit y avoir une justice sociale, on donne sa chance à tout le monde. Pour moi, la charia, c'est ça. Ce n'est pas couper les mains ou forcer les femmes à mettre le niqab. Ce n'est pas ça, mon idéal. Et moi, à partir du moment où il y a eu ces dérives, je n'adhère plus à ces groupes. Un État, dans la jurisprudence islamique, n'est pas quelque chose

“SOLDATS DE DIEU”

de prédéfini. Un État-nation, dans la théologie musulmane, ça n'existe pas, c'est une idéologie occidentale du XIX^e siècle. Et moi, je parle d'un État islamique au sens prophétique du terme. »

« [Ce qu'il faut pour l'islam ?] Justement, des gens comme moi qui proposent un islam profond dans toute sa modernité et son progressisme. On peut suivre le Prophète et ressembler au Prophète. C'est une insulte que de réduire la charia à couper des mains ou à exécuter des violeurs ou je ne sais quoi. Pour moi, c'est une insulte, la charia est beaucoup plus grande que ça. C'est la préservation de la vie, des biens, du sang, de la raison. Pour moi, ce sont ces principes qu'il faut défendre et le moyen d'arriver à ça... Le Fiqh [jurisprudence islamique] donne tellement d'opportunités ! Tant que quelque chose ne contredit pas ces choses-là, bien sûr qu'il est à prendre. Mais ces gens-là, on ne les laisse pas s'exprimer, c'est une menace, à long terme, c'est une concurrence. Le système que je défends permet l'existence d'autres cultures, et l'islam n'est pas contre la culture. La culture en Arabie saoudite n'est pas la même qu'au Maroc et dans les pays d'Afrique. Est-ce qu'on empêche la vie des chrétiens et des Juifs dans un État musulman ?! Non, ils leur donnent des droits et des garanties. Pour moi, la dîme n'est pas quelque chose de prédéfini, elle peut être compensée par autre chose. Si l'on vit ensemble, on doit être capable de se défendre et chacun doit participer à l'État. Pour les Omeyyades qui ont gouverné en Égypte, la dîme a consisté à faire participer à l'effort de guerre. Donc, vous voyez, ce n'est pas quelque chose de prédéfini. Ce n'est pas humilier le Juif ou le chrétien. Un Juif doit pouvoir vivre sa religion et on ne doit pas interférer dans ses croyances, et pour les chrétiens non plus. Moi, je crois en la justice, et je crois qu'on doit donner la même chance à tout le monde

pour réussir. Sur ce point, j'aime beaucoup un livre de Sayyid Qutb qui s'appelle *La Justice sociale en islam*. J'aime beaucoup ce livre, il est très connu, il énonce les bons principes et je trouve qu'il est juste. Ma vision de l'islam est celle-ci. Peut-être que ce que je vous dis là n'est pas ce que je pensais dès le début, il y a bien entendu une évolution. Je pense que la seule façon pour le vrai islam, pas l'islam folklorique et dénaturé, je parle de l'islam prophétique... la seule façon pour cet islam de s'exprimer dans ce monde, c'est ça. Ce n'est pas un projet de vie, de faire la guerre. Il faut que ce projet islamique soit théorisé et proposé aux gens, parce que je ne pense pas que les gens refuseraient. Si on le propose bien, je ne pense pas que les gens vont refuser. »

Membre d'une organisation islamiste dure, Achir semble plus proche de la tendance salafiste dans sa version politisée « activiste ». Le groupuscule auquel il appartient est centré autour des notions d'honneur et de fierté chez les musulmans. Son engagement s'est orienté vers la défense des « musulmans et des musulmanes opprimés sur le territoire français ». Loin d'être uniquement défensives, les méthodes employées puisent aussi dans un répertoire d'actions violentes (violence symbolique et physique), même s'il ne s'agit pas d'actions armées : « Il y a eu beaucoup d'agressions contre des femmes voilées à ce moment-là, et on a essayé de faire quelques petits trucs pour faire peur aux autres, pour que ça ne recommence pas. On copiait les adresses et on envoyait des barbus devant chez eux [...]. On était plutôt dans une optique de corriger et de récupérer les biens. »

Le but pour Achir est clair. Il faut créer une communauté religieuse qui s'appuie dans sa vie de tous les jours sur les lois de la charia. Pour ce faire, il faut offrir à cette communauté un espace, au sens géographique, et l'installer dans la durée afin qu'elle puisse vivre sa religion et

“SOLDATS DE DIEU”

prosperer à l'ombre de la charia : « On ne va pas jouer sur les mots, je vais être clair avec vous. On était un peu dans un truc milice [...]. C'est plus une vision de communautarisation. On voulait acheter un village, on était dans un projet de halal. Soit on restait en France avec notre village [...], soit on allait partir en Tunisie [...]. [C'était] comme un gros Londonistan, quoi. » Aux yeux d'Achir, la religion musulmane constitue la seule source fiable en matière de gestion politique et de justice sociale, et ce, « contrairement à la démocratie et à la liberté d'expression qui demeurent utopiques et n'ont pas d'existence réelle ». Il ajoute que, sous l'autorité de l'islam, il y a une acceptation totale de la loi sans condition, quel que soit le statut social : « Peu importe si l'homme est faible, riche, ou pauvre. Il y a une horizontalité surplombée par Dieu uniquement, et pas par une pyramide où il y aurait au sommet le roi et ensuite ses sous-fifres. »

7. Terrorisme et djihad

La question de l'usage de la violence comme « répertoire d'actions » à objectif politique demeure un élément central dans le discours de nos djihadistes. Ce discours repose sur un argumentaire guerrier dont le contenu renvoie à l'un des principaux axes de clivage qui voit opposer traditionnellement le salafisme djihadiste aux autres courants du salafisme. Il est reproché aux salafistes pieux d'occulter sciemment la place qu'auraient accordée Dieu et son prophète Mohammed au djihad militarisé, si cher aux prédicateurs violents³⁵. Cet engagement armé, connu sous le nom de « petit djihad », ne doit en aucun cas être marginalisé au profit du « grand djihad », plus spirituel. Les salafistes politisés (harakis) – au même titre que les Frères musulmans, d'ailleurs – sont quant à eux critiqués pour leur implication illicite dans un travail politique inutile (car voué à l'échec) et corrupteur (car il pollue l'esprit religieux). Même si nos jeunes djihadistes incarcérés condamnent parfois la violence armée, quoique de façon ambiguë, ils justifient son utilisation de trois façons. Soit la violence apparaît comme légitimée par le texte coranique sur lequel ils s'appuient. Soit elle est pour eux une réaction juste à une répression venue du « monde de la mécréance », Dar al Koufr (notamment l'Occident et la Russie) et le monde chiïte, incarné par ceux qu'ils qualifient de rawafidh (avec l'Iran à leur tête). Soit, enfin, le djihad valorise l'engagement total de l'acteur et le rassure sur la voie suivie. Tel qu'il est présenté par la nouvelle

génération des prédicateurs du djihad contemporain, le djihad ne s'entend plus seulement dans une perspective défensive, mais aussi offensive.

Les acteurs emprisonnés présentent très souvent le djihad comme justifié. Selon Abdel, ce sont d'abord les textes et les lectures littérales du Coran qui valident le recours à la violence des armes : « Ce qui m'a conduit à vraiment m'intéresser à l'islam, ce n'est pas les musulmans, ce sont les fachos. C'était un site facho sur Internet qui parlait de la violence de l'islam, de l'esclavagisme en islam. Moi, je ne voulais pas y croire. J'avais une image de l'islam où il n'y avait pas de violence. Et là, je suis allé vérifier et j'ai vu que c'était correct et authentique [...]. Je suis allé montrer cela à la mosquée et il y a eu un malaise. Ils m'ont dit de laisser tomber. Quand j'étais petit, j'avais déjà vu des signes lorsque j'allais à la mosquée. Je voyais des mains feuilleter des pages de livre et en zapper quelques-unes. Et j'ai vu la partie du djihad qui a été zappée. Ça reste en mémoire ! [...] Eux veulent adapter la religion à la vie qu'ils mènent. Alors, le djihad, il faut l'enlever pour avoir une éducation pour les jeunes sans cette partie-là. »

Pour Abdel, le texte religieux est un tout qu'il faut suivre sans essayer de l'amputer ou d'en raccourcir le sens : « Il y a une chose que l'on ne doit pas cacher, ni transformer, ni quoi que ce soit. Quand on lit : "Prends ton épée et frappe-le sous la nuque", on peut le retourner comme on veut, une épée est une épée et la nuque, c'est la nuque ! Et après, on dit : ça, c'était avant et tout ! pffff ! [...]. Quand j'étais petit, tout le monde me disait que l'islam ne s'était pas répandu à travers l'épée et j'y ai cru, parce que je croyais les gens. On prend le livre de base sur la vie du Prophète...

“SOLDATS DE DIEU”

Quand on prend le sommaire, on ne trouve que des batailles. C'est quoi, ces batailles ? Qui a fait quoi et pourquoi ? Comment expliquer aux jeunes que le Prophète a pris 700 Juifs et a ordonné leur décapitation ? Comment un imam peut-il aller dans une mosquée et apprendre cela aux jeunes ? [...] La violence en islam, en tout cas pour nous, les musulmans, est légitime, c'est un cas de justice ! » De façon on ne peut plus claire, Abdel conclut : « Ce qui pousse les gens à vraiment aller là-bas [en Syrie], et c'est ce que les gens ont du mal à comprendre parfois, c'est le dogme ! Et de cela, on ne parle jamais dans les médias. Ces derniers disent plutôt que les gens qui font ça sont des débiles, des malades mentaux, on invoque constamment des faiblesses. Parfois, c'est vraiment le dogme religieux ! Le mec a étudié la science et c'est la science qui l'a logiquement poussé vers ça. »

Ibra confirme ces propos en reliant le djihad à une obligation divine à laquelle le croyant ne saurait se soustraire : « Quel est le but, dans la question du djihad ?! Que la parole de Dieu soit la plus haute. Ce n'est pas celui qui se bat par courage ou par bravoure. On voudrait bien rester avec nos femmes et nos enfants, mais le djihad, c'est par devoir. Ce n'est pas une recommandation. » S'appuyant sur sa lecture des textes, il refuse de considérer comme valide l'idée d'un grand djihad noble qui serait personnel et spirituel, par opposition à un petit djihad collectif, obligatoire et militarisé : « Vous me parlez du grand djihad qui serait au choix pour chaque croyant. Il y a un hadith qui parle de ça, mais le hadith est faible. En fait, ce hadith est faux ! Le Coran n'a pas dit ça. Dans la sourate du repentir, par exemple, et dans la sourate d'Al-Anfal, il incite au combat et au djihad. Dans le djihad se trouve la porte d'Allah. »

Omar reconnaît cette dualité dans la définition du djihad, à la fois spirituel et militaire. Mais il confirme que, si les démocraties occidentales possèdent des armées, il lui semble normal que les croyants développent leur propre système de défense : « Ce que je pense du djihad ? La même chose que pensent les Français du ministère de la Défense ! Toute idéologie a une part militaire, et c'est faux de croire que le djihad [serait uniquement militaire]. Par exemple, quelqu'un qui a envie de frapper sa femme et se retient, eh bien, il fait du djihad. Quelqu'un qui a envie de boire de l'alcool et se retient, il fait du djihad aussi [...]. Le fait de mettre un moyen militaire au service de la politique, c'est quelque chose que partagent toutes les idéologies et les religions. Le djihad ne veut rien dire d'autre que le *qital* [le combat] ! C'est la guerre ! »

Élie confirme la validité religieuse du djihad, appelé à durer puisque inscrit dans le texte sacré : « Mais le djihad, il faut savoir comment c'est écrit dans le Coran. Vous avez lu un peu le Coran ? C'est écrit dans le Coran, après il y a plusieurs formes et ça, ça durera jusqu'à la fin des temps. » Ce regard est aussi celui de Michel, qui compare le devoir du djihadiste engagé pour le combat de Dieu et celui du militaire : « Dans le Coran, un verset dit qu'il ne faut pas préférer sa femme et ses enfants au djihad. Même en France, si quelqu'un veut s'engager dans l'armée, on ne va pas lui dire : ne pars pas au combat et reste avec ta femme et tes enfants ! C'est ton métier et tu t'es engagé dans cette voie. » Et le jeune djihadiste converti d'ajouter : « Même s'ils [les Occidentaux] arrivent à reprendre le territoire en Syrie comme ils l'ont fait en Afghanistan, ils n'arriveront pas à stopper le mouvement parce que c'est une religion, parce qu'il y a des versets qui disent qu'il faut tuer et des versets qui disent qu'il faut combattre. Il est dit par exemple

“SOLDATS DE DIEU”

que les croyants tuent et se font tuer. Tuer, ce n'est pas que mal, dans l'islam, ça peut être légitimé de même que, dans le Code pénal, on peut tuer par légitime défense. Les démocraties aussi tuent, bombardent et font des guerres. »

La violence politique de type djihadiste peut également se justifier aux yeux des islamistes radicaux comme une réponse juste à une violence subie, présentée comme bien pire encore. Élie déclare ainsi : « Comment expliquer les attentats du Bataclan ? Eh bien, pour eux, vous tuez des enfants et des femmes par milliers, eh bien nous, on fait comme vous. C'est un peu ça, le raisonnement. Si vous arrêtez, on arrête. Et moi je dis qu'il faut arrêter, et après, on va voir les résultats. Mais pourquoi ils n'arrêtent pas ? Et ceux qui gouvernent sont à l'abri et protégés. Eux ne craignent rien ! Mais nous, les citoyens, est-ce que nous sommes protégés ? S'il arrivait un truc à mon fils, eh bien, j'en voudrais au gouvernement à cause de sa géopolitique de merde. Parce qu'ils ne sont même pas capables de gérer... C'est une politique de guerre. Et puis le Patriot Act de Bush ! Il fait ce qu'il veut après, avec l'état d'urgence... Trévidic a parlé de ça. Et il a raison sur ce sujet, il a dit beaucoup de choses correctes, lui. Il connaît bien³⁶. »

Michel va dans le même sens en s'appuyant sur quelques vidéos de massacres à l'encontre de musulmans disponibles sur Internet : « Ça m'est arrivé rarement de voir des vidéos de djihad. Une fois, en Égypte, j'ai regardé des vidéos sur la Tchétchénie avec les Russes. Ça ne me déplait pas, mais bon, les vidéos, c'était assez rare. Je ne savais pas trop comment chercher. En fait, j'étais demandeur, mais je ne savais pas où chercher. De toute façon, il n'y avait pas besoin de regarder cinquante mille vidéos. Personnellement, comme les choses sont claires, il n'y a pas besoin de reconfirmer, ou quoi que ce soit. Les musulmans sont attaqués, c'est clair. »

Pour Ibra, le djihad relève d'un engagement non seulement armé, mais spirituel, et vient valider l'intégrité de la croyance développée. Ce n'est pas par colère, à la suite de la répression, que l'on entre dans le djihad, mais c'est bien cette repression subie qui est une preuve de la justesse de sa cause. Ibra raconte son interpellation violente par la police égyptienne: « Et là, un jour, ils [la police égyptienne] viennent et nous donnent nos habits, nos sacs, ils nous emmènent dans une voiture et nous font monter dans un bureau. Moi, je vois le frère, je le prends dans mes bras et tout ça. Il n'y avait que des frères, des Tunisiens et tout ça. Ils ont tous été torturés. Il y avait des gens qui étaient là depuis longtemps, longtemps ! Après, on a discuté avec eux, et franchement, de voir tout ça, ça a renforcé ma détermination. Je me suis dit : c'est parce que je suis dans la vérité qu'ils font ça. Parce que si j'étais en tort, pourquoi feraient-ils ça ? Si on fait le djihad par colère, ce n'est pas le vrai djihad ! Ce n'est ni par courage ni par héroïsme qu'on fait ça. C'est pour que la parole de Dieu soit appliquée, ce n'est pas par sentiment personnel. Sinon, le djihad n'est pas bon, ne le fais pas. Quand on suit cette voie, on est obligé de s'attendre à la prison, à la torture, à la mort et tout. » Ibra s'appuie sur ses glorieux aînés pour inscrire dans leur voie son propre engagement : « Je ne sais pas si vous connaissez Sayyd Qutb. C'est un Égyptien qui a écrit un livre, *Jalons sur la route de l'islam*. Il a été tué par Nasser. Il était proche de Hassan Al-Banna et il a été tué à cause de ce livre, parce qu'il dénonçait la corruption de l'État, disait que ce n'était pas un État islamique. Et il a écrit un livre vraiment extraordinaire qui est lu partout dans les prisons. Bien qu'il soit entré très tard dans l'islam, il a très bien compris les choses. Et justement, Abdallah Azzam a beaucoup lu le livre de Sayyd Qutb. Je me suis dit : il y a

“SOLDATS DE DIEU”

beaucoup de savants comme le cheikh Ibn Taymiyya qui sont passés par la prison, alors si tu ne veux pas te faire attraper, te faire jeter en prison, te faire torturer, eh bien, abandonne le djihad ! »

Pour Achir, les attentats djihadistes sont pensés pour éviter la mort de musulmans. Même s’il se dit choqué par la violence aveugle, il en dessine la logique, celle d’une mise en scène meurtrière visant les ennemis de Dieu : « Mais il y a ce problème de frapper l’imaginaire des gens, là ils ont tapé directement sur des civils et ont choqué tout le monde. Mais ceux qui s’y connaissent un peu regardent les choses autrement. Par exemple, quand on regarde Ben Laden lorsqu’il avait tapé Dar Es Salaam³⁷... Ça, c’est un cas d’école pour eux, c’était un vendredi en Tanzanie, il a frappé l’ambassade américaine. Moi, quand j’ai vu que c’était un vendredi 13 et que j’ai vu ce qui s’était passé, j’ai capté direct, ils ont tapé un endroit où il ne devait pas y avoir de musulmans. Les musulmans ne vont pas dans les bars et ne soutiennent pas l’équipe de France [...]. Je parle des vrais musulmans, ceux qui font la prière, qui sont plus des *ikhwan*³⁸ frères, qui ne vont même pas là où il y a Coca-Cola. Donc, il n’y a pas de musulmans dans ces trois endroits, moi j’ai capté direct [...]. Cela choquera tout le monde, le barbu, le pas-barbu, ce qui s’est passé le 13 novembre choquera tout le monde. Mais il y a cette dimension, de taper le concert hard-rock, la terrasse, l’alcool... Et donc, pour un Arabe du Moyen-Orient, cela paraîtra normal. »

Enfin, Bassil, refusant de reconnaître la légitimité de la violence djihadiste, donne une version enjolivée du djihad qu’il a pratiqué en Syrie. Il le présente sur le mode de la défense des plus faibles et estime qu’il doit donner lieu à des explications pédagogiques auprès des populations locales : « Parlez-moi des cinq piliers de l’islam, parlez-moi

du ramadan, du mariage, d'accord. Mais le djihad, je ne m'y étais jamais vraiment intéressé. Vous me parlez du djihad, moi je n'y connais rien, je vais en Syrie, je reviens, et là, je commence à m'y intéresser. Même quand j'étais à Alep, j'ai parlé avec des gens qui étaient déjà dans l'État islamique d'Irak ou le Front Al-Nosra, mais qui avaient une vision tout à fait normale, pas radicale. Mais ils commençaient déjà à faire des trucs bizarres, à dévier, à dire : il y a des règles, il y a ceci, il y a cela. Par exemple, la police islamique... On n'applique pas ça comme ça alors qu'on n'a pas la sécurité pour tout le monde, qu'on n'a pas éduqué tout le monde. Comment tu vas appliquer à quelqu'un une sentence qu'il ne connaît pas [...] ? En fait, on parlait du djihad pour défendre les faibles, les gens opprimés, on ne parlait pas d'instaurer la charia d'un État islamique, d'un califat, d'un ceci, cela. On ne parlait pas de ça [des attentats et de la guerre]. Pour moi, le djihad, à cette époque, c'était défendre les gens opprimés. »

8. La France

Le rapport à la France de ces jeunes Français issus de l'immigration maghrébine ou de souche, mais convertis à l'islam, est très ambivalent. Beaucoup n'hésitent pas à confesser un amour de la France ou une forme d'admiration pour les valeurs et la culture françaises. Mais le sentiment de ne pouvoir s'épanouir religieusement ou d'appartenir à une minorité stigmatisée fonde chez eux un rejet de la France assez brutal. L'ambiguïté est grande lorsque le pays est loué pour ses valeurs, son sens de l'accueil ou même son respect des droits de l'homme à l'inverse de bien des pays arabes tout en condamnant sa décadence morale, son « invirilité » grandissante et en pointant l'impossible fusion entre le modèle laïque républicain et l'exigence de soumission à la parole de Dieu. La violence des propos – comme des actes – semble résulter de cette incapacité à penser un compromis, ou même à penser la plausibilité du compromis.

Ibra déclare très vite, en s'étonnant de notre étonnement, son amour pour la France : « Pour revenir au foyer, et tout ça, honnêtement, dans le foyer, j'étais heureux, j'allais en vacances, je partais au ski avec mes amis, j'ai fait le tour de la France grâce au foyer. Je ne peux rien reprocher au foyer, je ne peux que remercier la France qui a pris soin de moi. Parce que je n'ai rien contre la France.

S'il n'y avait pas eu ces institutions, je ne sais pas ce que j'aurais pu faire avec ma mère quand elle me maltraitait, et tout ça. Honnêtement, je pense avoir eu une enfance assez heureuse. »

Bassil va dans le même sens lorsqu'il évoque sa chance d'avoir immigré en région parisienne : « En fait, je n'avais pas les mêmes intérêts que les autres, surtout que j'étais né en Afrique, j'étais venu pour la réussite. C'était une chance pour moi d'être venu en France, chez nous on adorait la France, ça aurait pu être un autre de mes frères ou mes cousins, voilà. J'ai grandi avec cette idée. J'étais bon à l'école. Au niveau du comportement, ce n'était pas vraiment ça, mais pour les résultats, il n'y avait rien à dire. J'avais des facilités, j'ai toujours eu entre... La plus mauvaise note que j'aie eue, c'est 13. »

Choukri, tout en manifestant son adhésion aux valeurs de la France, insiste sur sa souffrance en tant que musulman, comparant le musulman à une « bête de foire » au service d'une élite distante : « Je me suis toujours senti français. J'ai toujours voté. J'ai toujours respecté les valeurs de la France. Mais là, avec tout ça, ça devient plus dur, et j'utilise peut-être un terme excluant. Disons que je distingue plusieurs groupes en France : les musulmans qui sont des bêtes de foire, l'élite qui s'en fout de tout le monde et qui se barrera dans ses hélicos dès que ce sera la merde, et les Français en général. Ça, c'est pour faire simple, on peut distinguer d'autres catégories, mais c'est pour aller vite. Donc voilà. J'ai toujours aimé la France. Je connais même *La Marseillaise*. Et je suis sûr que plein de Français ne la connaissent même pas. J'ai toujours aimé la France, mais avec ce qu'elle m'a fait [son incarcération très mal vécue]... J'aurais sans doute du mal à travailler. »

“SOLDATS DE DIEU”

Omar évoque pareillement une véritable affection pour la France, dont il admire l’aura internationale. Mais son projet universel lui semble en concurrence avec l’islam : « Je n’ai jamais détesté la France, je pensais que c’était vraiment un beau pays qui offrait de multiples opportunités. Mais maintenant, je pense qu’il n’y a plus les mêmes libertés qu’avant. Peut-être que ce n’est pas mon idéal, mais pour moi ça reste un grand pays. La France n’a jamais été connue comme une grande puissance militaire et économique. La France, c’est plutôt les idées. Elle brille par ses idées et sa culture dans le monde. Bien sûr, ça me parle, et pour moi, d’ailleurs, l’islam est un modèle universel également. Donc c’est quelque chose qui me parlait parce qu’il y avait une certaine ressemblance [...]. Pour moi, ce sont des systèmes en concurrence. Je n’ai jamais pensé qu’ils devaient être en confrontation. C’est comme une concurrence entre deux constructeurs de voitures, il n’y aura jamais un choc. »

Dans le même sens, Michel reconnaît à la France une forme de supériorité morale sur bien des pays musulmans, mais formule le constat d’une vie impossible pour le croyant radical qu’il est : « Ce que peut être une *hidjra*... Parce qu’il y a aussi une *hidjra* d’une terre de mécréance vers une terre d’islam où on peut vivre un peu mieux. Et moi, je pense qu’on vit moins bien dans un pays arabe qu’en France parce qu’en France on ne risque pas la torture et on a plus de droits que dans ces dictatures. C’est une migration, mais pas vraiment une *hidjra*. Mais bon, mon projet, quand je sortirai de prison, c’est de partir au Maroc parce que mon épouse, ma nouvelle épouse, est marocaine. Parce qu’en France, ça devient un peu pesant. »

Choukri abonde dans ce sens. Il relie son rejet de la France admirée à la position de ses gouvernements à l’égard du monde musulman, en évoquant le déclin moral d’une

nation « efféminée » : « On est incarcérés abusivement. Il y a du terrorisme, d'accord. À toutes les époques, il y a toujours eu du terrorisme. Mais la France est censée être le pays des droits de l'homme, et je suis en prison depuis trois ans alors que je n'ai rien fait ! Je ne ferai jamais d'attentat ! Je n'irai jamais sur un théâtre de combat ! Il faut être déterminé et je n'ai pas cette qualité [...]. En France, il y a systématiquement un problème avec l'islam. Je n'avais jamais vu ça avant. On se fascise sans s'en rendre compte. On [les musulmans] vous a aidés à libérer la Corse, et maintenant les Corses sont des racistes ! Regardez l'attitude des élus ! Ce sont des Marocains, des musulmans qui ont libéré la France, et vous avez vu comment on est traités ! Les jeunes commencent à s'en rendre compte. Le problème, c'est qu'ils sont trop efféminés. Ils ont peur de la mort, de la guerre. Ils sont élevés comme ça. C'est avec des valeurs qu'on doit construire les jeunes générations. La France est censée être le pays des droits de l'homme. Les valeurs dont elle se réclame devraient logiquement conduire à protéger les musulmans. J'avais une grande image de la France. Je la voyais comme quelque chose de supérieur. Mais la France a tué beaucoup de musulmans dans le monde. Elle reste indifférente au massacre des musulmans en Syrie. Mieux vaudrait encore voter pour l'extrême droite car c'est sur nous [les Français musulmans] qu'ils taperaient. En tant que musulman et français, je ne suis pas d'accord avec ça ! »

Abdel porte un regard très négatif sur l'invirilité française, répétée plusieurs fois, aboutissant en miroir à un discours de glorification de la posture guerrière, ici assimilée au nationalisme russe portant honni, qui se fonde dans le virilisme exacerbé propre au discours djihadiste : « Prenons les Russes, par exemple. Ils combattaient, ils criaient, ils aiment leur pays et tout. Ça, c'est une armée difficile à

“SOLDATS DE DIEU”

combattre parce qu'elle a un but. Mais prenez un Français, il va combattre quoi ? La patrie ? La patrie des jeunes, c'est Apple ! Le drapeau français, ils l'ont foutu dehors. Il n'y a rien de patriotique [...]. Plus le temps avance, mieux c'est pour nous ! Parce qu'on voit bien comment devient la société française. Pour l'instant, elle ne se dirige pas vers un pays de combattants. »

Élie tire de son expérience en détention des conclusions définitives sur le pays dans lequel il vit. Tout au long de son entretien, il développe une diatribe violente contre les décideurs publics : « Je me suis inscrit [à une licence en prison] et j'ai reçu mes cours en février, et là, on est en avril... Sérieux... En France, ils se foutent qu'on ait des licences en prison. Ils se foutent de la prison, ils se disent que c'est des prisonniers, qu'ils crèvent en prison. Ils méritent la prison, on ne devrait même pas les nourrir. C'est pour ça que la France est vingt-cinquième sur l'échelle de 28 en Europe, par rapport aux règles de la prison, c'est normal. Ça fait trente ans que c'est la même mentalité. Mais c'est ces vieux cons aux gouvernements qui ne veulent pas bouger. Barrez-vous et laissez les jeunes prendre la relève. On est très proche du système de Louis XIV ! »

Fahim est nettement moins enclin à justifier la violence, mais tout aussi convaincu du compromis impossible avec l'Occident : « Parce qu'un musulman, s'il veut vraiment vivre bien sa foi, ne peut pas vivre avec les Occidentaux... Parce qu'en France, on vient d'organiser le mariage homosexuel alors qu'en islam, c'est prohibé. Ce genre de chose. » Michel conclut sur cette coexistence impossible. Il semble donner raison à la posture française de laïcité, qu'il reconnaît et comprend en la mettant en parallèle avec le rigorisme des pays arabes. Mais il ne peut en accepter les conséquences le concernant : « La France n'a jamais été

XAVIER CRETTIEZ, BILEL AININE

islamisée et je comprends même ceux qui ne veulent pas des barbus et des voilées. Dans la rue, vous êtes chez vous ! Moi, si j'étais un non-musulman français, je pourrais peut-être comprendre que ça ne plaît pas de voir des barbus et des voilées, et même trop d'étrangers en France. Je dirais : on est chez nous et on ne veut pas trop de ça, je serais peut-être d'extrême droite ! L'islam est un peu comme ça aussi. Quand on est dans un État islamique, il y a des lois qu'il faut respecter, on ne peut pas se balader en minijupe, il faut que tu respectes les lois. »

9. La démocratie

Le refus de la démocratie est le plus souvent manifeste chez les salafistes radicaux violents. Ils se distinguent en cela des Frères musulmans et d'une partie du salafisme politique, qui n'hésitent pas à jouer le jeu des urnes comme en Égypte, en Palestine ou en Tunisie. Ce rejet presque unanime est bien sûr philosophique. En voulant substituer à Dieu le peuple comme source de légitimité, les démocrates fragilisent la présence divine et ternissent son message. L'argument est aussi pratique, reposant sur le supposé constat d'une déficience chronique de la démocratie, incapable de satisfaire aux besoins humains. Fragile, faible et corrompible, la démocratie cède devant la force de la parole divine, toujours juste et droite. L'argument est enfin politique lorsque sont évoquées les expériences démocratiques en terre d'islam, rarement satisfaisantes et source de discordes et de conflits. Enfin, chez certains, l'argument est plus populiste. Ils mettent en avant une offre politique inadaptée car trop marquée à l'extrême droite ou une classe politique par nature prédatrice et peu digne de confiance.

Achir refuse de reconnaître la démocratie. Selon lui, elle ne fonctionne pas et conduit certains à lui opposer un système de croyance politique supérieur, l'islam : « Il y a un problème. Je ne suis pas un Français, on n'est pas en

démocratie. Aujourd'hui, avec le recul, je le dis, il n'y a pas de démocratie dans le sens étymologique du terme : *demokratias*, le pouvoir au peuple ! Le peuple n'a pas le pouvoir, aujourd'hui je suis l'actualité et je la suis à fond. Là, le 49.3, avec tout ce qui se passe... le *demokratias*, il n'y a rien du tout ! Il est foulé aux pieds, il est écrasé, et donc il y a un souci par rapport à ça [...]. La démocratie n'existe pas dans mon esprit. La liberté d'expression n'existe pas, les libertés individuelles n'existent pas. Et donc il y a une angoisse qui s'installe concernant le fait de trouver un travail, de trouver des choses simples de la vie qui ne sont pas accessibles à tout le monde. Et donc, à partir de là, on ne peut pas considérer que [la démocratie qu'on nous offre] est un idéal. Et donc, on va chercher un autre idéal qui date de beaucoup plus longtemps. Depuis 1 400 ans d'expérience – pas la France laïque et démocrate parce que la France laïque et démocrate n'existe que depuis très peu de temps – mais l'empire musulman, dès ses débuts, avait des formes avancées et des révolutions énormes. » Si l'islam est présenté comme plus juste et sûr que la démocratie, c'est parce qu'il n'est pas corrompible et que la parole de Dieu ne saurait être discutée, à l'inverse des décisions d'un gouvernement par nature changeant et corrompible : « La loi révélée est supérieure à la loi des hommes, les hommes sont par nature influençables par des... on va dire : corrompibles. Vous voyez, par exemple, là, ils veulent voter contre la loi du travail, mais ils ne le font pas parce qu'ils ont peur de perdre leur place, etc. Le juge doit appliquer la loi, le Prophète a même dit une fois : si c'était ma propre fille, je lui aurais coupé la main. Parce qu'une femme qui avait volé a accepté la sentence, alors que sa famille ne voulait pas. Alors il a dit : même si ma fille avait volé, je lui aurais coupé la main. C'est une acceptation totale de la loi sans condition... »

“SOLDATS DE DIEU”

Michel affirme sa radicalité antidémocratique, refusant même les tentatives de gouvernements salafistes inspirées en partie des Frères musulmans (Algérie, Égypte ou Tunisie). Il estime que l'acceptation des règles du jeu démocratique dénature la parole de Dieu, inévitablement remplacé par le peuple, et que l'exercice du pouvoir sans Dieu aboutit naturellement à des conflits : « Je n'ai jamais voté, par désintéret, parce que j'étais jeune. Et puis je me suis converti à 18 ans et, quand j'ai pris un peu conscience des choses et du vote et de ce qu'était réellement la démocratie... Est-ce que c'est compatible avec l'islam et tout ça... Là, j'avais 19 ans, il y avait une volonté active de ne pas voter, d'abstention, parce que je considère que la démocratie est opposée à l'islam. Parce que la démocratie donne la souveraineté au peuple alors que l'islam dit que la souveraineté appartient à Dieu, et donc c'est complètement incompatible avec ma vision de l'islam, on ne peut pas être musulman et démocrate ! C'est ma vision du texte, une vision orthodoxe. Je suis citoyen français et je subis ça sans vraiment le vouloir, j'aurais aimé être citoyen d'un État musulman, les lois sur lesquelles j'aurais aimé vivre sont les lois que j'aurais souhaité adopter. Malheureusement, dès qu'il y a un vrai État islamique, il est bombardé et sa population se fait massacrer, on a eu le Mali, l'Algérie avec le FIS. On a bien vu que, même lorsqu'ils essaient de faire le jeu démocratique, comme en Algérie et en Égypte, ça finit par des coups d'État militaires [comme avec] Al-Sissi en Égypte ! Voilà ! Certes, ils ont joué le jeu de la démocratie, et moi je suis contre ça, mais bon, ils ont joué le jeu ! Et en général, les peuples musulmans votent souvent pour des partis islamiques, et on a vu en Égypte avec les Frères musulmans, il y a eu un coup d'État militaire. Et on a vu ça en Algérie et avec la masse en Palestine. À chaque fois,

on punit la population. Et même quand les musulmans arrivent à établir un État islamique par la force comme en Tchétchénie, au Mali et en Afghanistan, ça finit par des attaques [...]. Moi, je voudrais vivre sous un régime de lois islamiques, et non sous un régime arabe nationaliste ou démocratique qui donne la souveraineté au peuple, moi je ne veux pas ça. »

Pour Bassil, l'argument est plus simple : il se méfie de la démocratie, aux mains selon lui de politiques corrompus et menteurs. Le discours populiste accompagne l'implication dans l'islam, présenté à l'inverse comme vrai et engageant : « Moi, je n'ai jamais voté, tout ce qui est politique, ça ne m'intéresse pas, je m'en contrefiche, pour moi, les politiques sont tous des voleurs et ça ne changera jamais. Le pouvoir mène toujours à la corruption. Ça ne changera pas, et donc je ne m'y intéresse pas. Seule compte ma religion. » Élie va dans le même sens. Il recourt à une logique complotiste pour présenter la démocratie comme faible, parce qu'elle repose sur le peuple et non sur Dieu, et corruptible face aux puissances de l'argent : « La démocratie, c'est une mascarade. Dans la religion chrétienne, le pouvoir appartient à qui ? À Dieu ? Non ? L'islam, c'est le même principe, vous avez le Coran et la charia. En démocratie, c'est le peuple qui a le pouvoir. Dans les monothéismes, la référence, c'est la puissance divine. Ça ne change rien en France, c'est pareil, tout est décidé d'avance ! Regardez à l'époque de Sarko, c'était le CRIF³⁹ qui décidait de tout. »

Choukri se distingue par son acceptation de la démocratie. Il reconnaît avoir toujours voté mais refuse désormais l'engagement citoyen, devenu selon lui impossible face à une offre politique trop orientée à droite : « Je me souviens avoir souvent vu les grosses têtes de Chirac et Jospin à la télé [lors de l'élection présidentielle de 2002]. Mon père

“SOLDATS DE DIEU”

a toujours suivi les débats. Tout le temps devant la télé. Il est à fond dans la politique. Il fallait que la gauche passe. Il est dans un syndicat, un syndicat communiste, mais je ne connais pas son nom. Moi, j'ai toujours voté. Même quand j'étais en prison, je faisais des procurations. Même en 2012. J'ai voté pour Poutou⁴⁰. Mais la droite est devenue l'extrême droite. Et la gauche se droitise. Il y a toujours le problème de la laïcité. J'ai arrêté de voter. Ce n'est pas démocratique. »

10. Discriminations

Dans presque tous les entretiens transparait un sentiment assez vif de discriminations qui peuvent ne pas avoir été subies directement par les jeunes djihadistes incarcérés mais qui structurent pourtant la vision de la société dans laquelle ils évoluent. La discrimination est vécue comme frappant l'islam et la communauté musulmane dans son ensemble. Elle peut s'exprimer parfois à travers des récits d'anecdotes du quotidien (discrimination à l'emploi ou dans la recherche d'un appartement) ou à travers la vie désormais routinière en prison, où les djihadistes se disent souvent victimes d'une politique d'exception à leur encontre. La discrimination peut également être pensée comme relevant d'une philosophie laïque et républicaine, profondément hostile aux signes du religieux et faisant payer le prix de l'exhibition de son ancrage culturel. Le discours discriminatoire est aussi un discours victimaire souvent mobilisé pour inverser l'accusation envers ceux qui, en prison, incarnent désormais l'image de la menace totale. Résultat d'une stratégie de positionnement face au chercheur tout autant que d'une volonté de renverser le stigmaté, le discours sur les discriminations – qu'il soit crédible ou audible – n'en est pas moins souvent structurant des engagements de ces acteurs djihadistes.

Abdel n'évoque pas d'expériences de discrimination ou de racisme à son encontre : « Pour ma part, je n'ai pas été discriminé. Mon oncle m'a appris qu'il faut être débrouillard, ne pas attendre des gens et travailler pour ne pas être rabaissé. » Mais il reconnaît avoir mal vécu le contre-modèle parental : « J'ai vu comment mes parents ont vécu. Toute cette galère, et à la fin pas grand-chose [...]. La France est un État laïque, c'était dans le contrat, et eux, ils n'ont pas pris ça en compte. Ils sont venus et tout s'est écroulé pour eux. » Si Paul, en tant que musulman, n'a pas davantage éprouvé de sentiment de rejet, il a le sentiment très net que sa religion est mal vue et stigmatisée en France même : « En France, on réfléchit sur beaucoup de choses mais on ne réfléchit pas sur l'islam [...]. On ne veut pas expliquer l'islam en France. Il y a une stigmatisation. Comment je pourrais dire... L'islam, c'est quelque chose de barbare en France. Ça me choque, oui, ça me choque vraiment quand on dit aux musulmans comment pratiquer l'islam [il prend l'exemple de l'incompréhension publique face à un musulman qui refuse de serrer la main d'une femme à la télévision]. Par exemple, je regardais sur iTélé Audrey Pulvar. Elle commence son émission par : "Dans le Coran, il n'est nullement dit que la femme doit mettre un voile." Déjà, je ne crois pas qu'elle ait lu le même Coran que moi, mais c'est incroyable qu'une femme journaliste donne ses propres positions. Ce n'est pas un imam, Audrey Pulvar ! C'est quoi, la volonté derrière tout ça, c'est une vraie islamophobie en France. »

Achir, de son côté, se pose en victime d'une politique délibérée de mise à l'écart des populations musulmanes, dont les vies vaudraient moins que celles des autres : « À la fin, on nous traite comme des sous-citoyens. Mais ça, on le comprend en grandissant, et on le comprend avec de petits

“SOLDATS DE DIEU”

exemples, avec des deux poids, deux mesures. Un mort côté telles personnes, ce n'est pas pareil qu'un mort côté... Quand on voit le 11 Septembre, quand on est habitué à Gaza, moi je suis touché par Gaza... Quand j'étais petit, il y avait la Bosnie, l'Irak, aussi. Ça m'a touché, tout ça, mais même avant le 11 Septembre, il y avait la Bosnie et Israël. Mais même quand vous voyez le 11 Septembre avec les morts aux États-Unis, eh bien, c'est des morts pareils ! On doit être triste... Moi, c'est comme ça que je voyais les choses, c'est stupide de penser faire une minute de silence sur les attentats et pas quand il y a eu des massacres sur peut-être plus de personnes, même si les chiffres n'ont pas vraiment d'importance, je trouve ça scandaleux [...]. Moi, quand j'étais petit, je trouvais ça grave ce qui s'est passé pour les Juifs, c'est peut-être le plus grand crime. Il y a ça et il y a l'esclavage et il y a quoi d'autre... Peut-être Gengis Khan, des trucs de fou comme ça ! Mais dans tous les cas on devrait être triste pour tous, vous voyez ce que je veux dire. Il n'y a pas de concurrence entre une espèce et une autre. Dans la logique des choses, c'est comme ça. Dans la religion musulmane, le tribalisme est interdit, c'est une pourriture. Le tribalisme et le nationalisme et le troisième... Ça ne veut pas me revenir... Mais en réalité, tout ce qui est racisme est interdit. L'homme, normalement, doit refuser cette chose-là. »

Depuis qu'il est revenu à la vie civile, Ghassan, ancien militaire, porte une djellaba et une longue barbe. Il raconte la méfiance qu'il inspire dans ses relations professionnelles en tant que chauffeur de bus : « Ils examinaient mon apparence, et m'examinaient tout court. Et lorsque j'ai remplacé le chauffeur sur ce circuit, il m'a dit : “Tu n'es pas du tout celui que j'imaginai.” Je lui ai dit : “Mais comment ça ?” Il m'a dit : “Tu as une longue barbe jusqu'au torse et tu es

venu en djellaba pour ton entretien d'embauche. Ils t'appellent Ben Laden dans le local." Il m'a dit : "Franchement, c'est du n'importe quoi." En gros, je me suis dit : je sors de l'armée où il y avait certes un peu de cohésion, mais pas tout le temps, mais dans le civil il n'y avait rien du tout ! C'est vraiment chacun pour sa peau. Le mec me fait un entretien d'embauche et, tout de suite, ça parle de moi ! Et je ressemble à Ben Laden ! Et ça s'ajoute aux parents d'élèves qui font des pétitions contre moi. » Larbi met également en avant le port de la tenue musulmane traditionnelle comme motif de discrimination. Il va jusqu'à prêter aux médecins qui ont pris en charge son épouse des pronostics médicaux liés à leur rejet de l'apparence musulmane : « Mon épouse a malheureusement une polyarthrite, mais elle aurait pu être détectée bien avant tout ça. On lui avait expliqué qu'elle avait contracté cette maladie à cause du voile. Et nous, nous savons très bien que ce n'est pas ça du tout, ce n'est pas du tout la tenue religieuse qui était en cause [...]. Les médecins ne vont pas faire leur travail de médecin, mais ils vont la juger sur sa tenue vestimentaire. Et mes enfants, pareil [...]. Après les attentats de 2001, tout le monde a flashé sur la religion. Demain, par exemple, j'ai un turban sur la tête, je vais voir le médecin pour lui dire que j'ai mal à la tête, il va me dire : "Monsieur, il faut enlever le turban de la tête, vous n'allez plus avoir mal." »

Achir évoque également une forme de discrimination ressentie dans son quotidien. Elle pèse sur sa vision de la France et lui donne le sentiment d'être progressivement pointé du doigt : « Eh bien, l'emploi, pour moi, c'était pareil, je n'ai pas pu, même si je vous ai dit tout à l'heure que j'avais eu des propositions d'emploi dans le son [audiovisuel] et tout, pour moi, c'était très compliqué. J'ai dû vraiment cravacher alors que pour d'autres qui étaient

“SOLDATS DE DIEU”

avec moi à l'école, ça a été très facile, on n'avait pas les mêmes problèmes du tout, ils n'en avaient d'ailleurs pas du tout. C'est clair que ça marque, ces petites expériences. Comme avec mon pote quand on va chercher un appartement pour nous deux, mais c'est moi qui devais fournir tous les papiers du garant parce que ma sœur est fonctionnaire et mon père chef d'entreprise, et donc voilà, un bon dossier. Quand lui y va, on lui dit oui et quand moi j'y vais, on me dit non, il faut que j'aille chercher un papier et donc il faut retourner à Lyon, et à la fin on me dit : non on l'a donné. Et donc voilà, il y a des trucs comme ça qui énervent. »

Cette discrimination perdure selon lui alors qu'il est incarcéré – abusivement, nous dit-il. Il affirme souffrir de mesures qui attentent au droit commun des prisonniers : « Là, la police étatique est très très violente et la justice administrative est très très violente. Le but, c'est de ne pas se faire enlever ses enfants, le but, c'est de passer entre les mailles du filet pour ne pas avoir affaire à la justice [...]. Demain, il y a un attentat, ils vont venir me chercher ! Ça, c'est sûr et certain. Vous voyez ! Je vous ai apporté ça [il pose une feuille sur la table]. Dedans, il y a l'ordonnance de levée de sûreté. La sûreté se terminait le 4 avril. Ils m'ont envoyé le psychologue fin mars. Un super-psychologue, nickel et tout... Et ils m'ont refusé la sûreté et la perme, c'est la troisième fois qu'ils me la refusent. Vous avez vu Madame S. [la directrice de la prison], on ne va pas dire qu'elle m'aime, mais elle ne me déteste pas, on va dire ! Elle a écrit sur moi : "Il a investi correctement sa détention dans le travail en suivant des formations, engageant un suivi psychologique à ma demande." Bon, je devrais déjà être dehors depuis plusieurs mois et je n'ai même pas encore eu de perme ! »

Selon Achir, la discrimination s'étend dans le champ judiciaire. On lui cacherait des éléments de procédure, quand on n'inventerait pas une accusation destinée à le maintenir arbitrairement en prison : « Les détenus particulièrement surveillés, on va dire qu'ils sont sur onze mois, mais vu tout ce que j'ai fait, vu ce que je n'ai pas fait aussi, j'ai cinq et demi, pile entre les deux, quoi. D'autres ont eu vingt jours parce qu'ils ont été chopés avec des téléphones et tout ça. Ils les ont massacrés, mais moi j'ai eu cinq mois et demi, donc on a réduit ma peine. Et quand je demande des permes, en gros, on m'a demandé... la psy vient et me demande : "Comment vous prenez votre condamnation ?" Je lui dis : "Madame ! Pendant trois ans et quatre mois, ils n'ont rien réussi à prouver et je nie depuis le début et quand je suis arrivé devant le procureur..." Et ça, c'est intéressant, j'essaie de l'avoir, mais bizarrement je n'arrive pas à l'avoir, c'est-à-dire le procès-verbal ! Je suis censé l'avoir à ma disposition ! Le procureur, dans sa réquisition, m'a dit : "On n'a pas réussi à déterminer l'objectif, on n'a pas réussi à déterminer les actes préparatoires à un attentat terroriste." »

Pour Choukri, si la stigmatisation des musulmans semble être de mise en France, c'est parce qu'elle est encouragée par les politiques : « La politique, en ce moment, en France, ne fait que stigmatiser les musulmans et favorise tous les extrêmes. Il faut voir ce que les Français mettent aux musulmans ! » C'est également la position de Fahim, qui n'hésite pas à mobiliser le souvenir de la Shoah pour dénoncer une politique répressive à l'égard des musulmans : « Dans ce pays, ils font beaucoup d'amalgames, et je pense qu'il faut vraiment qu'ils s'en prennent aux vraies personnes responsables. C'est se mettre des gens à dos. Parce que moi, j'ai une famille, mais des jeunes n'accepteront pas de se faire traiter comme ça. Moi, j'ai une famille, c'est pour ça. Donc,

“SOLDATS DE DIEU”

là, ils ont de la pression et ils n'arrivent pas à trouver un coupable. Et même les gens, la population... Pas tous... Ils sont un peu bêtes [...]. Moi, j'ai l'impression d'être un Juif pendant la Shoah, et là je n'exagère rien du tout. Il ne manque plus que l'uniforme et on y est [...]. Alors pourquoi on s'en prend à nous ? Ma femme ne met plus le voile parce qu'elle a peur. On ne peut même pas faire notre petite vie tranquille alors que c'est un pays laïque et démocratique. Moi, je suis parti en Angleterre, j'ai vu des femmes travailler avec le voile, avec de gros turbans sur la tête, et ça ne dérange personne. »

Fahim présente le visage outrancier d'une France raciste et violente envers les personnes qui affichent leur appartenance à l'islam. Aux politiques s'ajouteraient le corps administratif pénitentiaire, franchement islamophobe, selon lui, de même que la population dans son ensemble, menaçante et oppressive : « En plus, moi je venais de sortir [de prison] trois semaines plus tôt. C'est là que j'ai trouvé la religion islamique. En gros, en janvier 2015 j'étais sans religion, je suis entré en prison pour violences conjugales et voilà, je voulais mettre un peu d'ordre dans ma vie et la religion m'a apaisé. Et je suis sorti dans la rue avec ma barbe et tout. C'était le 17 novembre, le 13 novembre il y avait eu les attentats et les gens nous insultaient dans la rue, c'était un peu nouveau pour moi. C'était beaucoup de violence, et tout. Et voilà, on a été pris à partie, et ils ont pris ma femme, ils l'ont jetée en prison et elle est sortie la semaine dernière. Elle a pris six mois. Pour moi, ils ont dit : outrage, menace et apologie du terrorisme, et moi je n'y connais rien. Et je vois le courrier avec le djihad islamique, tout ça... Parce que là, il y a un mec que je vois quand je vais en promenade. Il revient de Syrie et il a reçu la même lettre que moi. On m'a associé à des gens qui partent en Syrie et ils sont venus chez moi !

Alors que moi, je n'ai même pas d'ordinateur [...]. Ce n'est pas ça, c'est tout le monde, ce n'est même plus la police, quoi ! Ce n'est pas toute la France, dans toute la population française, il y a des gens qui ne sont pas trop bêtes encore. Mais quand je prenais le métro, parfois on m'insultait ou on me jetait des trucs [...]. Vraiment, moi, mon pays, c'est la France. Mais il faut voir comment ça se déroule. Moi, ça me fait peur, on a l'impression que les gens vont bientôt faire des milices et nous chasser avec des fourches. Ça fait peur ! Et j'ai plus peur pour mes enfants. J'ai vraiment peur qu'il arrive quelque chose à mes enfants. »

Pour Omar, l'ascension sociale est fermée aux musulmans par tout un système de pensée qu'il attribue au « républicanisme » propre à la France : « Le problème n'est pas franco-français, mais c'est sûr que la France est le pays qui permet le moins à quelqu'un issu de l'immigration du bas de l'échelle de monter [...]. On critique par exemple le système multiculturel anglais, mais vous voyez un maire noir ou arabe à Paris ? En Angleterre, c'est un Pakistanais musulman et aux États-Unis, c'est un noir... Vous vous rendez compte ! En France, un musulman a quatre à cinq fois moins de chances de trouver un travail qu'un noir aux États-Unis. Ça, ce sont des chiffres de l'institut Montaigne. »

11. Les chocs moraux

Parler de « chocs moraux » renvoie, selon le sociologue américain James Jasper, à la confrontation avec un événement particulièrement choquant, instillant chez celui qui y est confronté un sentiment de dégoût et de colère débouchant sur la nécessité d'un engagement, jugé inévitable^{A1}. Concernant les jeunes djihadistes rencontrés, trois types de chocs moraux sont régulièrement évoqués. Le premier révèle le rôle important d'Internet et plus généralement de l'image disponible des violences subies par les populations musulmanes sunnites, que ce soit dans la prison américaine d'Abou Ghraib ou sur la scène du conflit syrien. Les images des victimes innocentes – femmes et enfants sunnites massacrés par l'armée de Bachar Al-Assad ou par les milices chiïtes du Hezbollah – constituent autant de sources de réactivation d'une « communauté émotionnelle » pour les spectateurs engagés que sont les djihadistes. C'est ensuite la répression subie lors d'interrogatoires policiers en Égypte, au Yémen ou au Pakistan, assortis de tortures physiques, qui valorise l'engagement. La torture peut engendrer haine et colère, réactivant la volonté d'en découdre avec les États renégats et leurs alliés occidentaux. Elle peut, plus étonnant, confirmer, aux yeux de ceux qui la subissent, la validité de leur engagement perçu dès lors comme une épreuve divine. C'est également le sentiment de harcèlement administratif ou policier quotidien par ceux qui affichent leur foi et leur détermination qui anime des sentiments négatifs propices

à l'engagement. Enfin, plus rarement, certains djihadistes réagissent très fortement à ce que Philippe Braud définit comme des violences symboliques – un ébranlement des repères⁴² – conduisant à une perception très négative de leur environnement aux antipodes des valeurs qu'ils avaient embrassées.

Élie résume assez bien l'effet de levier que peut constituer la confrontation avec des scènes de violence choquantes, qui prédisposent à une forme d'identification. Pour lui, l'engagement est une nécessité lorsque le besoin d'assistance se fait criant : « Pourquoi s'engager ? Si on regarde le travail qui a été fait par les Nations unies... On regarde toutes ces populations qui se font massacrer, il n'y a pas d'actions... Vous voyez une vieille dame qui se fait agresser. Entre nous, vous restez passif ou pas ? Vous appelez la police au minimum. Mais vous voyez qu'ils prennent du temps pour arriver. Alors, qu'est-ce que vous faites ? Vous voyez une maison en train de brûler, par exemple. Vous n'avez pas le choix, ce serait non-assistance à personne en danger. »

Abdel va dans le même sens : « Ce qui m'a le plus choqué concernant ce qui s'est passé dans le monde, c'est Abou Ghraïb. J'ai vu des vidéos et lu beaucoup de témoignages. Et après, j'ai voulu aller voir de mes propres yeux et je suis allé en Asie, aux Philippines. C'est différent quand on lit et quand on voit de ses propres yeux ! Ce n'est pas pareil ! C'est-à-dire quand on lit des choses et quand on regarde des témoignages. C'est choquant ! [Moi, je suis allé aux Philippines] alors les musulmans arabes dans le monde, c'est quoi, 20 % ! Le reste, ce sont les musulmans en dehors des pays arabes. Les gens ne savent pas que ces peuples existent et souffrent et vivent les pires moments ! Moi, je

“SOLDATS DE DIEU”

voulais voir ça de mes yeux ! » Il évoque aussi les musulmans qu’il a rencontrés dans le sud de la Thaïlande à la frontière malaisienne et qu’il s’est mis à fréquenter. Ces musulmans étaient en conflit avec leur gouvernement : « L’oppression qu’ils subissent est énorme ! » Il évoque « des viols de sœurs. Quand j’y suis allé, j’ai parlé à des frères, ils m’ont tout dit ! C’était critique. »

Paul, de la même façon, recueille les témoignages de ses colocataires tchéchènes en Égypte. Ils lui décrivent la réalité de la guerre contre les Russes, contribuant à sa fascination progressive pour une violence de résistance : « Certains qui étaient assez âgés ont rencontré des combattants de l’époque en Tchétchénie. Donc ils me racontent un peu ce qu’ils subissaient avec les Russes, comment c’était là-bas, c’était l’horreur ! [...] Moi je les kiffe, je les admire, franchement, c’est surtout ça, je les admire. » Paul raconte qu’il a visionné des vidéos avec ses amis tchéchènes : « À l’époque, ce n’était pas la même chose que maintenant mais il y a beaucoup de vidéos quand même, et on voit ce qui se passe en Tchétchénie, en Bosnie... Ça fait froid dans le dos⁴³. »

Bassil insiste également sur l’effet qu’a eu sur lui le visionnage, sur Internet, de témoignages de femmes syriennes en pleine détresse : « Les hommes syriens étaient d’une certaine lâcheté, ils fuyaient leur devoir de protéger leur famille et tout. Je me souviens avoir vu une vidéo qui m’a marqué. Une femme pleurait en disant que son mari avait fui et qu’elle ne voulait pas partir, qu’il n’y avait plus d’hommes pour les protéger. Ça m’avait marqué. » L’importance d’Internet dans la construction de « chocs moraux » qui scandalisent ceux qui les visionnent et les contraignent à agir est une constante tout au long des entretiens. Fahim, un des jeunes djihadistes les moins politisés de notre échantillon, attribue son engagement à sa

réaction de colère face au spectacle de meurtres de masse en Syrie : « Déjà, je ne comprends même pas pourquoi ça a pété là-bas. Je ne connais pas le début du commencement et je n'étais pas là-bas. Je ne peux pas dire qui est le responsable. Je vois juste des millions de morts à la télé, puis voilà, je n'en sais rien, moi. En gros, tout ce que je me dis, c'est que ce sont des innocents et ce n'est pas Bachar Al-Assad... Ce sont toujours les mêmes qui ramassent et ça fait mal au cœur, ça m'attriste un peu. Moi, j'ai des enfants, j'ai ma famille, j'ai ma vie. »

Michel, plus structuré idéologiquement, est tout aussi traumatisé par les vidéos de massacres de Syrie, qu'il oppose aux violences en Algérie pendant la décennie noire : « Le djihad, c'est le sommet de l'islam ! Et puis voilà, il y a aussi la récompense qu'on espère. Et quand on voit les massacres en Syrie, ça touche le cœur. À notre époque, par exemple, en Algérie, le djihad, c'est juste pour changer de régime, il n'y a pas de massacre de masse de population, vous comprenez ? Et c'est peut-être pour ça aussi que la Syrie attire beaucoup plus de monde, parce qu'il y a des massacres de masse. »

Nacer est explicite lorsqu'il évoque l'importance qu'a eue pour lui le visionnage de vidéos de violences extrêmes en Syrie. Sous la pression d'un mentor égyptien, elles le conduisent à sauter le pas de l'engagement moral à l'engagement physique : « Je suis toujours touché par ce qui se passe là-bas et quand je regarde la télé... Sur France 5 ou Arte, ils passent toujours des reportages sur la Syrie. Ça me fait mal au cœur de voir ce qu'ils font et ce qu'ils ont fait. Ce qu'ils ont fait au peuple et aux femmes, ça me ronge. J'avais vu des vidéos sur Internet, ça m'avait révolté... vraiment ! Pour moi, on ne touche pas aux enfants. Les femmes et les enfants, je ne peux pas ! [...] Vous savez, peut-être que

“SOLDATS DE DIEU”

je serais resté juste dans la conviction et pas dans l'action si la personne ne m'avait pas montré les vidéos [de massacres par les forces du régime en Syrie] et ne m'avait pas demandé si je voulais y aller. J'ai vu que mes convictions n'étaient pas assez fortes pour y aller tout seul, il a fallu que quelqu'un me dise et me fasse confronter à mes convictions. Je me suis retrouvé un peu coincé. »

Ibra, de son côté, raconte la torture que lui a fait subir la police égyptienne en prison : « Un policier vient nous voir, et je me suis dit : bon, on va en France. Mais là, on nous met une sorte de cagoule et on nous embarque dans une espèce de camion et après, trente minutes après, on entend crier : “Ahhhyahhhy !” Et on entendait un bruit d'électricité comme ça... Après, j'ai demandé : “On est où ?!” Et là, bam ! [une gifle] et après, ils nous enlèvent nos habits, on était tout nus et ils nous ont mis les menottes. On avait aussi une espèce de bandeau sur les yeux, on ne voyait rien et on était assis. Et là, on entendait beaucoup de cris avec des bruits d'électricité. Et là, j'arrive dans une espèce de salle. Il me dit : “Assieds-toi !” Et : “Tu es où, ici ?” Je lui ai dit : “Je ne sais pas !” Et il m'a dit : “Tu es à la sécurité d'État égyptienne.” Il me dit que j'étais là pour deux semaines, trois semaines, pour quarante-cinq jours, il m'a dit : “On peut même te tuer.” Il m'a dit : “Il n'y a personne qui peut le savoir.” Et moi, je tremblais ! Il me dit : “Tu vas me dire la vérité et m'expliquer tout du début à la fin.” J'étais attaché et j'étais tout nu, j'ai commencé à lui raconter : on a fait ça et on a fait ça. Après, il me dit : “Qu'est-ce que tu penses du djihad ?” Après, moi je lui dis non et tout... Et là, il dit à l'autre de poser l'électricité sur les testicules, et là je crie : “Ahhhhhy !” Et il me dit : “Arrête de mentir” et il remet ça. “Ahhhhhy...” Je ne sais pas combien de temps cela a pris. Après, il a demandé à son

ami de venir me chercher et il m'a dit : "Aujourd'hui, tu ne vas pas dormir." Et là, je devais rester debout. Dès que je voulais m'asseoir, il me tapait comme ça, pam ! Et de toute façon, on ne pouvait pas dormir parce que tout le temps on entendait quelqu'un crier parce qu'on le torturait. »

Cette expérience de la torture partagée par de nombreux djihadistes qui ont séjourné en Égypte ou au Pakistan a deux effets possibles. Soit elle conduit le djihadiste à développer un sentiment de haine à l'encontre des régimes en place soutenus par l'Occident et nourrit son désir d'engagement. Soit elle est vécue comme une épreuve qui le conforte dans l'idée qu'il a fait le bon choix, celui de l'engagement armé pour la parole de Dieu : « Je n'aurais pas connu la torture si je n'avais pas été dans le vrai », assure ainsi Ibra.

Pour Achir, l'arrestation policière constitue un moment de grande violence, qu'il ressasse tout au long de l'entretien. Si, d'après lui, il ne structure pas son engagement, il le conforte dans sa vision critique des forces de sécurité de l'État et dans la conviction que sa cause est juste : « Le 15 septembre, je vais sortir et je vais sûrement avoir des flics sur le dos. Et si jamais il y a un attentat, eh bien... ça va être ma fête ! Vous voyez ! Ma femme n'est pas en sécurité ! Ma femme est encore en train de faire des cauchemars ! Parce que, lors de mon arrestation, je me suis fait fracasser. Et jusqu'à maintenant, quand je fais du sport, j'en souffre, parce que je me suis fait fracasser la gueule par des schmitts qui voulaient taper ma femme, et si je n'avais pas protégé ma femme, ils l'auraient fracassée. Parce qu'un autre, ils ont frappé sa femme devant lui. Un autre de mon affaire, il a fait dix points de suture et sa femme et sa fille ont fait *Sept à huit* [une émission de télévision] juste après notre arrestation, il y a la vidéo ! Moi, je ne l'ai pas vue parce que j'étais

“SOLDATS DE DIEU”

un peu perturbé par l'arrestation, etc. Mais il y a vraiment eu de la casse, sa femme qui souffre de sclérose en plaques, ils l'ont fracassée, ils ont fracassé sa fille, il y avait du sang partout. À certains, ils leur ont fait des trucs de fou ! Ils ont frappé les enfants... Vous voyez, c'est hypertraumatisant. »

Ghassan, de son côté, vit comme un véritable choc le constat de la décrépitude morale d'une institution qu'il portait aux nues. Durant son séjour à l'armée, il est confronté à des agissements de compagnons d'armes qu'il juge immoraux. Le choc moral ne résulte pas ici de visionnages traumatisants, mais d'un décalage trop violent entre les valeurs qu'il a investies et une réalité qui fragilise ce socle de valeurs⁴⁴ : « J'ai quitté l'armée car cette vie ne me plaisait plus. J'entre dans ma chambre et je vois quelqu'un qui se drogue ! À l'armée ! Le mec prend de la cocaïne ! Le matin, après un footing, le mec fume des joints toutes les cinq minutes. Malheureusement, c'est la grande drogue de ce siècle. Et l'autre qui prend de l'héroïne devant moi ! Avec la cuillère en faisant chauffer et la paille ! Mais je suis où, là ? ! Je suis à l'armée ? Je suis où, là ? ! C'est ça, les soldats qui vont défendre la France ? J'étais un peu choqué ! Je voyais aussi le comportement des gens, comme je vous l'ai dit, je suis déjà allé en Côte d'Ivoire, je suis allé là-bas et j'ai vu le comportement de certains soldats mariés ! Franchement, j'étais choqué ! Ils allaient voir des prostituées comme s'ils avaient fait ça toute leur vie. Malheureusement, moi, ça m'a complètement écoeuré au moment où je commençais à apprendre ma religion, quand je commençais même à embrasser la religion totalement. »

12. La communauté magnifiée

De nombreux djihadistes évoquent les chocs moraux négatifs qui les ont conduits à s'engager pour la cause de l'islam politique. Mais certains jeunes djihadistes parlent également de leur fascination pour un islam bienveillant et fusionnel qu'ils ont découvert lors de leurs séjours à l'étranger, rejoignant une « communauté émotionnelle^{A5} ». Cette communauté magnifiée est louée pour son sens de l'accueil, du partage, de la générosité et de l'amitié, des valeurs aux antipodes de celles d'un Occident matérialiste, selon nos djihadistes. Dans les premiers temps de l'engagement syrien, l'évocation de cette communauté combattante soudée et fraternelle joue un rôle non négligeable dans l'attrait de l'aventure djihadiste. Si les conflits entre les différentes branches du djihadisme sunnite mettent à l'épreuve cette représentation valorisante de l'oumma, les jeunes djihadistes présents sur le terrain dès les années 2011-2012 s'y réfèrent très souvent.

Pour traduire l'existence d'une communauté frériste soudée, Achir fonde son propos sur la mythique oumma, la communauté des croyants, unie sous un même Dieu et ontologiquement distincte du reste de l'humanité : « L'islam... le musulman ne voit pas l'autre musulman de l'autre côté de la frontière comme un étranger ! il le voit comme son frère parce que le prophète Mohammed, que la

prière d'Allah et son salut soient sur lui, quand le musulman souffre... La communauté musulmane, c'est comme un corps. *L'oumma* (nation), *oummi* (ma mère), c'est le même mot ! Une communauté mère... On est dans le même sens étymologique. »

Cette communauté magnifiée prend une existence réelle pour Abdel, que sa quête spirituelle a conduit en Thaïlande. Il y croise un islam piétiste qui le fascine. Il l'oppose au libéralisme teinté d'érotisme marchand qui fait la notoriété du pays : « J'ai vu ce qui se passait là-bas [dans le sud de la Thaïlande]. Wahhh ! C'est spécial ! Les musulmans avaient tout pour être heureux. Moi, je voyais des sœurs qui étaient en niqab sur la plage et tout ! Voir ça en direct et pas dans les livres, c'est vraiment impressionnant ! L'une d'elles était architecte mais bon, voilée, elle était couverte [...]. Pour moi, tout ça, c'était hallucinant ! En même temps, quand j'ai quitté l'endroit et vu le contraste [avec une société plus libérée, voire libertine], on comprend que ce modèle constitue un danger pour la Thaïlande. » « En fait, avant d'y aller, j'imaginai déjà. Ça ne m'a pas vraiment étonné. Je pensais voir les musulmans, comment ils vivaient et tout. C'est vraiment impressionnant, cette fraternité... Le fait de lire des textes sur le djihad, c'est vraiment très émouvant ! Mais après, il faut voir la réalité des choses : il y a deux modèles qui s'affrontent ! C'est la même chose partout dans le monde ! Pour eux, l'islam, c'est vraiment un danger [...]. Le vrai danger de l'islam vient du fait que, si on a le pouvoir, on va partager l'argent, alors qu'eux veulent garder leur leadership et les sous pour eux-mêmes. »

C'est le même sentiment puissant d'avoir découvert dans un islam lointain une communauté joyeuse et bienveillante qu'évoque Bassil à propos de son séjour en Malaisie : « Non, moi, ce que j'aimais le plus, c'était les Malaisiens.

“SOLDATS DE DIEU”

Je restais dans leurs restaurants, ce sont les gens les plus gentils du monde. [Il rit.] Je n’ai pas vu plus gentils qu’eux [...]. Je ne sais pas, ils sont trop serviables, accueillants... Le mec avait un restaurant, il refusait qu’on paie. Il voulait qu’on vienne manger tous les jours et il refusait qu’on paie. Et nous, on laissait l’argent en cachette. Ils étaient moyennement jeunes, je dirais la trentaine passée. Il nous laissait téléphoner... Super-agréables et super-gentils. »

Ibra, un des djihadistes les plus aventuriers parmi ceux que nous avons rencontrés, revient sur sa quête, de l’Égypte au Yémen en passant par le Soudan. Il insiste sur l’accueil toujours enthousiaste que lui font les populations locales qu’il croise : « Comme ça, je me suis dit : il y a des musulmans là-bas et ils vont m’accueillir. Avant l’islam, déjà, j’avais un peu ce goût de l’aventure. Et là, j’ai pris mon sac et je marche, je vais dans un commerce et tout ça. Et là, une personne me dit : “Soudani, Soudani !” [Soudanais]. Après, je lui parle en français et lui me dit [avec un accent] : “Tu parles français ?” Il m’a dit : “Tu vas où ?” Et je lui dis : “Je viens pour la *hidjra*.” Et là, il me dit : “Viens chez moi.” Il a pris mon sac et on est allés chez lui, ensuite on est allés à la mosquée et là, tous les gens venaient m’embrasser et me donnaient des choses. Et là, ils ont fait un petit planning du genre : je vais dormir chez celui-là ce soir et chez l’autre demain et ils se battaient presque pour moi. Je n’avais jamais vu ça [...]. Ils m’ont dit : “Tu peux rester ici autant que tu veux, tu es chez toi.” Les jours passent et je vois un Soudani qui m’explique comment c’était le Soudan, et tout ça... Et moi, je me suis dit : bon, je vais aller au Soudan, et les gens là-bas m’ont dit : “Non, reste avec nous”, et moi je leur ai dit : “Non, il faut que j’aille voir au Soudan, après je reviens” [...]. Et donc, j’ai acheté un billet pour pouvoir partir en bateau à Wadi Halfa, c’est au Soudan. Mais là

on m'a dit : "Non ! Tu ne peux pas, tu dois d'abord aller au Caire pour le visa." Donc, je prends le bateau qui va au Soudan, et celui qui conduit le bateau me fait dormir dans sa cabine et m'accueille vraiment très très bien. Quand j'arrive au Soudan, je me fais contrôler par les policiers soudanais et, comme je ne parle pas l'arabe et qu'eux ne parlent pas français, ils se sont dit : mais lui, il va où ? Et qu'est-ce qu'il veut faire ?! [*Il rit.*] Et quand ils ont compris que j'étais musulman, ils étaient contents et ils m'ont présenté à leur chef de police qui m'a serré la main. Il était content. Après, j'avais deux choix, il y avait un train qui partait à Khartoum et un train qui partait à Port-Saïd. Je me suis dit : allez, on va à Khartoum. Et à Khartoum, je marchais dans la rue et des gens sont venus me voir, supersympas, mais qui ne parlaient pas français. »

Ibra raconte cet « autre monde » qu'il fréquente au Soudan une fois arrivé dans une madrasa (école coranique), ce mélange de félicité permanente, d'amitiés puissantes et de générosité naturelle. On devine qu'il l'oppose à son univers de jeunes Français issus des quartiers populaires. Le contraste est pour lui saisissant et ne peut que conforter son engagement : « Dans cette université, j'ai croisé un frère qui s'appelait Hamza, c'était un Sénégalais. Et ce frère, c'est l'un de ceux que j'ai aimés le plus, parce qu'il m'a appris beaucoup par son comportement, par son savoir, et puis il connaissait le Coran par cœur. Il avait beaucoup de sens, vraiment beaucoup de sens. Ce frère, je suis resté avec lui tout le temps au Soudan. Il m'a pris en charge. [Dans cette université,] je mangeais et je dormais. Tout ça, c'était gratuit. Pour moi, c'était ça, le sentier d'Allah. Ce frère, c'est vraiment... C'est rare de voir une personne comme ça. On voulait aller en Arabie saoudite et on nous a dit, à l'ambassade d'Arabie saoudite au Soudan, qu'il fallait passer par

“SOLDATS DE DIEU”

l'Égypte pour demander les visas. On s'est dit avec Hamza : on va essayer d'aller en Égypte, et Hamza m'a dit d'aller en Égypte et qu'il allait me rejoindre après. Quand j'ai quitté ma femme à l'aéroport, je n'ai pas pleuré, mais quand j'ai quitté ce frère, ce jour-là, j'ai pleuré. Je suis resté deux mois avec lui. Jamais je n'ai appris autant de quelqu'un que de lui ! »

Paul a installé un réseau d'acheminement de combattants français au Caire. Il met en avant l'extraordinaire solidarité communautaire qu'il a ressentie avec ses colocataires tchétchènes. Il oppose leur caractère franc et simple à celui des salafistes français qu'il refuse de fréquenter : « Il se passe un truc avec les Tchétchènes, ouais, parce que je vis simplement, parce que je suis heureux avec eux, pour plein de raisons différentes, parce que je ne suis pas difficile à vivre, donc ils savaient qu'ils pouvaient avoir confiance en moi. Et de là, on commence à faire des contacts. Et il y a tous ces combattants qui partent là en 2010, et c'est nous qui finançons. » Ce sentiment de vivre une aventure forte aux côtés de combattants unis dans une même cause revient souvent dans les témoignages recueillis. Les jeunes djihadistes interrogés, qui se sont le plus souvent engagés avant les dissensions entre Al-Qaïda (le Front Al-Nosra) et Daech, évoquent tous la camaraderie qui règne dans les camps syriens. Elle participe de la séduction de l'aventure djihadiste. Nacer explique : « Je ne dirais pas que j'étais fasciné par le groupe en Syrie. Mais sur place, j'ai bien aimé l'ambiance, tout le monde main dans la main. L'ASL [Armée syrienne libre] et Al-Nosra, ils étaient tous ensemble. À l'époque, sur Alep, à l'hôpital, c'était un tribunal où tout le monde était mélangé, des juges de chaque groupe. C'était beau et, je dirais, réconfortant. »

13. La géopolitique

Presque tous les entretiens laissent transparaître de réelles préoccupations géopolitiques de la part des djihadistes incarcérés. Loin d'être uniquement focalisés sur des enjeux religieux, ils situent tous leur combat dans une filiation qui remonte à l'époque des moudjahidin afghans et des combattants palestiniens. La vision géopolitique est globale, mais passe par la mise en accusation d'un Occident cupide et impérialiste, peu soucieux de la logique de ses alliances, et systématiquement tourné vers l'oppression des musulmans. Dès lors, le terrorisme, parfois condamné mollement lorsqu'il est objectivement trop aveugle (attentats de Paris en novembre 2015), est le plus souvent justifié comme un geste de défense de la communauté ou comme relevant d'une cause dont la grandeur supporte quelques dégâts collatéraux. Parfois flottante et souvent d'inspiration conspirationniste, la référence géopolitique n'en demeure pas moins récurrente, battant en brèche l'idée souvent avancée d'un combat soit métapolitique (uniquement mû par une logique transcendantale de type religieux), soit infrapolitique (relevant d'une oisiveté coupable ou du désir de reconnaissance individuelle).

Les références géopolitiques des djihadistes sont systématiquement orientées vers les différents conflits qui ont opposé le monde musulman et l'Occident. C'est d'abord

pour souligner la fragilité militaire des démocraties occidentales qu'Abdel s'exprime : « Mais à la fin, ça fait combien de temps que les Occidentaux n'ont pas gagné une guerre ? Il y a eu le Vietnam, il y a eu la Corée, il y a eu l'Irak. Quand on parle d'une guerre, on arrive sur un territoire, soit on le prend, soit on le stabilise, on a un projet précis. Est-ce que l'Amérique a réussi à faire ça une fois dans son histoire ? [...] Non, jamais ! » Et d'ajouter plus tard, au sujet de l'Afghanistan : « Pratiquement soixante pays sont partis là-bas combattre des fermiers, des paysans et des bergers avec de vieilles kalachnikovs. Aujourd'hui, les talibans sont aussi forts qu'avant ! » Omar, s'appuyant lui aussi sur l'exemple afghan, souligne la duplicité de l'Occident, qui soutient le soulèvement islamiste lorsqu'il s'agit de battre les Soviétiques, mais n'hésite pas quelques années plus tard à s'opposer à eux lorsque ses intérêts l'exigent : « Quand les talibans ont commencé à se battre contre l'URSS, les arguments qui étaient avancés par ceux qui les soutenaient – et là, pour le coup, tous les savants des pays arabes étaient concernés – disaient que les Russes étaient des mécréants, des athées, etc. Il faut défendre les terres d'islam, etc. Et après, les Américains interviennent et tout le monde est contre les talibans ! Mais moi, je suis quelqu'un de logique, quelle est la différence entre les Américains et les Soviétiques ? Sur le plan religieux, ils sont tous les deux considérés comme des mécréants ! On est bien d'accord ! À une époque, les talibans sont des moudjahidin, et à une autre époque ce ne sont plus des héros. C'est bizarre ! »

Cette idée d'une agression systématique de l'Occident contre le monde musulman est reprise par Omar, qui mobilise la cause palestinienne pour en faire l'étendard de la résistance islamique : « La Palestine, on a été bercés dedans depuis tout petits. En fait, il faut se rendre compte

“SOLDATS DE DIEU”

que ce n'est pas seulement un problème politique pour la Palestine. Ce n'est pas seulement le problème d'Al-Aqsa⁴⁶, ce n'est pas seulement le problème de la Palestine. Ce n'est pas un problème qui concerne seulement des Palestiniens. Une fois, je parlais avec un *ikhwani* [frériste] qui chantait les louanges de la république et tout. Il nous disait en privé qu'il faut faire le djihad car c'est une obligation de récupérer la Palestine, etc. Donc c'est prendre conscience que ce n'est pas un problème qui concerne seulement les Palestiniens [...]. Parce que, dans les médias, on nous fait croire que c'est un problème qui lie seulement deux peuples, alors que c'est un conflit qui concerne toute la communauté musulmane. Vous voyez ce que je veux dire ? Ça, c'est un exemple parmi d'autres. »

Le rapport au terrorisme est ambigu. Le 11 Septembre demeure un référent fort pour le djihadisme. Choukri justifie pleinement l'attentat de New York, usant d'un registre de légitimation de la violence aveugle commun à tous les groupes terroristes. Il s'agit de défendre une cause dont la justesse s'arrange de quelques errements meurtriers : « C'était une nouvelle époque parce qu'il y a eu le 11 Septembre. Au début, je n'ai pas compris. Je n'ai pas vu la symbolique. Le symbole, c'est que le peuple musulman est de retour. Le premier objectif n'était pas de tuer trois mille personnes. Le premier objectif, c'était ce symbole. Dans l'islam, il est permis de tuer des civils sous certaines conditions, si c'est pour une cause supérieure, et là, c'est une cause supérieure. Ce n'est pas comme Nice ou le Bataclan. Le 11 Septembre a réveillé les musulmans. Il faut en être fier, c'est un grand événement, un grand jour. »

Abdel, lui, n'a pas cette pudeur probablement imposée par la situation d'entretien en prison. Il justifie les attentats de Paris au motif que nul n'est innocent dès lors que le

soutien à la politique extérieure française s'est traduit dans les urnes : « Ils [les Français] sont tellement à l'ouest que, quand ils se font tuer, ils se posent la question : pourquoi on nous tue ? On n'a rien fait, on est innocents ! On a un dirigeant pour lequel on a voté et qui démarre une guerre ! » Mais les victimes du Bataclan étaient innocentes, non ? lui objectons-nous. « C'est un point intéressant. Je vous donne un exemple simple : il y a une femme et deux hommes, moi je vais demander à la troisième personne de payer la deuxième personne pour qu'elle viole la femme. De nous trois, qui est le plus coupable ? Il y a l'ordre, il y a celui qui le paie, il y a celui qui le fait ! Il y a trois personnes impliquées [...]. Dans une guerre, on ne va pas séparer le chocolat et la vanille, le chocolat et la fraise. Moi, si je veux que le massacre s'arrête, je vais devant et je vais l'arrêter. Mais là, si on est là, on boit et on s'amuse quand l'armée de son pays combat, eh bien, on doit subir ! »

Sans être aussi radical, Paul développe un argumentaire similaire de dénonciation de la politique occidentale, et singulièrement française, vis-à-vis de la Syrie. Il lie son engagement à sa dénonciation de la politique étrangère de son pays, qu'il accuse d'être stigmatisante à l'égard des musulmans et de former les élites arabes corrompues : « La politique extérieure de la France, c'est une catastrophe [...]. La politique extérieure de la France, la politique tout court des États-Unis sont parfaites pour faire du mal aux musulmans. Mais les responsables, c'est aussi l'Arabie saoudite, le Qatar et tous les pays arabes [...]. C'est la faute des pays arabes, mais les pays arabes, ce qu'ils sont et font, c'est grâce aux Occidentaux. Je veux dire, si la Tunisie était ce qu'elle était, c'était grâce à la France. » Pour résumer l'esprit djihadiste : pas d'innocence possible ! À leurs yeux, l'accusation de terrorisme ne tient plus puisque, si les civils soutiennent et

“SOLDATS DE DIEU”

portent la responsabilité d'une politique offensive à l'égard des musulmans, ils perdent leur statut de civils innocents. Les combattre devient donc légitime !

Pour justifier une violence djihadiste qu'il relativise, Élie revient sur la responsabilité originelle de l'Occident, coupable à ses yeux des crimes majeurs de l'humanité : « Ceux qui ont cautionné les crimes d'État aujourd'hui et qui ont fermé les yeux, et les crimes de colonisation et les massacres, c'est d'abord les Européens, je suis désolé... Nagasaki et Hiroshima, c'est qui ?! C'est quand même grave, ça ! On tue des civils comme ça au nom de la liberté ! En plus, on dit qu'il faut quatre milliards d'années pour qu'il n'y ait plus de radioactivité là-bas ! Et la Bosnie qui a été bombardée par des armes à uranium appauvri (*sic!*), c'est qui ? Ce sont des Occidentaux qui viennent avec leur liberté et la démocratie par des armes. Qui a massacré les Juifs ? Ils ont été les boucs émissaires dès le Moyen Âge. Ce n'est pas normal. En Espagne, ils étaient forcés de se convertir, et pour les musulmans, c'était pareil ! Alors que, sous le régime islamique, avant, ils étaient tous réunis. L'islam n'est pas une religion pour écraser et opprimer. Tu es chrétien, tu restes chrétien. Tu n'as pas le droit de lui imposer. Après, c'est normal, il faut payer un impôt... Réellement, ça représente cinq dinars, ce qui fait quatre cents euros par an ! Et ça s'applique à ceux qui ont le moyen de payer. L'enfant ne paie pas et la femme ne paie pas et le pauvre ne paie pas. »

Pour Élie, le djihadisme au Mali, comme en Syrie, n'est qu'une forme de résistance légitime à la répression militarisée encouragée par l'Occident. Filant la métaphore de la résistance française durant la Seconde Guerre mondiale, il pointe ce qu'il considère comme la duplicité de la politique française : « Le Mali, c'est différent ! Là, on ne parle pas d'un peuple en train de se faire exterminer. On

parle de djihadistes dans le nord du Mali, on va les appeler résistants, il faut appeler un chat un chat. Parce que si on appelait les Français des résistants face à l'Allemagne, les Maliens aussi résistaient aux forces françaises. Et si j'avais voulu résister aux forces françaises, eh bien, je serais au Mali ! Mais bon, je suis en France. Et donc, j'ai choisi d'aller en Syrie par rapport aux appels qu'il y a eus, je me suis dit qu'il n'allait pas y avoir de problèmes par rapport à ça. Et puis j'ai eu quelques facilités tout en pensant que je n'allais pas avoir de sanctions... parce que le discours politique allait dans ce sens. Il était un peu ambigu et hypocrite. Au départ, Bachar était l'ennemi à abattre, et maintenant, ça a changé, c'est devenu l'Aqmi. C'est comme ça. Ici, il y a une époque où on combattait les Allemands et un peu après, on a collaboré avec eux. C'est ça ! »

Cette responsabilité historique des Occidentaux est également soulignée par Achir, qui mobilise la Palestine et la guerre d'Algérie, selon lui interdites d'expression en France, comme référents ultimes : « Quand on voit ce qui se passe en Palestine où, tous les deux ans, il y a un massacre à Gaza, ça touche, vous voyez ! Quand on voit ce qui s'est passé durant la guerre d'Algérie, moi je ne suis pas algérien, je suis de la Tunisie, mais je regarde ce qui s'est passé en Algérie. À l'école, quand j'en parlais au prof d'histoire, je me faisais virer. Je lui disais : "Pourquoi vous passez comme ça sur l'Algérie, il y a eu des trucs horribles." »

La conduite du djihad prend d'étonnantes voies lorsque les islamistes radicaux mobilisent des textes de sciences sociales lus trop rapidement et sans recul critique ; ou lorsqu'ils proposent une lecture de la géopolitique mondiale aux limites du complotisme, faisant reposer toute forme d'interventionnisme étranger sur la logique de l'intérêt. Ainsi, Ibra s'émerveille pour l'ouvrage d'un collègue,

“SOLDATS DE DIEU”

spécialiste reconnu de l’islam politique. Sa lecture très politique de la montée de l’islamisme semble avoir beaucoup compté dans son engagement : « À Marseille, j’ai vu un livre d’un auteur qui s’appelle François Burgat, *Al-Qaida à l’heure de l’islamisme*⁴⁷. Je l’ai lu et ce livre m’a transformé [...]. Je dois dire que le déclic, pour moi, ça a été la lecture du livre de François Burgat, vraiment ! [...] Eh bien, j’ai découvert par exemple qu’en Arabie saoudite il y avait des bases américaines sur son sol, le pacte du roi saoudien Abdelaziz avec Roosevelt... j’ai découvert tout ça. C’était vraiment de la science, c’était loin des gens qui racontent un peu n’importe quoi. Après, je suis allé sur le site d’Ansar Al-Haq. Et moi, je parlais à mes frères, et eux, ils étaient tous contre le djihad, à cette époque. Et puis moi, j’allais sur Internet pour voir tous les savants dont François Burgat avait parlé dans son livre. J’ai lu leurs livres et tout ça. Ce qui m’a le plus étonné, c’est que tous les savants qui y sont cités étaient les professeurs de ceux que j’avais lus avant. »

Conformément à sa vision conspirationniste, Élie, quant à lui, propose une lecture globale de la genèse de l’islamisme fondée sur la résistance à la logique des puissances de l’argent : « C’est par rapport aux origines du djihadisme ! C’est important de comprendre ça. Il ne faut pas brûler les étapes, sinon on ne comprend pas. Quand on voit BHL pousser Sarkozy pour déstabiliser la Libye... Et en fait, Kadhafi voulait quoi ? Plusieurs choses, entre autres créer une banque de l’Ouest africain pour aider les pays africains, parce que le FMI, c’est des charognards, parce qu’eux, ils sont là pour asservir les pays comme ils l’ont fait avec la Grèce. La Grèce, ils l’ont massacrée. Il force les États à emprunter pour leur mettre un carcan autour du cou. Et donc, la banque de Kadhafi, ce n’était pas du tout bon pour les intérêts des Occidentaux. Il voulait instaurer la monnaie

XAVIER CRETTIEZ, BILEL AININE

en dinars d'or, il voulait en finir avec le libéralisme pour que les pays se partagent les richesses de manière équitable. Et même pour les États-Unis, l'intervention irakienne est illégitime, tout le monde le sait ! Malgré ça, il y a eu une intervention basée sur des mensonges. Heureusement, en France, il y avait Chirac qui a refusé d'intervenir. Mais depuis Sarkozy, la France part en sucette. Pas la France en elle-même, mais le gouvernement. »

14. L'ennemi

Pour les djihadistes, la figure de l'ennemi est plurielle mais elle ne prend pas toujours le visage attendu. Paradoxalement, l'Occident, et singulièrement la France, critiquée tout en étant louée pour ses valeurs d'ouverture, ne constitue pas un pôle de rejet particulièrement mis en avant. De la même façon, la figure du Juif n'est pas revendiquée comme relevant du mal absolu. Elle semble susciter l'indifférence, sans que l'on sache si ce jugement est sincère ou s'il relève d'une stratégie de quête de respectabilité. C'est bien la figure du chiite qui incarne pour les djihadistes l'ennemi total, à la fois religieux – il a trahi l'islam sunnite et révèle sa nature de renégat – et ennemi politique, incarné dans le régime de Damas, d'obédience chiite, responsable des massacres commis contre les populations sunnites d'Irak et de Syrie. L'axe chiite Iran-Syrie-Liban constitue une menace claire pour ces djihadistes sunnites. Cela explique l'importance de l'engagement dans le pays du Shâm de jeunes dépourvus d'attaches dans cette zone, alors qu'ils en avaient avec l'Algérie des années 1990, confrontée à une rébellion djihadiste... mais intra-sunnite. À côté de cet ennemi total, on trouve aussi, pour les plus politisés, le régime saoudien, accusé de propagande antithéologique et de corruption du message religieux.

C'est d'abord la communauté chiïte dans son ensemble qui est mise à l'index par les jeunes djihadistes. Ils oscillent entre une franche incompréhension et un rejet manifeste. Pour Paul, « les chiïtes sont vraiment différents, ouais, ils sont vraiment différents : ils ont une vision de l'islam qui n'est, je pense, pas celle des sunnites, ils sont beaucoup plus conservateurs [...]. Les chiïtes, c'est bien pire que Daech ! » Bassil va exactement dans le même sens, rejetant toute éventualité de reconnaissance réciproque entre les deux branches de l'islam, jugées totalement antagonistes : « En étant sunnite, on a une certaine haine envers les chiïtes, il faut dire la vérité. Quand on parle des gens qui insultent la femme du Prophète... Il y a une certaine haine des chiïtes, c'est comme ça, et le sunnite qui vous dit : "Ouais, j'aime bien les chiïtes", soit c'est un hypocrite, soit c'est un fou. À ma connaissance, ça n'existe pas, je vous dis honnêtement. Quand je vois à la télé un sunnite qui dit : « Ouais, moi, le chiïte, c'est mon frère », je sais qu'au fond de lui il ne le pense pas. Il ne peut pas le penser parce que ce sont des gens qui ont insulté la famille du Prophète. Comment il va aimer ces gens-là... Ça fait partie de leur doctrine. Il y a une certaine forme d'hypocrisie chez certaines personnes. [...] Pour moi, l'ennemi, c'est... je pense beaucoup plus aux chiïtes, mais à l'Iran, en particulier. Parce qu'il y a d'autres chiïtes qui ne sont pas vraiment hostiles. Au Bahreïn, par exemple, pourtant ils sont majoritaires [...]. »

Larbi se déclare partisan d'un savoir religieux œcuménique. Il raconte avoir longtemps fréquenté des rabbins, des curés et même des bouddhistes. Il demeure pourtant sévère à l'égard des chiïtes : « Je suis obligé de lire les savants ! Puisque je ne connais pas le chiïsme et quand ça arrive devant moi, on me raconte des choses et des choses, et moi, je ne connais pas. Alors, qu'est-ce que je fais ? Je dis : eh

bien, prêtez-moi votre livre et donnez-moi du temps. Et finalement, j’ai eu une difficulté avec eux et je leur ai dit : je pense que vous n’adorez plus Allah, mais Khomeiny. Vous savez très bien que si vous adorez un autre qu’Allah, vous êtes des associateurs⁴⁸. Allah, dans le Coran, nous dit qu’il nous pardonne tout sauf l’association. »

Cette hostilité au chiisme est intimement liée au conflit syrien, qui voit s’opposer un régime d’obéissance chiite (les Alaouites au pouvoir se réfèrent à Ali, le gendre de Mohammed et imam reconnu de la communauté) à une rébellion massivement sunnite. Dans le chaos syrien, derrière la figure du renégat chiite apparaît celle du meurtrier alaouite. Ainsi, dit Nacer, « pour moi, c’était tous contre Bachar. Mon but, c’était achever Bachar, tout simplement. J’étais prêt à me battre pour ça tous les jours pendant mon séjour en Syrie. » Élie vit l’affrontement avec l’ennemi syrien comme complémentaire de son élection divine : « L’ennemi, c’est Bachar. Je prends les armes parce qu’il n’y a pas d’autre choix. C’est mon djihad, ma récompense divine. Quand il y a eu la grande offensive de l’armée de Bachar, j’ai pris les armes. » Pour tous ces djihadistes, l’engagement en Syrie repose essentiellement sur la désignation d’un ennemi total, à la fois religieux et politique, qu’il semble incompréhensible de soutenir. Ainsi, pour Paul, le soutien français au régime d’Assad est scandaleux : « Pour moi, qu’il y ait des gens en France, des parlementaires qui soutiennent le régime de Damas, ça, c’est incroyable ! [...]. Le fait qu’il y ait des parlementaires qui le supportent, Bachar, ce bourreau, moi, je n’arrive pas à le concevoir. »

Même Bassil, qui se tient à l’écart de tout engagement politique, non religieux, rejette le dictateur syrien. Il le considère comme un ennemi absolu, ce qui distingue ce conflit d’autres terres de djihad : « Moi, j’étais plutôt dans

l'humanitaire, mais vraiment engagé, prêt à prendre les armes, mais franchement, il n'y avait rien de politique, je me foutais de ce qui se passait, il fallait dégager Bachar Al-Assad et le reste s'arrêtait là [...]. Le Mali, ce n'est pas pareil, il n'y a pas de... comment dire... ce n'est pas un dictateur qui opprime sa population, ce sont des gens qui veulent un territoire, c'est entre les Touaregs et les islamistes, ils se disputent un territoire où ils veulent appliquer la charia. C'est un territoire déjà délaissé par l'État. Ça n'a rien à voir, là, c'est vraiment Bachar Al-Assad, il veut détruire sa population, c'est un conflit plus chiïtes/sunnites. »

C'est également la position d'Omar, qui établit un lien entre l'ennemi religieux qu'est le chiïte et l'ennemi politique représenté par le régime de Damas : « Lorsque je me suis intéressé au conflit syrien et ai voulu apporter une aide, je n'ai jamais pensé en termes d'Occident qui était mécréant, etc. Moi, je voulais aider les musulmans qui se faisaient massacrer par un tyran, fils de tyran, aidé par des *rawafidh*⁴⁹ chiïtes [...]. Bien sûr, parce que pour moi, les chiïtes ne sont pas de vrais musulmans, car ce sont des *moushrikin* [associateurs]. Pour tous les musulmans, c'est le cas. Un musulman qui croit qu'ils sont de vrais musulmans ne connaît pas l'islam ! Du Maroc à Jakarta, on sait que ce ne sont pas des musulmans. Celui qui invoque Ali à la place du Prophète n'est pas un musulman. »

Mais, pour Omar, comme pour de nombreux djihadistes, l'ennemi prend aussi le visage plus avenant du sunnisme saoudien, qu'il accuse de propagande religieuse au service du prince, quitte à dénaturer le propos de Dieu. L'évocation d'un « totalitarisme saoudien » atteste le profond rejet de ce régime : « Au début, j'ai pu être influencé par les savants saoudiens, et il y avait une facilité à excommunier parce

qu'il n'y avait pas de théologie. On prend un mouvement politique, par exemple un parti nazi, tous ceux qui n'en font pas partie... Parce que pour moi, vraiment, ce que les Saoudiens proposent, c'est un totalitarisme, ce n'est pas de la religion. Je parle des Saoudiens, je parle de l'idéologie, c'est-à-dire que tous ceux qui n'en font pas partie sont taxés de tous les noms. C'est à la suite de l'apprentissage de la science que je me suis rendu compte de tous ces trucs... De l'islam des différents courants, etc. On a été bluffés par la propagande... c'est-à-dire la propagande saoudienne. Là, on parle de la propagande Daech, mais celle de Daech, ce n'est pas de la propagande ! Il faut aller dans les librairies, vraiment, il faut voir ce qu'est l'influence saoudienne ! »

À l'inverse, d'autres figures de l'ennemi sont rarement évoquées explicitement comme telles – à l'image de l'Occident et de la France. Certaines sont même réfutées. Paul et Omar nous ont affirmé qu'ils avaient lu *Les Origines du totalitarisme*, exhibant un des trois tomes de l'œuvre de Hannah Arendt sous nos yeux incrédules. Omar évoque, livre en main surligné de façon ostensible, sa lecture d'Arendt. Il en profite pour évoquer la judéité de l'auteur, à laquelle il dit ne pas accorder d'importance. L'ennemi n'est pas pour lui le Juif, mais bel et bien le chiite, renégat de l'islam : « Je m'en fous qu'elle soit juive, Arendt. Je lis aussi Ibn Arabi⁵⁰, que je ne considère pas comme un musulman, et dans l'islam *al mourtad* [le renégat] est considéré comme pire que le Juif. » Paul affirme même que ce ne serait pas une difficulté pour lui de se marier avec une chrétienne ou une Juive (« si elle n'est pas pro-israélienne »), mais avec une chiite, si !

Bassil insiste même sur une lecture strictement politique du conflit israélo-palestinien, évacuant toute dimension religieuse : « Israël, c'est vraiment autre chose, c'est

territorial. Palestine-Israël, ça restera ça jusqu'à la fin, je ne crois pas que ça va aller plus loin que ça. Parce que ça n'a rien à voir avec l'islam en question, pour moi. Les Palestiniens ne tapent pas sur les Israéliens parce qu'ils sont Juifs, et les Juifs ne tapent pas sur les Palestiniens parce qu'ils sont musulmans. Voilà, c'est une question de territorialité. »

Élie, pourtant peu avare de déclarations conspirationnistes aux relents antisémites, affirme son absence d'hostilité envers les Juifs. Il loue l'attitude des musulmans de France pendant la guerre et réfute tout antisémitisme, évoquant une parenté religieuse commune : « Ça aurait été des Juifs, ça aurait été pareil. Durant la France collabo, je n'aurais pas collaboré avec les nazis comme avaient fait certains. Et la preuve, vous avez bien vu comment a fait la mosquée de Paris, en délivrant des faux papiers aux Juifs, en les faisant passer pour des musulmans. Croire qu'un musulman est antisémite, c'est faux. Les Sémites sont des descendants de Sem et les Arabes sont des descendants d'Abraham, parce qu'il a eu deux épouses, Sarah et Hadjar [Agar] qui lui ont donné Ismaël et Isaac. Et donc, les Juifs et les Arabes sont des cousins, et on ne peut pas dire que les Arabes sont antisémites, cela n'a pas de sens. »

15. Al-Qaida et Daech

Assez logiquement, les djihadistes interrogés manifestent une certaine fascination pour les deux organisations islamistes combattantes les plus présentes sur le terrain militaire : l'État islamique et Al-Qaida. La majorité des jeunes rencontrés ont été condamnés pour leurs liens supposés avec l'organisation Al-Qaida, que ce soit en Syrie (le Front Al-Nosra) ou au Mali (Aqmi). Si la violence débridée de Daech est souvent critiquée, les propos tenus sur cette organisation sont ambigus. Ils oscillent entre une reconnaissance de son savoir-faire guerrier et de son professionnalisme, et une distance pudique avec les méthodes meurtrières mises en place. Les djihadistes emprisonnés sont soucieux de ne pas trop s'exposer aux yeux d'un étranger susceptible d'avoir des liens avec l'administration pénitentiaire, ce qui explique l'ambiguïté de leurs prises de position. Les remarques critiques parfois très maladroitement de certains à l'encontre des pires formes d'agissements de l'organisation djihadiste (viols ou esclavagisme) témoignent cependant d'une certaine complaisance. Enfin, la révélation de pratiques de combattants occidentaux, singulièrement français, jugées décalées ou abusives, vient éclairer d'un jour nouveau la réalité du « professionnalisme » salafiste djihadiste.

Paul, qui a revendiqué son appartenance à Al-Qaïda et manifesté sa méfiance envers l'État islamique, nous explique le succès selon lui pérenne de Daech : « Il y a une attraction particulière vers l'État islamique qui n'existait pas avec Al-Qaïda [...]. C'est moins primitif, Daech, c'est plus sophistiqué. Le GIA, ils allaient dans les montagnes, ils se cachaient dans les grottes. Ce n'est pas beau, quoi ! Alors que Daech, ce n'est pas du tout le cas ! Daech, ils ont des uniformes, ils ont des armes, des gilets pare-balles [...]. Daech, ils ont prouvé quelque chose et ça restera dans les têtes de ceux qui pensent comme ça. Ils ont prouvé qu'ils pouvaient faire face à toutes les armées du monde. Ils ont prouvé qu'ils pouvaient administrer un territoire, ils ont prouvé qu'ils pouvaient appliquer la charia pour ceux qui la veulent. Ils ont prouvé tout cela et ça restera dans les mentalités. » Paul oppose ainsi la grandeur scénique de l'EI, qui selon lui fascine et attire, au mythe un peu défraîchi de Ben Laden : « L'EI, c'est ça qui fascine. Il y a dix ans, peut-être en 2004, non, en 2006, ils avaient une arme pour deux, ils étaient cachés dans des endroits, je me souviens, je les regardais, ils étaient habillés comme des paysans, ça ne faisait pas rêver. Je les regardais, je me disais : waouh... Maintenant, quand on regarde, ce n'est pas la même chose ! Maintenant, c'est des productions hollywoodiennes, oui, ça fait rêver. » À l'inverse, pour les jeunes djihadistes rencontrés, la figure tutélaire du chef d'Al-Qaïda n'est qu'un symbole lointain et peu enthousiasmant : « Ben Laden, il parlait doucement, si on ne parlait pas arabe on n'avait pas accès, alors que maintenant, avec les traducteurs [...]. Ben Laden n'avait pas de territoire [...]. C'est un peu une image de, je ne sais pas, c'était comme Castro pour les communistes ou, je ne sais pas, Ben Laden, c'était plus un symbole qu'autre chose ! »

“SOLDATS DE DIEU”

Abdel renchérit en pointant l'arrogance occidentale face à la force des djihadistes combattants de Daech. Leur actuel déclin n'augure nullement à ses yeux d'un recul du djihadisme armé : « Quand les Américains ont tué Ben Laden, on a cru qu'ils avaient gagné la coupe du monde avec les feux d'artifice et tout : “On l'a tué ! On l'a tué !” Ils ont tué une personne, mais aujourd'hui il y en a des milliers. Ils le craignaient, Ben Laden [...]. Mais ils oublient qu'en face ils ont des gens qui ont appris et qui réapprennent aux gens là-bas en Syrie et en Irak. Quand on voit les vidéos de l'État islamique, on s'aperçoit bien que c'est un travail précis, ils se sont professionnalisés. Ils ont des défauts mais ils ont beaucoup appris, et c'est pareil pour les musulmans qui combattent ici. Ils ont fait des attaques, certaines sont réussies mais d'autres non, mais à la fin, ils vont apprendre de cela. Et le pire, c'est que les Français sont tellement arrogants qu'ils disent constamment à la télé : “Ils ont échoué, ils ont échoué !”. » Omar défend la logique du djihad. Il établit un parallèle entre le refus de départ en Syrie opposé aux femmes musulmanes et l'encouragement de départ en Israël dont bénéficieraient les femmes juives : « Pourquoi, quand une musulmane part en Syrie, on dit qu'elle va partir faire le djihad alors qu'elle part avec ses enfants ? Et lorsqu'une femme juive part en Israël pour faire son service militaire, on dit qu'elle va faire son aliya ? Alors qu'on sait très bien qu'elle va effectuer son service militaire et s'installer sur les terres d'autres gens. »

La violence qui réussit et inscrit dans l'histoire l'État islamique fascine et attire les apprentis djihadistes. Pour Achir, un des rares partisans affichés de Daech, les critiques faites à l'organisation islamiste concernant l'ultraviolence produite à l'encontre des civils semblent presque relever du mensonge. Il s'évertue à justifier ses agissements, allant

jusqu'à nier les viols de femmes, qu'il pense être des accords tarifés : « Après, ils sont tous partis chez Al-Dawla [l'État islamique], tous ceux de notre groupe. Certains ont participé à des attaques suicides, certains ont participé à des guerres. Apparemment, on me dit qu'il y avait quelqu'un qui faisait des tours de chars. [*Il rit.*] Donc, franchement, moi, je suis un peu paumé par rapport à tout ça parce que je n'ai pas eu accès aux textes comme quand j'étais à l'extérieur. Moi, ce qui m'intéressait, pour être honnête, c'est ce qu'ils appliquent et ce qu'ils ont fait au niveau de l'esclavagisme, comme ils ont montré à la télé... Parce qu'il y a des choses interdites en esclavagisme. Moi, je n'ai jamais nié l'esclavagisme, que ce soit devant le juge ou devant la DCRI⁵¹, je ne l'ai jamais fait et je ne le ferai jamais, mais il y a des règles, il y a des choses qui sont interdites, par rapport aux viols, etc. Parce qu'il paraît qu'il y a eu beaucoup de viols. Et finalement, ils sont revenus dessus, parce qu'en Tunisie il y a eu la rumeur qu'il y a eu des filles tunisiennes qui portaient pour faire des bordels [...]. Et finalement, David Thomson a sorti des interviews pour tout casser parce que c'était vraiment faux ! Et il a dit que même la femme qui a balancé cela en Tunisie a dit : "Ouais... j'ai inventé... J'ai extrapolé [les viols de masse]", c'était une avocate ! Et, même, beaucoup de gens se sont insurgés pour dire : "Ouais, mais si vous mentez, eh bien, toute la *da'awa* [prédication] qu'il y a derrière pour que les gens n'y aillent pas va être cassée !" En fait, moi, j'ai entendu des choses comme ça avant par les médias français, etc., ça me choque quand je vois une sorte de déviance, ça me choque ! »

Indigné par l'accusation de viols, Achir l'est tout autant par celles d'esclavagisme. Il tente de le justifier, assenant que l'esclavage régulé serait autorisé s'il n'est pas racial (*sic* !) : « Les yézidis, il faut savoir qu'ils ont été combattus

“SOLDATS DE DIEU”

de tout temps. Mais moi, c'est par rapport à ça que je vous disais que certaines pratiques de l'esclavagisme... Les yézidis, par rapport à ce que j'ai entendu... Moi, je l'ai dit, il y a des règles ! Moi, l'esclavagisme, je ne le dénie pas. Ce que je dénie, ce serait l'esclavage type racial. Ça, c'est interdit, car nous, on ne fait pas de différence entre les races, ça n'existe pas. » Achir critique assez fortement Al-Qaïda pour mieux mettre en exergue l'apport de l'État islamique : « Moi, ce qui m'intéresse sincèrement, c'est l'instauration du Califat. Après, les moyens, c'est important [...]. Quand Daech arrivait dans une ville, à chaque fois, il repoussait Jabhat Al-Nosra (Al-Qaïda en Syrie) et, en fait, il y avait un problème parce que Jabhat Al-Nosra jouait double jeu. Ils disaient qu'ils étaient avec Daech, mais en fait ils laissaient les soldats de Bachar passer. Ce que les gens m'ont fait comprendre, c'est ça. » Il ajoute : « Quand il arrive dans une province, Al-Qaïda n'administre rien du tout ! Et ça a été vérifié par tout le monde, par les journalistes, etc. Ils n'administrent pas, c'est-à-dire que les gens continuent à faire leur business. On ne voyait pas la différence entre Al Jaych Al-Hor (les Combattants de la liberté), les Kurdes et Al-Qaïda ! Donc, à ce moment-là, il y a un gros problème de doctrine ! On dit avoir une doctrine alors on place un *wali* (gouverneur) ou on place un *kadi* (juge) ou on place un émir. Mais non ! Il n'y a rien ! Il n'y a pas d'État ! Ils ne donnent pas les moyens, il y a beaucoup de corruption. Eux-mêmes fument et disent aux gens de ne pas fumer, vous voyez !? »

Pour Achir, si Al-Qaïda constitue une référence, en particulier son aile dure, il garde une distance avec certains actes commis en son nom. C'est le cas pour les assassinats commis par Mohamed Merah, qui s'est réclamé du soutien du mouvement armé djihadiste : « Nous, à

l'époque, on avait le droit de le dire, à l'époque sur le site Internet on disait : oui, nous, on aime Al-Qaida. Dans un reportage, on s'est fait un peu avoir, c'était un reportage d'*Enquête exclusive* avec lequel tout le monde n'était pas du tout d'accord, il a dit : Ben Laden, c'est notre héros. Bon, moi, je ne veux pas dénier ce qu'il a dit, mais comment cela a été détourné, c'était une catastrophe, donc on avait été plus du côté d'Al-Qaida avec Abou Mosaab Al-Suri et tout ça. On va dire que lui, c'était un peu l'aile dure, voilà... En plus, il disait des choses qui ne se sont jamais passées à son époque ! [...] L'histoire de Merah, elle nous a choqués. Et quand on a vu comment les choses commençaient à se passer, c'est-à-dire en fait, heurter la France dans son cœur pour que, derrière, il y ait des actes islamophobes alors que nous, on combattait les actes islamophobes... »

Achir s'en prend également aux mauvaises habitudes des combattants présents dans les camps syriens, principalement des Français, offrant un regard plus que nuancé du professionnalisme revendiqué des islamistes djihadistes : « Je vais vous donner un exemple, un Saoudien et un Français, c'est le jour et la nuit ! Le Saoudien n'a pas le même comportement, n'a pas la même compréhension, n'a pas la même noblesse de caractère qu'un Français musulman qui part là-bas et qui ne comprend rien et qui vient de se convertir. C'est une autre planète ! Le premier va avoir tendance à laisser couler certaines choses et le Français... Il y a eu ce problème qu'on m'a rapporté : des Belges qui sont arrivés là-bas [en Syrie], apparemment, c'est des *ghoulates* [extrémistes fanatiques], ils ont été accusés comme ça, ils ont vu un mec fumer, ils l'ont buté ! Et eux, ils se sont fait buter, ils ont été condamnés pour meurtre. Tu tues, eh bien, on te tue, voilà ! Mais ils ont une compréhension

“SOLDATS DE DIEU”

qui est extrêmement limitée. Eux, quand ils voient une femme, ils sont un peu “Ohhhhh !!!! Truc de fou et tout, machin..., on n’avait pas ça, nous...” Ils n’arrivent même pas à choper une femme normalement et là, on leur donne la possibilité de faire des esclaves ! [...] Déjà, moi, ce que j’ai appris, les Français qui connaissent la religion, ils ne veulent pas rester avec les Français ! Ils ne veulent pas de Français avec eux, ils ne veulent pas de Belges avec eux, ils ne veulent pas de tout ce qui vient de vers chez nous ! Alors que c’est des Algériens qui viennent du même village ! Mais, dès que c’est des Français, ils ne veulent pas squatter avec eux. Parce qu’ils sont complètement fous ! Moi, j’ai déjà vu Al-Forsane [Forsane Alizza], j’ai vu les mecs, ils étaient tarés et c’est pour cela que j’ai eu souvent des problèmes avec Abou Hamza, le chef. On s’est pris la tête ! Moi, quand je suis rentré, déjà, j’ai vu un truc ! Les femmes et les hommes étaient dans le même groupe de choura [Conseil consultatif] ! Et en plus, ils mettaient n’importe qui ! Nous, on interdit aux gens de parler aux femmes, et pourtant on le fait ?! Moi, quand je suis arrivé, je l’ai fait interdire. Je lui ai dit : ce n’est pas normal, ce que tu fais ! C’est *haram* [illicite], il faut que tu permettes aux gens de ne pas tomber dans le *mounkar* [le mal] [...]. Mais il y avait des mecs complètement tarés, moi, j’étais effaré ! Et il y a des mecs qui sont tarés et qui sont partis en Syrie ! Et ils disaient : ouais... je vais prendre je ne sais pas quoi ! Je vais prendre une arme et je vais tirer. Il y en a un, une fois, celui qui est à Marseille et qui n’a pris que huit mois ferme et à la fin il est sorti et il a poucave [dénoncé] tout le monde... Lui, carrément, du jour où il est venu, d’ailleurs c’est moi qui avais fait son recrutement avec deux ou trois autres, c’était un peu moi qui étais le superviseur du truc, il a fait n’importe quoi. »

Bassil se montre quant à lui très critique sur Daech, qu'il a rejoint en Syrie en prétextant un travail humanitaire. Il refuse à la fois la discipline militaire imposée par l'organisation et la logique de sa prise de pouvoir, sans que l'on puisse mesurer sa sincérité : « Donc, voilà, il y en a qui avaient, on avait tous passé un accord... On vient, on aide, un mois, deux semaines, chacun selon, comme il a envie. Il vient pour aider, pas pour combattre, et eux, ils nous avaient dit oui. Une fois qu'on arrive là-bas, ils commencent à nous raconter que, voilà, il faut aller là-bas, il faut prêter allégeance, il faut remettre son passeport, il faut donner son argent. J'ai dit : "Attends ! Ce n'est pas comme ça, la vie, les gars. Ce n'est pas comme ça, la vie." Il me dit : "Ah, mais ce n'est pas le Club Med, ici, voilà, puis si tu n'es pas content, tu pars." Eh bien, je ne suis pas content, je suis parti, c'est tout. Je me suis débrouillé pour rentrer [...]. Tous les étrangers sont chez l'État islamique et je ne serais pas parti chez l'État islamique parce que moi, je ne reconnais pas la légitimité du Califat. Pour moi, il n'est pas légitime. Parce que je ne sais pas, moi, il sort de nulle part... Abou Bakr Al-Baghdadi, euh... enfin, il sort de nulle part. Il s'est autoproclamé. Sachant que j'ai étudié un peu les règles de proclamation du Califat : il faut une réunion d'une unanimité de savants de plusieurs pays, pas seulement de l'Irak ou de la Syrie. »

16. Le complot

S'il est un registre de réflexion particulièrement mobilisé par les djihadistes, c'est bien le complotisme. Bien qu'ils n'en soient pas à l'origine, le complotisme connaît dans leur sphère d'influence une résonance forte. Cette idée qu'un certain nombre d'événements ne sont explicables que par des logiques d'intérêts masqués qui servent les plus puissants est un ressort fort des djihadistes, qui s'en prétendent les révélateurs. Paradoxalement, dans nos sociétés de la connaissance et du culte de la raison (validé par les djihadistes), l'encouragement au doute favorise le développement d'une pensée complotiste. Certains décrivent d'ailleurs cette dernière comme une pathologie de la démocratie⁵³. En outre, le recours aux nouvelles technologies fait entrer les djihadistes dans le grand fourre-tout du conspirationnisme⁵⁴.

Ce discours complotiste est triplement utile. Il fournit au terrorisme un habile discours de justification, représentant les musulmans et leur bras armé (les djihadistes) comme les victimes naturelles d'une croisade occidentale et chiïte. Il donne à voir des démocraties occidentales corrompues et aux mains des puissances de l'argent. Face à elles, l'oumma musulmane apparaît comme un modèle de pureté. Enfin, la théorie du complot agit comme « un discours de diversion » de la menace djihadiste, qui ne serait qu'une invention au service de desseins occultes et au service d'un enrichissement personnel. Comme l'écrivit Rudy

Reichstadt, « le conspirationnisme est un moment du crime terroriste de la même manière que le négationnisme est un moment du crime génocidaire⁵⁵ ».

Choukri reconnaît sans difficulté le rôle fondamental joué par certains sites Web complotistes dans son éveil politico-religieux : « Mon engagement est venu par Internet. Uniquement par Internet ! Je restais à Champigny. Je ne bougeais pas. Je ne travaillais pas. Je regardais les vidéos complotistes, surtout “The Signs” [série de vidéos accessibles notamment sur YouTube]. Ça tournait beaucoup en prison. Les DVD tournaient beaucoup, mais sous le manteau. C’était en 2008-2010. À l’époque, j’étais à Villepinte [maison d’arrêt]. Mais ces vidéos se moquaient du djihadisme. Parce que, pour eux, le djihad, c’est financé par les États-Unis. En fait, j’ai compris que c’est un truc des Iraniens. Tout le complotisme vient des Iraniens. Regardez Dieudonné, par exemple ! C’est parce qu’ils sont jaloux du 11 Septembre. Ils sont jaloux du prestige du 11 Septembre. Ils ne supportent pas que ça puisse venir des sunnites. Donc ils essaient de faire croire autre chose. Mais à l’époque, j’étais un peu désorganisé. Je regardais un peu de tout. Je ne connaissais pas bien. Je voyais un peu tout et n’importe quoi. C’était surtout par Facebook. Je regardais les vidéos de mes “amis”. Et quand ça me plaisait, j’allais voir sur leur mur, je regardais leurs vidéos, puis j’allais voir chez leurs “amis” d’autres vidéos. Je laissais des commentaires, et puis on commençait à parler. Et c’est vers la fin 2010 que j’ai commencé à passer du complotisme au djihadisme, de fil en aiguille. J’ai commencé à apprendre l’arabe en prison ici. J’arrive à lire, mais je ne comprends pas tout. »

“SOLDATS DE DIEU”

Pour Élie, figure majeure du complotisme que nous avons rencontrée en prison, la recherche même sur le djihadisme relève d'un complot que lui seul perçoit. Elle n'est destinée qu'à enrichir ses protagonistes : « Le gouvernement a des agissements extrêmement contre-productifs, c'est un peu l'histoire qui se répète. On sait très bien qu'il y a des gouvernements et les multinationales et les banquiers qui vont influencer les décisions d'État. C'est des vautours, des charognards. C'est eux qui vont asservir les pays. Il y a les pays producteurs de richesses... La France fait partie des pays comme ça [*interruption*]. Et donc, pour que les gens ne remontent pas directement à la source des problèmes, on leur raconte des sujets... de faux débats... comme celui sur les parcours des djihadistes. C'est vrai que c'est intéressant, c'est un gros business. Moi, si j'étais dehors, j'aurais créé une association : ils vont me donner de l'argent pour... Regardez Dounia Bouzar, c'est un bras cassé ! Elle ne comprend rien ! Ils lui ont passé 700 000 euros, 800 000 euros. Ils ne savent pas ce qu'elle va faire avec. Mais elle a raison, elle a mis 700 000 euros dans sa poche. C'est du classique, ça ! À l'image du gouvernement avec ces pilliers, comme Sarkozy et Cahuzac, le maire de Levallois et tout... »

Selon lui, son incarcération est le résultat d'une politique du gouvernement visant à « inventer » des ennemis intérieurs (les islamistes) pour mieux masquer ses propres errements. Islamiste revendiqué et se considérant comme un érudit, il serait la cible idéale d'une pratique répressive gouvernementale : « Bon, là, je passe une licence en histoire et on m'a envoyé des cours un peu tard, mais ce n'est pas grave, si je ne l'ai pas cette année, je la repasserai l'année prochaine. Mais le truc, c'est qu'en gros on n'aime pas trop les gens qui ont un minimum de culture et de connaissances. Combien de gens ont fait des livres et

ont été sanctionnés... Moi, ça ne fait aucun doute. J'ai été sanctionné parce que je suis cultivé... Parce que le système a l'habitude de voir les gens qui baissent la tête devant lui et qui pleurent, moi je n'aime pas raconter de baratin... Il faut être objectif et j'ai dit qu'il fallait aller en Syrie, qu'il fallait les aider. Il y en a qui y sont allés et qui sont revenus et ils n'ont rien eu ! Et en 2014, le ministre de l'Intérieur déclare la chasse aux sorcières et en 2012 Laurent Fabius fait l'éloge de Jabhat Al-Nosra depuis le Maroc ! C'est quand même étonnant : il a dit qu'ils faisaient du bon boulot, et après... Nous, on se fait enterrer... Pourquoi... Et voilà, on était des boucs émissaires. En fait, les politiques font ça pour gagner des voix : ils vont jouer sur l'islamophobie, le terrorisme et tout ça et on oublie les problèmes du chômage et on oublie les problèmes de crise, tout ça, on l'oublie. Parce qu'ils n'ont pas de solution. Et leur objectif n'est pas d'arrêter le terrorisme. Ça, c'est juste un prétexte. Ça leur permet d'intervenir là où ils veulent et quand ils veulent. »

Estimant révéler les intérêts cachés qui motivent les puissances étrangères comme la France à intervenir au Mali, Élie incarne parfaitement un mode de réflexion complotiste qui alimente le discours de nombreux djihadistes : « En 2009, on me propose de participer à une intervention en Syrie en passant par les rebelles ! Donc, déjà, c'était prévu ! Tous les conflits, ce n'est pas au hasard, c'est pour ça que je vous ai dit que le terrorisme n'est pas l'objectif. C'est un prétexte. Les puissances occidentales veulent piller les richesses de là-bas. En plus, avec la médiatisation et Internet, avant, vous pouviez raser une ville ou un pays sans que personne ne soit au courant, mais maintenant, avec Internet, vous n'avez même pas le temps de finir une phrase que tout le monde est déjà au courant ! Et donc, ça a transformé les choses. C'est pour ça que les gens vont

“SOLDATS DE DIEU”

vers l'État islamique, actuellement. Il fait des ravages. Pourquoi ? Parce que tout le monde est au courant. Et donc les gens écoutent et tout ce qui est logique, eh bien, ils suivent ! Parce que quand vous écoutez, il y a quand même des choses qui sont logiques et c'est pour ça que ça attire ! Pour les médias, il y a un principe lié à la propagande qui est de cacher les intérêts réels ! Comme au Mali ! Les vrais intérêts, ce n'est pas les pauvres noirs qui meurent et tout ça. Ils n'en ont rien à foutre de l'Afrique et des Noirs qui meurent. Mais qu'est-ce qu'il y a au Mali, qu'est-ce qu'il y a dans le Nord-Ouest ? Mais regardez bien, vous aller voir. C'est une folie ! Et donc il faut intervenir, mais il faut un prétexte, et le prétexte, c'est quoi ? c'est Ansar Eddine⁵⁶, ils ont fait un État islamique. Et on va chasser les terroristes. Mais les terroristes, là-bas ils sont chez eux. [*Il rit.*] Il faut donc habiller l'intervention, faire passer de belles paroles pour convaincre le public. Et donc c'est les Maliens contre les terroristes barbares, etc. Il faut diaboliser l'autre comme à l'époque du communisme. L'histoire se répète, et donc on diabolise l'autre et on se sert des médias, comme BFMTV et compagnie, pour dire que le mur blanc là-bas est rouge ! Et donc ils interviennent. Soi-disant le président malien a fait appel à la France ! Mais au Mali, c'est un président intérimaire, et ce n'est pas légitime qu'il en appelle à une intervention étrangère, ce n'est pas légal, dans la charte de l'ONU, il est écrit qu'il ne faut pas la guerre, mais des accords ! »

De la même façon, pour Élie, l'islamisme armé ne serait qu'une invention des pays occidentaux pour cacher leurs propres turpitudes : « À l'époque, c'était les moudjahidin qui combattaient les communistes, et maintenant, c'est des terroristes. C'est ça, le truc, en fait ! C'est tout un cinéma pour rien, c'est contradictoire. C'est une question de bon

sens. Quand on voit des soldats qui partent de France pour aller s'engager dans l'armée de Tsahal et tuer des Palestiniens, et ensuite ils reviennent... Ils n'ont rien... Les Kurdes aussi font des allers-retours en Turquie, ils reviennent ! Avec le PKK... c'est un joker, en fait ! Avant, c'était Al-Qaida, le joker. Tiens ! Karachi ! Qui a tué les ingénieurs français ? C'est le gouvernement français et le gouvernement pakistanais. Mais on a mis la carte, le joker Al-Qaida, le passe-partout... »

Élie fait du complot un des éléments explicatifs des grandes dynamiques historiques. Le GIA en Algérie aurait ainsi été la marionnette d'un pouvoir militaire aux abois. De même, il relativise l'action meurtrière et terroriste de Daech, qui ciblerait des combattants, comparée à celle des armées de la coalition alliées au régime. C'est bien l'alliance des puissants (politiques, journalistes et experts) qui, selon Élie, explique la lecture dominante et faussée de l'islamisme armé : « Le GIA a été créé par l'armée algérienne. C'est officiel, ça ! Moi, je savais dès le début. Je me suis dit : comment ça, un musulman va éventrer une femme et lui enlever son bébé ?! C'est quoi, ça ! Le musulman ne fait pas ça ! Aujourd'hui, on peut cacher une vérité, mais plus tard, on saura. Plus tard, les historiens vont faire des livres. L'idée était de délégitimer le FIS. C'était très efficace. Les gens en Algérie sont traumatisés. Le gouvernement algérien dictatorial et criminel préfère couler l'Algérie, pourvu qu'il garde le pouvoir. C'est une mafia en Algérie, c'est connu de son gouvernement. Il y a aussi un lobby français très puissant en Algérie. C'est un complot. Pareil pour la Syrie actuellement. L'État islamique, l'État islamique, l'État islamique, on n'entend que ça ! Mais l'État islamique a tué combien de personnes ? Quelques milliers ? Et combien Bachar en a-t-il tué ? Des centaines de milliers ! Et l'armée russe...

“SOLDATS DE DIEU”

Cinq mille morts en quelques mois pour le peu de temps qu'ils sont restés. C'est des milliers de soldats. Et ensuite, vous avez la coalition qui, elle aussi, a tué des milliers de civils. Et après, on parle de l'État islamique. Lui, il ciblait plutôt les soldats, à la base, ensuite les espions [...]. Quand vous étudiez la mondialisation, vous voyez bien que c'est l'histoire qui se répète. Il n'y a que le décor qui change et la technologie qui évolue, mais l'histoire se répète. Après, nous, on ne peut rien faire. Moi, ma force, c'est le stylo. Il peut m'arriver ce qui peut m'arriver, mais moi je m'en fous, je suis comme ça, je ne supporte pas le mensonge. Et en fait, c'est quoi, le travail des journalistes ? C'est de donner l'information de celui-là et l'information de l'autre et après les gens se débrouillent. Mais en réalité, ce n'est pas ça. Ils nous mentent. C'est comme Kepel⁵⁷. Lui, il est gentil mais il n'est pas objectif. Il est orgueilleux, en plus. Il ne raconte que des conneries. Il dit beaucoup de bêtises et il est hors sujet et puis il cache la vérité. Au lieu de déclarer pourquoi la France est là-bas, il ne dit pas... »

Comme souvent avec le complotisme, l'antisémitisme n'est pas loin. Élie fait du « lobby juif », par essence anti-patriote et prédateur, l'instigateur d'un complot mondial destiné à influencer les jeux d'alliance, au détriment du monde musulman : « Le CRIF, en France, c'est comme aux États-Unis, où les lobbies juifs sont très puissants. Ici, c'est pareil ! L'Iran, avant, c'était Satan ! Parce qu'il disait qu'il fallait rayer Israël de la carte, et maintenant, c'est devenu des copains à qui on a vendu des avions. C'est de l'hypocrisie, tout ça. Ils sont prêts à tout pour avoir de l'oseille. Pas de principe et pas de fierté quand il s'agit d'oseille. Et les quatre cent cinquante Juifs au Congrès ont voté favorablement pour réinstaurer les relations entre l'Iran et les États-Unis. Ce qui est marrant, c'est ce double langage. D'un côté, il faut

dire : ouais, Israël Satan et tout, et après, de notre côté, tu dis : non, ne t'inquiète pas, ça, c'est de la politique. Allez, je t'embrasse, salut. Après, on comprend beaucoup plus les choses parce que c'est vrai que ce n'est pas évident. Chercher la bonne information... Qui dit vraiment la vérité... Le CRIF a un poids considérable, c'est connu, ça. Quand les gouvernements sont invités au restaurant là-bas, chez eux, ils sont obligés d'y aller et tout, ils leur donnent des chèques. Dans l'ancienne époque, les banques, la monnaie, c'était des Juifs. Pour les chrétiens, il était interdit de faire des prêts et tout... Et les Juifs ont modifié leurs lois, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient pas faire ça entre eux, mais ils pouvaient faire ça avec les autres. Et du coup, ce métier de financier a été laissé aux Juifs et eux, ils en ont profité. Et maintenant, ils sont devenus banquiers et ils font ce qu'ils veulent comme ils veulent et sur qui ils veulent. »

Tous les djihadistes ne développent pas des réflexes complotistes aussi puissants que ceux d'Élie. Omar est nettement plus mesuré et refuse l'accusation, en vogue d'après lui, selon laquelle les djihadistes sont complotistes. Il semble pourtant bien en adopter la logique, puisqu'il accuse le monde chiite d'être à l'origine de ce mode de raisonnement dans l'islam : « Les djihadistes ne sont pas dans le complotisme, c'est une erreur de croire ça. Quelques-uns, peut-être. Comme point d'entrée. Au contraire, tous les complots qu'on voit les impliquent. Lorsqu'on dit que Ben Laden a fait les attentats du 11 Septembre, ils ne vont pas dire que c'est un complot ! Il y a un très bon livre d'un jeune écrivain, Issam Aït Yahya, et qui s'appelle *L'Islam et le Complotisme*⁵⁸. Il est magnifique et il explique d'où vient le complotisme, comment il est entré dans l'islam, notamment à travers les chiites. »

17. Virilisme et sexualité

Le virilisme – compris comme la défense et l'incarnation d'une masculinité triomphante – compte sans aucun doute parmi les postures communément observées chez nos détenus. La virilité mise en avant ici se fonde sur une masculinité que les djihadistes eux-mêmes expliquent par une sorte de programmation culturelle (tradition familiale, notions religieuses acquises, socialisation adolescente...). Il s'agit plus précisément d'un idéal culturel sur une masculinité axée sur l'image de l'« homme guerrier⁵⁹ » capable de contrôler ses vulnérabilités émotionnelles (peur, anxiété...) de manière à ne pas laisser transparaître des signes de faiblesse ou un manque de bravoure. Dans le discours de nos djihadistes apparaît une volonté de marginaliser, voire de tenter de gommer des aspects marquants de leur vie qui ont pu constituer pour eux des critères de fragilité. Parler en termes de fragilité pourrait les renvoyer dans une position de victime, une posture qu'ils sont loin de vouloir adopter individuellement (même s'ils la revendiquent pour la oumma meurtrie par ses ennemis) tant ils veulent se positionner en défenseurs convaincus d'une cause forte au message universaliste. Pour nos détenus, il s'agit aussi de se construire (ou reconstruire) une sexualité conforme aux normes musulmanes qui s'oppose à la « sexualité occidentale ». Celle-ci renvoie selon eux aux signes incontestables de la décadence de l'Occident dont l'homosexualité chez les hommes et les mœurs débridées chez les femmes constituent les points culminants.

Ce discours sur la virilité ressort largement dans les propos d'Abdel, qui oppose les vertus guerrières (courage, combativité, force physique...) des djihadistes aux faiblesses grandissantes des hommes occidentaux pour lesquels il diagnostique une « perte de virilité croissante » accompagnée d'un affaiblissement physique flagrant. « Une fois j'étais dans un bus et j'ai dit à un frère qui était avec moi : "Comment ils vont nous arrêter, les Français lorsque les talibans seront ici ? !" Il a rigolé, il m'a dit : "Mais tu penses qu'eux, ils vont combattre, regarde-les !" Et là j'ai tourné mon regard et je les ai regardés les écouteurs sur la tête machin et tout, tu leur demandes de faire un 100-mètres, ils s'écroulent par terre. Qu'est-ce qu'ils vont faire ! Les jeunes ne sont plus des jeunes ici, ils sont déjà vieux, ce n'est pas un pays de combattants... »

C'est cette même logique de virilisme qui conduit Achir à tenir un discours moralisateur, mais parfois aussi moqueur, voire méprisant, à l'égard des homosexuels qui incarnent pour lui le stade ultime de la féminisation de l'homme en Occident. « J'ai travaillé dans une entreprise à Grenoble, il y avait un homosexuel, et là au début je ne parlais pas avec lui, après j'ai commencé à parler avec lui, c'était bien après cet épisode en Tunisie. Et en fait j'ai compris la différence qu'il y a entre la vision française de l'homosexualité et la nôtre. En gros, est-ce qu'ils sont homosexuels quand ils naissent ou bien c'est quand ils grandissent qu'ils décident de devenir homosexuels ? C'est là toute la différence, nous on croit qu'ils décident. Moi, une fois je me souviens j'ai parlé avec quelqu'un... Bon c'était un peu une folle, à la fin, il m'a dit oui, c'est vrai, c'est moi qui ai choisi. Et en fait c'est là où toute la question se pose, puisque c'est toi qui as choisi, alors pourquoi tu ne changes pas ? Et moi, c'est ça que je n'arrive pas à comprendre, mais bon je respecte. Enfin... on n'est vraiment pas dans le même monde. »

“SOLDATS DE DIEU”

Si dans le discours de nos détenus la figure de l’homosexuel est ouvertement dénigrée, elle n’est pas pour autant érigée en cible prioritaire. Néanmoins, son existence en tant que réalité culturelle en Occident est clairement dénoncée. « Un musulman s’il veut vraiment vivre bien sa foi il ne peut pas vivre avec les Occidentaux... parce qu’en France on vient d’organiser le mariage homosexuel et en islam c’est prohibé... ce genre de chose quoi... »

Abdel est formel, l’homosexualité constitue une grave perversion punie par le droit musulman : « Par exemple un homosexuel, en islam, ceux qui connaissent bien l’islam connaissent : il n’y a aucune ambiguïté sur le fait que l’homosexualité est quelque chose de grave. Ils savent qu’il est puni, mais de quelle manière il est puni, ça, ça diverge, mais c’est extrêmement violent. L’immolation par le feu est la pratique la plus faible, il y a aussi le fait de le jeter par-dessus un bâtiment... Donc il est bien puni de mort, ça, c’est clair, mais de quelle manière ça, c’est autre chose. Maintenant, on arrive à voir des gens qui vont nous dire ce n’est pas grave les temps ont évolué..., mais nous ce qu’on voit c’est les textes. »

18. Laïcité et sécularisme

La question de la laïcité a le plus souvent été abordée pas les djihadistes dans une perspective de « guerre culturelle et idéologique » menée injustement contre l'islam en France. L'idée ici est que la sécularisation en marche dans les pays occidentaux, mais plus précisément le discours tenu sur la laïcité en France, ne vise pas seulement à isoler le religieux (de manière générale) et l'expulser de l'espace public, mais davantage à faire face, de façon plus ciblée, au regain de la religiosité musulmane. Il est vrai que la logique de déconnexion entre les valeurs religieuses et les codes culturels occidentaux⁶⁰ ne paraît pas si évidente dans le discours des détenus djihadistes. Néanmoins, chacun d'entre eux présente d'une manière ou d'une autre une volonté de se construire une identité religieuse qui se démarquerait d'une culture laïque perçue comme dominatrice. C'est la logique « moutonnaire » de musulmans oubliant leurs obligations religieuses au profit d'une volonté d'inscription sociale qui est dénoncée ici ; elle incarne pour eux le schéma typique d'une « ignorance religieuse », celle-là même qui a été dénoncée par Sayyid Qutb dans ses écrits sur son expérience vécue en Occident⁶¹. Il s'agit de l'idée selon laquelle on chercherait à extraire la conscience religieuse des individus pour les soumettre à un « ordre de mécréance » porteur d'une diversité utopique et d'une mixité perverse. À cet égard, il n'est pas étonnant que Sayyid Qutb soit cité par plusieurs de

nos détenus dans la mesure où ses récits entrent en résonance avec la rupture qu'ils revendiquent à l'égard du sécularisme occidental et de la culture laïque française.

Pour Michel, qui n'hésite pas à employer la formule de « guerre de religion », il n'y a pas l'ombre d'un doute ! On chercherait à convertir les musulmans à la « religion de l'Occident », « la laïcité démocratique » : « J'aime bien utiliser le mot convertir, parce que je vois vraiment ça comme une guerre de religion, parce que c'est vraiment les valeurs de la république, les valeurs occidentales, laïcité, démocratie et droit de l'homme, etc., bien que dans les droits de l'homme il y a des choses islamiques... Voilà: laïcité, démocratie, nationalisme, et après toute la culture occidentale comme la mixité et la liberté de la femme... tout ça, c'est la religion de l'Occident... »

Il ajoute que la laïcité, loin de garantir la liberté de culte, s'immisce dans le champ religieux pour pervertir son contenu et l'amputer de pans entiers de ses sphères de préoccupation: « L'islam aussi, c'est un pack de valeurs et un pack de principes et on aimerait que je me convertisse et que je délaisse tout ça ! Ou alors que j'ampute l'islam d'un aspect, par exemple de la politique ou quoi, alors que moi j'ai envie d'être cohérent dans ce que je fais. » Pire encore, il perçoit la laïcité comme une forme de totalitarisme culturel hostile à toute pratique religieuse ostentatoire, voire ostensible : « Parce qu'à notre époque quand on écoute les politiques, c'est devenu un peu l'interdiction d'exprimer sa religion dans l'espace public, c'est devenu un peu ça ! Alors qu'à la base c'était la séparation de l'Église et de l'État. On pensait que c'était un peu ça, la laïcité à la base ! Pour que toutes les religions se sentent chez elles,

“SOLDATS DE DIEU”

quoi ! Et à notre époque, c'est le contraire ! On se sert de la laïcité pour taper sur la minorité religieuse. Surtout le voile des femmes. »

Omar va dans le même sens lorsqu'il exprime sa désillusion à l'égard d'un système démocratique qu'il pensait être le protecteur des débats politiques et religieux : « Pour moi, je pensais que je pouvais pratiquer ma religion et défendre mes idées... Avant, on pouvait dire ce qu'on voulait. On pouvait critiquer la laïcité et la démocratie, à tort ou à raison, et on n'était pas taxé de ceci ou de cela... J'assistais à des conférences par exemple dans des salles et ça débattait bien, mais maintenant, j'ai l'impression que ce n'est plus comme ça. C'est très restreint maintenant, c'est réservé à un certain milieu. Il faut vraiment avoir la légitimité pour le faire. » Cela dit, il ne rejette pas les principes de laïcité en bloc, mais dénonce ce qu'il considère être les dérives de cette dernière : « Le Coran dit “ceux qui examinent toutes les paroles, puis suivent les meilleures”... Et donc moi, je ne rejette pas tout... ni de la démocratie ni de la laïcité. Je suis quelqu'un de pragmatique, et s'il y a quelque chose de bon et qui correspond à mes principes et ne les contredit pas, cela ne me dérange pas. »

19. Art, littérature et cinéma

Les parcours biographiques des djihadistes interviewés contredisent dans une large mesure les aprioris sur le cloisonnement intellectuel des individus engagés dans l'action djihadiste. Quelques grandes œuvres de la littérature antique jusqu'aux ouvrages emblématiques contemporains présents dans les rayons de science politique fournissent un éventail de leurs lectures, aussi large que diversifié. À l'exception d'une littérature romanesque peu prisée (« Il n'y a que ça dans la bibliothèque de la prison, des romans, sans intérêt », nous déclarera Omar), les choix de lecture des djihadistes sont à la fois multiples et surprenants. La visite d'une cellule d'un djihadiste influent nous confronte à trois rayonnages chargés : sur l'un repose des livres religieux en langue arabe ; sur l'autre une dizaine de titres, au contenu raturé et surligné avec attention où Foucault y côtoie Arendt, Rousseau, Hobbes, Aristote mais aussi Onfray ou Zemmour ; sur un troisième reposent une quinzaine de jeux vidéos mêlant sports de combat et football simulé. Le monde de l'art, de la chanson ou du cinéma, face auquel ils ne semblent éprouver aucun complexe, n'est pas rejeté dans le fond, mais adapté aux exigences des normes religieuses ou lu à travers une boussole politico-religieuse. Il ne s'agit pas pour eux de dénigrer l'art, la littérature ou le cinéma pour ce qu'ils représentent comme éléments de culture, mais d'en apporter une vision critique, voire même s'en inspirer pour consolider leur argumentaire sur le djihad.

Les djihadistes aux profils universitaires mettront le plus souvent en avant leurs dispositions intellectuelles en lien avec les écrits des sciences sociales. Omar, militant proche de la ligne des Frères musulmans⁶², se présente à nous avec un livre de Hannah Arendt dans la main (*Le Système totalitaire*, troisième tome des *Origines du totalitarisme*). Il l'a minutieusement lu et rempli d'annotations, si bien qu'au cours de la discussion, il ne tardera pas à s'appuyer sur une citation extraite du livre pour discréditer Daech et le comparer au parti nazi. L'objectif affiché est de distinguer l'État islamique des autres groupes armés – dont le Front Al-Nosra (Al-Qaïda en Syrie) – qui le combattent sur le terrain au même titre qu'ils combattent Bachar : « Regardez dans ce livre [celui de Hannah Arendt], il parle du parti nazi : parce que je suis en train de chercher des similitudes entre Daech et le parti nazi : “Contrairement à toutes les formes d'idéalisme, le fanatisme des mouvements totalitaires s'effondre à l'instant où les mouvements laissent en rade ses partisans fanatisés, tuant en eux tout reste de convictions qui auraient pu survivre à la débâcle du mouvement lui-même. Mais à l'intérieur du cadre organisé du mouvement, tant qu'il tient les membres fanatisés, ils ne peuvent être atteints par l'expérience ni par l'argumentation. L'identification avec le mouvement et le conformisme absolu semble avoir détruit leur faculté d'éprouver une expérience, celle-ci fut-elle sous la torture ou la mort⁶³.” Donc voilà, pourquoi traiter ces gens-là comme étant une religion... c'est un système totalitaire et il y a des gens qui ne sont pas dedans, ce n'est pas si dur que ça ! » Cette mobilisation d'Arendt dans le discours djihadiste sera relevée avec trois détenus, dont l'un nous demandera de lui envoyer le dernier tome de la trilogie des *Origines du totalitarisme*, indisponible dans la bibliothèque de la prison.

“SOLDATS DE DIEU”

Omar poursuivra en citant des auteurs comme François Burgat, Olivier Roy ou Farhad Khosrokhavar, pour lesquels il admet une forme d'estime intellectuelle « sans pour autant être en accord avec de nombreux aspects de leurs écrits ». Il affirme avoir également lu Étienne de La Boétie, mais aussi s'intéresser à l'anthropologie en lisant Lévi-Strauss sur le concept de « race ». On observera la même logique chez Paul, lui aussi diplômé, qui a lu Sartre, Saint-Exupéry (*Terre des hommes* et *Le Petit Prince*), Jean Cocteau (*Les Enfants terribles*) ou Michel Onfray, pour lequel il éprouve une certaine admiration : « Onfray, parce que je pense qu'il disait des choses justes, même quand il parle d'islam, dommage qu'il ne va pas au bout de son raisonnement. Parce que quand il parle d'islam, c'est trop souvent des caricatures. Quand il dit que les textes demandent la violence, ok, mais il faut qu'il dise pourquoi ils existent, ces textes, etc., etc., etc. Donc même ces textes qui font polémique j'adhère, j'adhère. Je pense que lui, il cherche à penser quelque chose contrairement à d'autres. » Figure intellectuelle honnie des djihadistes, l'islamologue Gilles Kepel concentre des critiques qui semblent presque ordonnées tant elles sont partagées. C'est à la fois la posture jugée « à charge contre l'islam » de l'universitaire et sa très forte médiatisation (« Il ne veut que passer à la télé, c'est un orgueilleux ») qui suscitent le rejet.

Le domaine de l'art n'est pas en reste, car Paul se dit admirateur de la peinture impressionniste : « J'aime bien la peinture impressionniste, Monet, Sisley, Pissarro... [Q: Ils sont au musée d'Orsay ceux-là !] Oui, mais je n'y suis jamais allé, franchement je ne sais pas ce que j'attends. Mais Monet, franchement j'aime beaucoup, c'est mon préféré. » Même s'il se livre à des critiques sévères sur le rap qu'il juge trop vulgaire, il n'en demeure pas moins qu'il

reste très ouvert à de nombreuses tendances musicales dont les textes écrits lui semblent plus sobres. Pour lui, certains goûts musicaux rabaisent l'homme plus qu'autre chose : « Le rap, mais vraiment qu'est-ce que c'est affreux comme musique ! La vulgarité employée dans ce genre de musique, c'est vraiment incroyable. Mais malheureusement ça a une influence très mauvaise sur certaines personnes. Vous voyez les détenus ! On dirait qu'ils sont des surhommes en écoutant... Déjà, la musique elle possède plus qu'autre chose, c'est dommage que quelqu'un n'écoute pas juste un peu de musique pour se distraire ou pour apprendre, car il y a de très beaux textes de Jacques Brel que j'aime beaucoup. »

Les goûts cinématographiques chez certains de nos détenus djihadistes ne sont pas exempts d'arrière-pensées politiques. Une préférence est accordée aux films qui mettraient à nu les perversités de l'impérialisme occidental incarné par les États-Unis. Ghassan se dit par exemple davantage marqué par des films tels que *The Company You Keep* ou *Apocalypse Now*, dont le contenu relève pour lui d'une logique de dénonciation de l'impérialisme et de la violence guerrière de l'Amérique : « Et il y avait aussi un film que j'aime bien, que j'ai découvert en prison, c'était des jeunes Américains qui faisaient l'armée et qui ont été envoyés au Vietnam... C'était *The Company You Keep*... dans la lignée d'*Apocalypse Now*, un vrai chef-d'œuvre. » Pour Adel, comme pour deux autres djihadistes interrogés, c'est *Apocalypto* de Mel Gibson qui retient le plus l'attention. Ce film très violent et esthétisant raconte la violence primale des peuples originaires d'Amérique du Sud, s'affrontant autour de la définition d'une société juste et harmonieuse. La mise en scène du film prouve selon lui la place qu'a tenue la violence dans l'évolution de toutes les civilisations qu'a connues le monde : « Voir comment les

“SOLDATS DE DIEU”

Amérindiens ont vécu, c'est une vérité, ce n'est pas forcément la vérité, mais c'est une vérité en soi qui est différente des autres. C'est cela qui m'a plu dans *Apocalypso*, c'est de voir sans juger. Même la violence qui est dedans, elle n'est pas jugée. S'ils ont été violents, c'est peut-être qu'il le fallait »! Prémonitoire...

Conclusion

Fous ? Au vu des propos des djihadistes que nous avons rencontrés, on voit qu'il est difficile de conclure à une forme d'infirmité intellectuelle ou de déraison absolue. On pourrait même soutenir l'inverse, si l'on conçoit la folie comme le propre de ceux qui refusent le raisonnement logique, toute rationalité instrumentale ou cognitive. Ces hommes sont loin d'apparaître comme des êtres de déraison. Ils adulent au contraire ce qu'ils appellent « science » et vénèrent l'argument étayé et discuté. Il est selon eux un impératif de l'islam. Le prophète Mohammed mépriserait les ignares et la soumission aveugle au dogme : plusieurs détenus nous ont expliqué que l'islam aimait ceux qui apportent des preuves à ce qu'ils racontent. Leur rapport à la religion érigée en science, aux lectures fondamentalistes perçues comme autant de discours autorisés sur le réel, leur valorisation de la « preuve » que chacun doit mobiliser pour soutenir son point de vue sont autant de marques de la forme paradoxale d'un esprit scientifique. Bien sûr, la raison s'efface devant l'évidence divine et les injonctions transcendantales, apportant une limite à tout débat. Mais l'exigence réflexive préalable semble une nécessité sans cesse rappelée lors des entretiens. La contradiction entre cette exigence critique et la soumission au texte n'apparaît pas pour des individus qui posent la réalité de Dieu comme une évidence

elle-même rationnelle.

Ignares ? Bien sûr, quelques-uns des acteurs avec qui nous nous sommes entretenus disposent d'un capital culturel limité, mais il est rarement nul. Nombre d'entre eux ont le baccalauréat, certains ont suivi des études supérieures, systématiquement dans des cursus courts, souvent scientifiques, jamais en lien avec les sciences humaines ou sociales. Si certains avouent une forte inculture et surjouent un désintérêt pour tout ce qui relève du politique, d'autres – majoritaires – affirment à l'inverse leur curiosité pour tout ce qui relève de l'histoire ou de la politique, allant jusqu'à préparer des diplômes universitaires en prison. On est loin de l'image souvent présente dans la presse de décrébrés hurlant « Allah u Akbar » et principalement préoccupés par leur console de jeu. Lors de la visite de la cellule d'un djihadiste important – qui ne fait pas partie de notre échantillon – pour une phase d'entretien, nous avons découvert une bibliothèque personnelle étonnante. Parmi les livres de prière et d'exégèse islamique se trouvaient une dizaine d'essais et d'ouvrages de sciences sociales, dont *Le Système totalitaire* de Hannah Arendt, *Surveiller et Punir* de Michel Foucault, *Le Contrat social* de Rousseau, *Léviathan* de Hobbes, mais également... *Le Suicide français* d'Éric Zemmour !

Dangereux ? Si les acteurs djihadistes que nous avons interrogés ne nous semblent globalement ni fous, ni ignares, ils n'en demeurent pas moins potentiellement dangereux. La quasi-totalité d'entre eux a affirmé n'avoir jamais combattu sur les terrains de lutte en Syrie, au Mali ou en Afghanistan. Si l'on se fie à leurs propos, ils ont souhaité s'y rendre uniquement pour des raisons humanitaires, poussés par la détresse des populations sunnites locales. Ce discours, dominant dans la rhétorique de défense judiciaire ces

dernières années, est bien sûr motivé par la volonté de ne pas relever d'une infraction plus lourde et de limiter ainsi la peine d'emprisonnement. Ces propos répétés lors des entretiens participent d'une minoration des responsabilités individuelles et permettent de mettre en exergue une supposée oppression du système judiciaire français à l'encontre des musulmans. Pourtant, dans la situation d'interaction lors de l'entretien, des accusations parfois violentes sont portées contre des figures définies (parfois les Juifs, très souvent les chiïtes), des acteurs institutionnels (la police ou certains « spécialistes » de l'islam). Une rhétorique de justification de la violence est également développée, qui pose comme équivalents les engagements armés islamistes et l'action des forces militaires occidentales ou l'action « défensive » des groupes djihadistes. Mais ces formes de légitimation de la violence sont courantes et communes à d'autres types de lutte armée. La singularité inquiétante du discours djihadiste provient du lien littéral établi entre le texte religieux et l'exigence de violence à l'encontre des mécréants et renégats. Certains présentent la violence comme imposée par une lecture rigoriste du Coran, qui s'affirme sur les volontés propres des acteurs. Elle n'est plus un moyen de lutte, elle devient une essence.

Déterminés ? Il est toujours difficile de faire la part, dans les affirmations recueillies, entre la stratégie dissimulatrice et la bonne foi. Certains de nos acteurs ont pu faire état de regrets ou de changements d'attitude envers une cause qui les avait animés par le passé, mais sans jamais renier leur croyance. D'autres ont pris soin de relativiser leur engagement ou de porter un regard critique sur les dérives les plus meurtrières du salafisme djihadiste. Mais transparaît malgré tout une volonté forte et continue de vivre dans un système islamique, un califat ou État islamique, seul

à même de permettre, selon eux, la pleine réalisation de leur foi, inévitablement bridée en Occident, et singulièrement en France. La puissance de la cause qui anime ces combattants est une réalité. Elle n'est pas propre aux islamistes, mais il serait faux de croire qu'il ne s'agit que d'une tentation doctrinale d'opérette. Mais, encore une fois, les idées seules ne tuent pas. Les contraintes pour combler le gouffre qui sépare le fait de « vouloir tuer » et l'acte sont nombreuses. On le voit en cette année 2017, alors que le modèle victorieux de Daech s'effondre en Syrie, que les témoignages sur les contradictions internes à l'organisation affluent et que les voies d'accès aux territoires de combat se ferment. Le flux des combattants étrangers (comportant des Français) se tarit, et les modèles qu'ils ont adoptés semblent s'éroder. Mais les combattants étrangers sont et demeurent déterminés.

Notes

1. Pour un portrait en creux – un peu trop globalisant selon nous mais intéressant – des jeunes partisans français du djihad, on se reportera à Olivier Roy, *Le Djihad et la Mort*, Paris, Seuil, 2016, pp. 37-70. Plus détaillée, mais en anglais, l'analyse de Brian Dodwell, Daniel Milton et Don Rassler offre un tableau sociologique de la diversité des forces étrangères au sein de Daech à partir de l'étude de plus de 4 600 membres actifs de l'organisation : *The Caliphate's Global Workforce: An inside Look at the Islamic State's Foreign Fighters Paper Trail*, West Point NY, United States Military Academy, avril 2016. Il existe également une « carte de la radicalisation » issue du Fichier des signalements pour la prévention de la radicalisation à caractère terroriste (FSPRT). Cette carte, publiée par *Le Monde* le 4 mars 2017, dresse un portrait très pluriel des personnes signalées (plus de 11 820 individus) : 35 % sont des convertis, 17 % des mineurs, 27 % des femmes. On constate une présence très éclatée sur tout le territoire national, avec une surreprésentation dans les départements populaires, mais aussi dans quelques zones très rurales (Tarn, Aveyron, Gers, Gard). Enfin, il importe de signaler la parution en 2015 de quatre importants volumes dirigés par Peter Neumann, *Radicalization*, New York, Routledge, 2015.
2. Plusieurs ouvrages de djihadistes ont récemment été publiés, qui n'évitent pas toujours les pièges de l'hagiographie ou de l'enjolivement. Deux nous semblent intéressants : David Vallat, *Terreur de jeunesse*, Paris, Calmann-Lévy, 2016, et Montasser

- Alde'emeh, *Pourquoi nous sommes tous des djihadistes*, Paris, La Boîte à Pandore, 2015 et François-Bernard Huyghe, *Daesh : l'arme de la communication dévoilée*, Paris, VA presse, 2017.
3. David Thomson, *Les Revenants*, Paris, Seuil, 2016.
 4. Philippe Joseph Salazar, *Paroles armées : comprendre et combattre la propagande terroriste*, Paris, Lemieux, 2015.
 5. Xavier Crettiez, « Penser la radicalisation », *Revue française de science politique*, vol. 66, n° 5, 2016. Voir également Farhad Khosrokhavar, *Radicalisation*, Paris, Presses du CNRS, 2016.
 6. En témoignent très souvent les réactions de surprise des proches des « terroristes » face au « basculement » de tel acteur djihadiste jusqu'alors perçu comme un voisin agréable ou un père aimant.
 7. Fethi Benslama, *Un furieux désir de sacrifice. Le surmusulman*, Paris, Seuil, 2016.
 8. La presse a longtemps mis en avant l'usage du captagan par certains djihadistes syriens. Cette drogue de synthèse a même eu le surnom de « drogue du djihad » sans qu'il soit avéré qu'aucun djihadistes opérant en France n'en ait vraiment utilisé.
 9. La sunna renvoie à l'ensemble des paroles, actes et ratifications silencieuses attribués au prophète Mohammed. Elle constitue, en ce sens, la tradition prophétique fixée par écrit dans les textes du hadith (parole du prophète), qui est considéré par les savants de la jurisprudence islamique comme la deuxième source de la législation en islam après le Coran.
 10. À l'inverse de ce qui est écrit bien souvent, le basculement soudain d'un loup solitaire dans l'ultraviolence est rarissime. L'immense majorité des djihadistes ont été préparés, entraînés, ont su faire des rencontres décisives, le plus souvent à l'étranger, et ont profité de réseaux structurés avant leur passage à l'acte.
 11. Xavier Crettiez, « *High Risk Activism*. Essai sur le processus de radicalisation violente », *Pôle Sud*, n°s 34-35, 2011.
 12. Philippe Braud, *L'Émotion en politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996.
 13. Thomas Lindemann et Julie Saada, « Guerre et

- reconnaissance », *Cultures et Conflits*, n° 87, automne 2012. Voir également les réflexions de Scott Atran, « Looking for the Roots of Terrorism », *Nature*, 15 janvier 2015.
14. Mark Fenster, *Conspiracy Theories*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008.
 15. Thomas Blom Hansen, « Recuperating Masculinity: Hindu Nationalism, Violence and the Exorcism of the Muslims Other », *Critique of Anthropology*, vol. 16, n° 2, 1996.
 16. On se reportera au dernier ouvrage de cet auteur coécrit avec Antoine Jardin, *Terreur dans l'Hexagone*, Paris, Gallimard, 2016.
 17. Olivier Roy, *Le Djihad et la Mort*, *op. cit.*
 18. C'est le sens de sa formule maintes fois reprise selon laquelle la violence djihadiste relèverait d'une « islamisation de la radicalité, plus que d'une radicalisation de l'islam ».
 19. François Burgat, *Comprendre l'islam politique*, Paris, La Découverte, 2016. Son livre *L'Islamisme à l'heure d'Al-Qaïda* (Paris, La Découverte, 2005) est important non seulement parce qu'il pose intelligemment la thèse de l'auteur, mais également parce qu'il semble avoir eu de l'influence sur certains acteurs islamistes.
 20. Fethi Benslama, *Un furieux désir de sacrifice...*, *op. cit.*, pp. 9-10.
 21. Olivier Fillieule et Bernard Pudal, « Sociologie du militantisme. Problématisations et déplacement des méthodes d'enquête », in Olivier Fillieule, Éric Agrikoliansky et Isabelle Sommier, *Penser les mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 2010, pp. 171-174.
 22. Treize entretiens avec des djihadistes et sept entretiens avec des nationalistes qui ont recouru à la violence armée ont été réalisés dont, pour ces derniers, quatre hors des murs de la prison. Les entretiens avec des acteurs nationalistes ne sont pas présentés ici.
 23. Cette recherche, qui a bénéficié du soutien de l'Institut national des hautes études de la sécurité et de la justice (INHESJ) et du groupement d'intérêt public Justice, est dirigée par le professeur Xavier Crettiez et associée Romain Sèze, anthropologue

spécialiste de l'islam de France, chercheur à l'INHESJ, le professeur de relation internationales Thomas Lindemann et Bilel Ainine, docteur arabisant en science politique. Bilel Ainine a retranscrit la totalité des entretiens présentés ici (plus de six cents pages de texte). Qu'il soit remercié ici pour ce travail fastidieux. Merci également à Romain Sèze et Thomas Lindemann pour leur chaleureuse participation.

24. Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 914.
25. Fondateur du mouvement wahhabite en Arabie saoudite, Abdelwahab est considéré comme le père spirituel du salafisme saoudien.
26. Sur les imams en France, voir Romain Sèze, *Être imam en France : transformation du clergé musulman en contexte minoritaire*, Paris, Cerf, 2013.
27. Connu également sous le nom de salafisme savant, le salafisme quietiste repose sur l'idée que seule l'éducation (religieuse) peut élever la oumma musulmane. Ce courant religieux s'oppose à l'usage de la violence pour opérer tout changement politique, car celle-ci serait porteuse d'une grande *fitna* (guerre entre les musulmans). Il s'oppose également à la participation politique au sens moderne du terme, car celle-ci est constituerait une source de corruption du religieux.
28. Argument religieux qui justifie un acte et un choix en matière religieuse. Littéralement : preuve, argument.
29. Ibn Baz (1910-1999) est un savant religieux saoudien qui a exercé comme grand mufti d'Arabie saoudite et a occupé le poste de président du Conseil saoudien des grands oulémas de 1993 jusqu'à sa mort à l'âge de 88 ans.
30. Le Malékisme est une école théologique (l'une des quatre écoles théologiques de l'islam sunnite), morale et juridique de l'islam fondée par Malik Ibn Anas, imam et juriste musulman (711-795). Elle est très répandue au Maghreb et en Afrique noire ainsi qu'en Haute-Égypte.
31. Le salafisme djihadiste s'oppose de manière systématique au salafisme pieux en raison de la place marginale que ce dernier accorderait à la violence comme moyen d'instaurer la

- charia. Les savants du salafisme pieux sont souvent qualifiés d'« oulémas des sultans » en référence à la soumission dont ils feraient preuve envers les régimes arabes.
32. Savant religieux salafi d'origine albanaise (1914-1999). Il est souvent désigné comme « le savant du siècle » par les salafistes quiétistes.
 33. L'un des plus grands savants salafis saoudiens (1925-2001). Il était membre de l'instance des grands oulémas saoudiens.
 34. Cette formule signifie que les Frères musulmans ont bu à la source de la démocratie en acceptant de s'engager en politique et de prendre le chemin des urnes, ce que les djihadistes refusent catégoriquement.
 35. Les prédicateurs du djihad dont les noms reviennent le plus souvent chez les personnes que nous avons rencontrées sont Abou Mosaab Al-Souri, Abou Qatda Al-Falastini, Abou Mohamed Al-Maqdessi, Abdallah Azzam, Aymen Al-Zawahiri et Oussama Ben Laden.
 36. Le juge Trévidic a longtemps occupé le poste de juge d'instruction dans les affaires liées au terrorisme islamiste. Il est l'un des meilleurs connaisseurs des réseaux islamistes djihadistes en Europe.
 37. Le 7 août 1998, un attentat à la voiture piégée est perpétré contre l'ambassade américaine à Dar Es Salam en Tanzanie. Revendiqué par Al-Qaïda, cet attentat provoquera la mort de 11 passants et en blessera 85 autres. Quasi simultanément, un autre attentat avait eu lieu contre l'ambassade américaine à Nairobi, au Kenya. Il causera la mort de 213 personnes et en blessera des milliers d'autres.
 38. Le terme *ikhwan* (frères) employé ici (à ne pas confondre avec celui de *ikhwan al muslimin*, frères musulmans) renvoie à un sens large. Il fait référence à un lien de fraternité dont le socle est éminemment religieux. Le plus souvent, comme c'est le cas ici, son usage désigne une formule de respect désignant un musulman très pratiquant.
 39. Conseil représentatif des institutions juives de France.
 40. Philippe Poutou était le candidat du Nouveau Parti

- anticapitaliste à l'élection présidentielle de 2012.
41. James Jasper, *The Art of Moral Protest*, Chicago, Chicago University Press, 1999.
 42. Philippe Braud, *Violences politiques*, Paris, Seuil, 2006, p. 177.
 43. Sur le rôle d'Internet dans l'activisme djihadiste, on se reportera à la thèse de doctorat de Benjamin Ducol, « Devenir djihadiste à l'heure du Web », Québec, Université Laval, 2014. Sous un angle plus critique, voir également David Benson, « Why the Internet is not Increasing Terrorism », *Security Studies*, vol. 23(2), 2014, pp. 293-328.
 44. Notons que, très souvent, ce mécanisme de désajustement des repères fonctionne également sur le terrain syrien. C'est ce qu'expérimentent parfois de jeunes recrues djihadistes confrontées à la réalité d'une vie guerrière et morale aux antipodes de ce qu'elles avaient fantasmé. Une partie des individus revenus sur le territoire français a pu expérimenter sur le mode du « choc moral » cette confrontation très déstabilisante au réel.
 45. Max Weber évoque la notion de *Gemeinde* pour évoquer les groupements communautaires non institués qui reposent principalement non sur une quête instrumentale commune (rationalité des fins et des valeurs), mais sur une émotion d'ordre irrationnel, in *Économie et Société*, vol. 2, Paris, Agora, 1995, p. 204 sq.
 46. Dans l'imaginaire arabo-musulman, la mosquée Al-Aqsa constitue un point central dans la question palestinienne. La place que tient cette mosquée tire son importance du fait qu'elle est citée dans le Coran. Elle fut en effet la première Qibla (direction de prière des musulmans) avant La Mecque. Elle revêt également un caractère capital dans les textes eschatologiques musulmans, car « elle accueillera le retour de Jésus-Christ à la fin des temps ». Les intrusions de l'armée israélienne sur l'esplanade des mosquées (esplanade où est érigée la mosquée Al-Aqsa) et les fouilles archéologiques menées par l'État hébreu près cette enceinte constituent l'un des points de frictions les plus récurrents entre Palestiniens

- et Israéliens.
47. Le véritable titre de l'ouvrage de François Burgat est *L'Islamisme à l'heure d'Al-Qaida, op. cit.*
 48. Le terme « associateur » (*mousbrik*) revoit au péché consistant à remettre en question l'unicité de Dieu en lui associant d'autres divinités ou d'autres êtres. Dans le principe de l'unicité, seul Dieu doit être adoré.
 49. Appellation disqualifiante des chiites, littéralement : « ceux qui rejettent » les compagnons du prophète Mohammed et l'autorité des premiers califes qui lui ont succédé.
 50. Figure de la pensée métaphysique musulmane (1165-1240).
 51. Direction générale de la sûreté intérieure.
 52. Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, Paris, Points Seuil, 2005.
 53. À l'image des autres pathologies évoquées par Cynthia Fleury in *Les Pathologies de la démocratie*, Paris, Seuil, 2009.
 54. Voir à ce sujet les vidéos stupéfiantes, postées sur Internet, du recruteur djihadiste français Omar Osmen intitulées 19HH. Il est intéressant de constater l'influence récente d'un jeu vidéo comme *Assassins Creed* sur certains jeunes djihadistes et l'instrumentalisation qui est faite de ce jeu par la propagande de Daech. Outre la ressemblance esthétique entre le héros du jeu – voilé et combattant – et l'image qu'ont d'eux-mêmes les djihadistes, c'est le scénario mis en scène qui signe l'analogie : le héros appartient à une secte (la « secte des assassins »... aux accents pourtant chiïtes) qui lutte pour dévoiler la vérité sur un pouvoir corrompu aux mains des templiers. La devise des assassins (« Rien n'est vrai, tout est permis ») résonne sombrement avec l'actualité djihadiste ! Merci à Thomas pour cette lecture informée.
 55. In Mathieu Foulot, Mathias Girel, Rudy Reichstadt et Iannis Roder, *Délires d'opinion et théories du complot*, Paris, Fondation Jean-Jaurès, « Radicalités 2 », 2016, p. 8.
 56. Ansar Eddine est un groupe armé d'obédience salafiste très actif dans la région Nord du Mali. Il a été fondé au début de l'année 2012 par Iyad Ag Ghali, une figure historique de la rébellion touarègue. En mars 2017, le groupe fusionnera avec plusieurs groupes djihadistes sous le nom de Jama'at Nosrat al

Islam wal Mouslimin.

57. Gilles Kepel, professeur à l'École normale supérieure et à Sciences Po Paris, spécialiste de l'islam politique.
58. Le vrai titre de cet ouvrage est *Théologie du complotisme musulman*.
59. Sur le rapport entre la masculinité et la virilité guerrière, voir Tom Digby, *Love and War: How Militarism Shapes Sexuality and Romance*, New York, Columbia University Press, 2014, et Lahoucine Ouzgane, *Islamic Masculinities*, Londres, Zed Books Ltd., 2013).
60. C'est ce qu'Olivier Roy (*La Sainte Ignorance. Le temps de la religion sans culture*, Paris, Seuil, 2013) présente comme une déculturation du religieux.
61. Sayyid Qutb, *Jalons sur la route de l'islam*, Dar Al Chourouk, 1982.
62. Omar est sans aucun doute le seul détenu chez lequel on a pu observer un discours clairement proche des frères musulmans. Cela dit, cela ne l'empêchera pas de tenir un discours relativement critique à l'égard de ces derniers.
63. Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, *op. cit.*

Table des matières

Introduction	7
1. L'islam	19
2. La science	27
3. Dieu	35
4. Le rite	39
5. Le salafisme	45
6. L'engagement politique	53
7. Terrorisme et djihad	59
8. La France.....	67
9. La démocratie	73
10. Discriminations.....	79
11. Les chocs moraux.....	87
12. La communauté magnifiée.....	95
13. La géopolitique	101
14. L'ennemi	109
15. Al-Qaida et Daech	115
16. Le complot.....	123
17. Virilisme et sexualité.....	131
18. Laïcité et sécularisme	135
19. Art, littérature et cinéma	149
Conclusion	145

Notes 149

Chez le même éditeur
(extrait)

- Isabelle Albert, *Le trader et l'intellectuel. La fin d'une exception française*
- Jean Claude Ameisen, avec Nicolas Truong, *Les chants mêlés de la Terre et de l'Humanité*. Illustrations de Pascal Lemaître
- Alain Badiou, *D'un désastre obscur. Droit, État, politique*
- Laurent Bazin, Pierre-Henri Tavoillot, *Tous paranos ? Pourquoi nous aimons tant les complots...*
- Guy Bedos, Albert Jacquard, *La rue éclabousse*
- Guy Bedos, avec Gilles Vanderpooten, *J'ai fait un rêve*
- Tahar Ben Jelloun, *Un pays sur les nerfs*
- Philippe J. Bernard, Thierry Gaudin, Susan George, Stéphane Hessel, André Orléan, *Pour une société meilleure!*
- Lucien Bianco, *La révolution fourvoyée. Parcours dans la Chine du XX^e siècle*
- Laurent Bibard, *Terrorisme et féminisme*
- Régis Bigot, *Fins de mois difficiles pour les classes moyennes*
- Jean Blaise, Jean Viard, avec Stéphane Paoli, *Remettre le poireau à l'endroit*
- Guy Burgel, *Questions urbaines*
- Isabelle Cassiers (dir.), *Redéfinir la prospérité*
- Isabelle Cassiers, Kevin Maréchal, Dominique Méda (dir.), *Vers une société post-croissance*
- Laurent Chamontin, *L'empire sans limites. Pouvoir et société dans le monde russe*

Bernard Chevassus-au-Louis, *Biodiversité: voir la vie autrement*
 Pierre Clastres, *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*
 Daniel Cohn-Bendit, avec Jean Viard et Stéphane Paoli, *Forget 68*
 Pierre Conesa, *Guide du paradis. Publicité comparée des Au-delà*
 Ernst-Robert Curtius, *Essai sur la France*
 Boris Cyrulnik, *La petite sirène de Copenhague*
 Boris Cyrulnik, Edgar Morin, *Dialogue sur la nature humaine*
 (existe en version illustrée par Pascal Lemaître)
 Caroline Dayer, *Sous les pavés, le genre*
 Caroline Dayer, *Le pouvoir de l'injure*
 Jean-Baptiste Decherf, *Le grand homme et son pouvoir*
 Antoine Delestre, Clara Lévy, *L'esprit du totalitarisme*
 Christine Delory-Momberger, François Durpaire, Béatrice Mabilon-Bonfils (dir.), *Lettre ouverte contre l'instrumentalisation politique de la laïcité*
 François Desnoyers, Élise Moreau, *Tout beau, tout bio ?*
 Toumi Djäïdja, avec Adil Jazouli, *La Marche pour l'Égalité*
 François Durpaire, Béatrice Mabilon-Bonfils, *Fatima moins bien notée que Marianne... L'islam et l'école de la République*
 Victor Eock, avec Nicolas Balu, *La rage de survivre*
 Yassine Essid, *La face cachée de l'islamisation. La banque islamique*
 Bruno Étienne, *Une grenade entrouverte*
 Thomas Flichy de La Neuville, *L'Iran au-delà de l'islamisme*
 Thomas Flichy de La Neuville, Olivier Hanne, *L'endettement ou le crépuscule des peuples*
 Thomas Flichy de La Neuville, *Les grandes migrations ne détruisent que les cités mortes.* Illustrations de Pascal Lemaître
 Mathieu Flonneau, Jean-Pierre Orfeuill, *Vive la route! Vive la République !*
 Jérôme Fourquet, *Karim vote à gauche et son voisin vote FN*
 Jérôme Fourquet, Sylvain Manternach, *L'an prochain à Jérusalem ? Les Juifs de France face à l'antisémitisme*
 Jérôme Fourquet, *Accueil ou submersion ? Regards européens sur la crise des migrants*
 Jérôme Fourquet, *La nouvelle question corse. Nationalisme, clanisme,*

immigration

- Tarik Ghezali, *Un rêve algérien*
Hervé Glevarec, *La culture à l'ère de la diversité. Essai critique, trente ans après La Distinction*
Robert Giraud, *Cent années de Russie: de la Révolution à nos jours*
Martin Gray, avec Mélanie Loisel, *Ma vie en partage*
Michaël Guet, *Dosta! Voir les Roms autrement*
Félix Guattari, *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles*
Claude Hagège, *Parler, c'est tricoter*
Malika Hamidi, *Un féminisme musulman, et pourquoi pas ?*
Françoise Héritier, avec Caroline Broué, *L'identique et le différent*
Daniel Herrero, avec José Lenzini, *Mes Méditerranées*
Stéphane Hessel, évocations avec Pascal Lemaître, *Dessine-moi un Homme*
Stéphane Hessel, avec Gilles Vanderpooten, *Engagez-vous!*
Stéphane Hessel, avec Edgar Morin et Nicolas Truong, *Ma philosophie*
François Hollande, Edgar Morin, avec Nicolas Truong, *Dialogue sur la politique, la gauche et la crise*
François Jost, *Pour une éthique des médias*
François Jost, Denis Muzet, *Le téléprésident. Essai sur un pouvoir médiatique*
Jean-François Kahn, avec Françoise Siri, *Réflexion sur mon échec*
Marietta Karamanli, *La Grèce, victime ou responsable ?*
Dina Khapaeva, *Portrait critique de la Russie*
Étienne Klein, avec Denis Lafay, *Sauvons le Progrès*
Denis Lafay (dir.), *Une époque formidable*
Denis Lafay (dir.), *Pour une véritable communauté humaine*
Hervé Le Bras, *Le sol et le sang*
Soazig Le Nevé, Bernard Toulemonde, *Et si on tuait le mammouth ?*
Franck Lirzin, *Marseille. Itinéraire d'une rebelle*
Mélanie Loisel, *Ils ont vécu le siècle*
Béatrice Mabilon-Bonfils, Geneviève Zoïa, *La laïcité au risque de l'Autre*
Noël Mamère, avec Stéphanie Bonnefille, *Les mots verts*
Virginie Martin, *Ce monde qui nous échappe*
Virginie Martin, Marie-Cécile Naves, *Talents gâchés. Le coût social*

et économique des discriminations liées à l'origine
 Gregor Mathias, *Les guerres africaines de François Hollande*
 Dominique Méda, *Travail: la révolution nécessaire*
 Éric Meyer, *Cent drôles d'oiseaux de la forêt chinoise*
 Éric Meyer, Laurent Zylberman, *Tibet, dernier cri*
 Danielle Mitterrand, avec Gilles Vanderpooten, *Ce que je n'accepte pas*
 Edgar Morin, avec Denis Lafay, *Le temps est venu de changer de civilisation*. Illustrations de Pascal Lemaître
 Edgar Morin, *L'esprit du temps*
 Edgar Morin, Patrick Singaïny, *Avant, pendant, après le 11 janvier*
 Janine Mossuz-Lavau, *Pour qui nous prend-on ? Les « sottises » de nos politiques*
 Manuel Musallam, avec Jean Claude Petit, *Curé à Gaza*
 Denis Muzet (dir.), *La France des illusions perdues*
 Thi Minh-Hoang Ngo, *Doit-on avoir peur de la Chine ?*
 Pascal Noblet, *Pourquoi les SDF restent dans la rue*
 Michel Onfray, *La parole au peuple*
 Yves Paccalet, avec Gilles Vanderpooten, *Partageons ! L'utopie ou la guerre*
 Jérôme Pasteur, avec Gilles Vanderpooten, *La vie est un chemin qui a du cœur*
 Serge Paugam, *Vivre ensemble dans un monde incertain*
 Jérôme Pellissier, *Le temps ne fait rien à l'affaire...*
 Edgard Pisani, *Mes mots. Pistes à réflexion*
 Sandrine Prévot, *Inde. Comprendre la culture des castes*
 Pun Ngai, *Made in China. Vivre avec les ouvrières chinoises*
 Pierre Rabhi, *La part du colibri* (existe en version illustrée par Pascal Lemaître)
 Dominique de Rambures, *Chine: le grand écart. Modèle de développement chinois*
 Dominique de Rambures, *La Chine, une transition à haut risque*
 Hubert Ripoll, *Mémoire de « là-bas ». Une psychanalyse de l'exil*
 Laurence Roulleau-Berger, *Désoccidentaliser la sociologie*
 Laurence Roulleau-Berger, Yan Jun, *Travail et migration*
 Olivier Roy, avec Nicolas Truong, *La peur de l'islam*

Marlène Schiappa, *Où sont les violeurs ? Essai sur la culture du viol*
 Céline Schoen, *Parents de djihadiste*
 Youssef Seddik, *Le grand malentendu. L'Occident face au Coran*
 Youssef Seddik, *Nous n'avons jamais lu le Coran*
 Youssef Seddik, avec Gilles Vanderpooten, *Tunisie. La révolution
 inachevée*
 Ioulia Shukan, *Génération Maïdan. Vivre la crise ukrainienne*
 Mariette Sineau, *La force du nombre*
 René Souchon, *Ruralité: quel avenir ?*
 Philippe Starck, avec Gilles Vanderpooten, *Impression d'Ailleurs*
 Benjamin Stora, avec Thierry Leclère, *La guerre des mémoires.
 La France face à son passé colonial, suivi de Algérie 1954*
 Philippe Subra, *Zones À Défendre*
 Didier Tabuteau, *Dis, c'était quoi la Sécu ?*
 Pierre-Henri Tavoillot, *Faire ou ne pas faire son âge*
 Nicolas Truong (dir.), *Résistances intellectuelles*
 Nicolas Truong (dir.), *Penser le 11 janvier*
 Nicolas Truong (dir.), *Résister à la terreur*
 Nicolas Truong (dir.), *Le crépuscule des intellectuels français*
 Gilles Vanderpooten, Christiane Hessel (dir.), *Stéphane Hessel,
 irrésistible optimiste*
 Christian Vélot, *OGM: un choix de société*
 Pierre Veltz, *Paris, France, monde*
 André Versaille, *Les musulmans ne sont pas des bébés phoques*
 Jean Viard, avec José Lenzini, *Quand la Méditerranée nous submerge*
 Jean Viard, *Le moment est venu de penser à l'avenir*
 Jean Viard, *Le triomphe d'une utopie*
 Jean Viard, *Toulon, ville discrète*
 Jean Viard, *Marseille. Le réveil violent d'une ville impossible*
 Jean Viard, *La France dans le monde qui vient. La grande
 métamorphose*
 Jean Viard, *Nouveau portrait de la France*
 Jean Viard, *Fragments d'identité française*
 Jean Viard, *Lettre aux paysans et aux autres sur un monde durable*
 Jean Viard, *Penser la nature. Le tiers-espace entre ville et campagne*
 Jean Viard, *Éloge de la mobilité*

Jean Viard, *Le nouvel âge du politique*
Patrick Viveret, *Reconsidérer la richesse*
Julien Wagner, *La République aveugle*
Patrick Weil, *Être français* (existe en version illustrée par
Pascal Lemaître)
Yves Wintrebert, Han Huaiyuan, *Chine. Une certaine idée de
l'histoire*
Emna Belhaj Yahia, *Tunisie. Questions à mon pays*
Mathieu Zagrodzki, *Que fait la police ? Le rôle du policier dans la
société*

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

La version papier de ce livre
a été achevé d'imprimer en août 2017
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Dépôt légal : septembre 2017
pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com

